

Le gamin de Paris est un être joyeux qui ne mange pas tous les jours et qui va au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs. Le gamin de Paris n'a pas de chemise, pas de souliers aux pieds, pas de toit sur la tête; il vit comme les oiseaux qui n'ont rien de tout cela. Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge dans la rue, porte un vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelque autre père qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle en lisière jaune, rit, joue, perd le temps, jure comme un damné, hante le cabaret, connaît des voleurs, tutoie des filles, chante des chansons obscènes et n'a rien de mauvais dans le cœur. C'est qu'il a dans l'âme une perle, l'innocence, et les perles ne se dissolvent pas dans la boue. Tant que l'homme est enfant, Dieu veut qu'il soit innocent.

N'exagérons point, le gamin de Paris a quelquefois une chemise, mais alors n'en a qu'une; il a quelquefois des souliers, mais alors ils n'ont point de semelles; il a quelquefois un logis, et il l'aime, car il y trouve sa mère; mais il aime aussi la rue, parce qu'il y trouve la liberté. Il a ses jeux à lui, ses malices à lui dont la haine des bourgeois fait le fond; ses métiers à lui, amener des fiacres, baisser les marchepieds des voitures, établir des péages sur les ruisseaux dans les grosses pluies, ce qu'il

appelle faire des ponts des arts, gratter l'entre-deux des pavés; enfin, sa monnaie à lui, qui se compose de tous les petits morceaux de cuivre façonné qu'on peut trouver sur la voie publique. Cette curieuse monnaie, qui prend le nom de loques, a un cours invariable et fort bien réglé dans cette petite bohème d'enfants.

Le soir, grâce à quelques sous qu'il trouve toujours moyen de se procurer, il entre à un théâtre. En franchissant ce seuil magique il se transfigure en devenant le titi. Les théâtres sont des espèces de vaisseaux retournés qui ont la cale en haut. C'est dans cette cale que le titi s'entasse. Le titi est au gamin ce que le phalène est à la larve, le même être envolé et planant. Il suffit qu'il soit là, avec son rayonnement de bonheur, avec sa puissance d'enthousiasme et de joie, pour que cette cale étroite, poudreuse, fétide, obscure, sordide, hideuse, abominable, s'appelle le Paradis.

Les éléments qui constituent la considération des gamins entre eux sont très variés. Nous en avons connu et pratiqué un qui était fort respecté et fort admiré pour avoir vu tomber un homme du haut des tours de Notre-Dame; un autre, pour avoir réussi à pénétrer dans l'arrière-cour où étaient momentanément déposées les statues du dôme des Invalides et leur avoir «chipé» du plomb; un troisième, pour avoir vu verser une diligence; un autre encore, parce qu'il «connaissait» un soldat qui avait manqué crever un oeil à un bourgeois.

C'est ce qui explique ce mot d'un gamin de Paris, mot profond dont le vulgaire rit sans le comprendre: – Dieu de Dieu! J'ai-t'y du malheur! dire que je n'ai pas encore vu quelqu'un tomber d'un cintième!

Le poing n'est pas un médiocre élément de respect. Une des choses que le gamin dit le plus volontiers, c'est: Je suis joliment fort, va!

Le gamin à l'état parfait possède tous les sergents-de-ville de Paris, et sait toujours, lorsqu'il en rencontre un, mettre le nom sous la figure. Il étudie leurs mœurs et il a sur chacun des notes spéciales. Il vous dira sans hésiter: «– Un tel est traître; – un tel est très méchant; – un tel est grand; – un tel est ridicule; (tous ces mots, traître, méchant, grand, ridicule, ont dans sa bouche une acception particulière.) – celui-ci s'imagine que le Pont-Neuf est à lui et empêche le monde de se promener sur la corniche en dehors des parapets; – celui-là a la manie de tirer les oreilles aux personnes. – etc., etc.».

Le gamin connaît toujours la demeure du bourreau de Paris et l'appelle monsieur Samson.

Le gamin de Paris est respectueux, poli, ironique et insolent. Il a de vilaines dents parce qu'il est mal nourri et que son estomac souffre, et de beaux yeux parce qu'il a de l'esprit. Il est propre aux révolutions et admirable à la guerre. La pique ou le fusil en fera deux tueurs, le contraire l'un de l'autre. C'est un bandit à moins que ce ne soit un héros; qu'on le laisse grandir sur le pavé, c'est la ressource de Marat; qu'on l'enrégimente, c'est le point d'appui de Napoléon.

Somme toute et pour tout résumer d'un mot, le gamin de Paris est un enfant qui s'amuse, parce qu'il est malheureux.

Pour tout résumer encore, c'est le peuple enfant, deux mots qui tous deux veulent dire enfant.

[La réfection, pendant l'exil, des quatre premiers paragraphes du chapitre n'a laissé subsister au manuscrit qu'un texte amputé de son début.]

+++ C'était un de ces enfants dignes de pitié entre tous, qui ont père et mère et qui sont orphelins.

Cet enfant ne sentait jamais si bien que dans la rue. Le pavé lui était moins dur que le cœur de sa mère.

Ses parents l'avaient jeté dans la vie d'un coup de pied, il avait tout bonnement pris sa volée.

C'était un garçon bruyant, blême, leste, éveillé, goguenard, à l'air vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, jouait à la fayousse, grattait les ruisseaux, volait un peu, mais comme les chats et les moineaux, gaîment, riait quand on l'appelait gamin, se fâchait quand on l'appelait voyou. Il n'avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu, pas d'amour, mais il était joyeux parce qu'il était libre.

Quand ces pauvres êtres sont hommes, presque toujours la meule de l'ordre social les rencontre et les broie. Mais tant qu'ils sont enfants, ils échappent, étant petits. Le moindre trou les sauve.

Pourtant, si abandonné que fût cet enfant, il arrivait parfois, tous les deux ou trois mois, qu'il disait: Tiens, je vas voir maman! Alors il quittait le boulevard, le Cirque, la Porte S^t Martin, descendait aux quais, passait les ponts, gagnait les faubourgs, atteignait la Salpêtrière, et arrivait où? Précisément à cette mesure 50-52 que le lecteur connaît.

A cette époque la mesure 50-52, habituellement déserte et éternellement ornée de l'écriteau «Chambres à louer», se trouvait, chose rare, habitée par plusieurs familles qui, du reste, comme cela est toujours à Paris,

n'avaient aucun lien ni aucun rapport entre elles. Tous appartenaient à cette classe indigente qui commence à partir du dernier petit bourgeois gêné et qui se prolonge de misère en misère dans les bas-fonds de la société jusqu'à ces deux êtres auxquels toutes les choses matérielles de la civilisation viennent aboutir, l'égoutier qui balaye la boue et le chiffonnier qui ramasse les guenilles.

La «principale locataire» du temps de Jean Tréjean était morte et avait été remplacée par une toute pareille. On ne manque jamais de vieilles femmes.

Les plus misérables entre ceux qui habitaient la mesure étaient une famille de quatre personnes, le père, la mère et deux filles déjà assez grandes, tous les quatre logés dans le même galetas, une de ces cellules dont nous avons déjà parlé.

Cette famille n'offrait au premier abord rien de très particulier que son extrême dénuement. Le père en louant la chambre avait dit s'appeler Jondrette. Quelque temps après son emménagement qui avait singulièrement ressemblé, comme disait la principale locataire, à l'entrée de rien du tout, ce Jondrette avait dit à cette femme qui, comme sa devancière, était en même temps portière et balayait l'escalier: – Mère une telle, si quelqu'un venait par hasard demander un polonais ou un italien, ce serait moi. –

Cette famille était la famille du joyeux petit va-nu-pieds. Il y arrivait et il trouvait la pauvreté, la détresse, et ce qui est plus triste, aucun sourire. Le froid dans l'âtre et le froid dans les cœurs. Quand il entrait, on lui demandait: – D'où viens-tu? Il répondait: – De la rue. – Quand il s'en allait, on lui demandait: – Où vas-tu? Il

répondait: – Dans la rue.– Sa mère lui disait: – Qu’est-ce que tu viens faire ici?

Cet enfant vivait dans cette absence d’affection comme ces herbes pâles qui viennent dans les caves. Il ne souffrait pas d’être ainsi et n’en voulait à personne. Il ne savait pas au juste comment devaient être un père et une mère.

Nous avons oublié de dire que sur le boulevard du Temple on nommait cet enfant le petit Chavroche. Pourquoi s’appelait-il Chavroche? Probablement parce que son père s’appelait Jondrette.

Casser le fil semble être l’instinct de certaines familles misérables.

La chambre que les Jondrette habitaient dans la mesure 50-52 était la dernière au bout du corridor. La cellule d’à côté était occupée par un jeune homme très pauvre qu’on nommait monsieur Thomas.

Voici ce que c’était que monsieur Thomas

Rue Boucherat et dans ce labyrinthe des rues voisines du Temple auxquelles on a donné au dix-septième siècle les noms de toutes les provinces de France absolument comme on a donné aujourd’hui aux rues du nouveau quartier Tivoli les noms de toutes les villes d’Europe, il existe encore quelques anciens habitants qui ont gardé le souvenir d’un bonhomme appelé M. Gillenormand et qui en parlent avec complaisance.

M. Gillenormand, lequel était on ne peut plus vivant en 1831, était en effet un de ces hommes devenus curieux à voir uniquement à cause qu’ils ont longtemps vécu et qui sont étranges parce qu’ils ont jadis ressemblé à tout le monde et que maintenant ils ne ressemblent plus à personne. C’était un vieillard particulier, et bien véritablement l’homme d’un autre âge, le vrai bourgeois, complet et un peu hautain, du dix-huitième siècle, portant sa bonne vieille bourgeoisie de l’air dont les marquis portaient leur noblesse. Il avait dépassé quatrevingt-dix ans, marchait droit, parlait haut, voyait clair, buvait sec, mangeait, dormait et ronflait. Il avait ses trente-deux dents. Il ne mettait de lunettes que pour lire. Il était galant, mais disait que depuis une dizaine d’années il avait décidé et tout à fait renoncé aux femmes. Il ne pouvait plus plaire, disait-il; il n’ajoutait pas: je suis trop

vieux, mais: je suis trop pauvre. Il disait: si je n'étais pas ruiné... héée! – Il ne lui restait en effet qu'un revenu d'environ dix mille livres. En terres, car il ne croyait pas au grand livre. – Rue Quincampoix que tout cela! disait-il. Son rêve était de faire un héritage et d'avoir cent mille francs de rente pour avoir des maîtresses. Quand on le contredisait, il levait la canne; il battait les gens, vieux genre. Il avait une fille de cinquante ans qu'il rossait très fort quand il se mettait en colère, et qu'il eût volontiers fouettée. Elle lui faisait l'effet d'avoir huit ans. Il souffletait énergiquement ses domestiques et disait: Ah! carogne! Il avait des tranquillités singulières; il se faisait raser tous les jours par un barbier qui le détestait et qui avait été fou. Son logis était un vieil appartement du Marais meublé jusqu'aux plafonds de grandes tapisseries des Gobelins et de Beauvais représentant des bergerades; les sujets des plafonds et des panneaux étaient répétés en petit sur les fauteuils. Il enveloppait son lit d'un immense paravent à neuf feuilles en laque de Coromandel. Ses manières tenaient le milieu entre l'homme de cour qu'il n'avait jamais été et l'homme de robe qu'il aurait pu être. Il était gai, et caressant quand il voulait. Dans sa jeunesse, il avait été de ces hommes qui sont toujours trompés par leur femme et jamais par leur maîtresse, parce qu'ils sont à la fois les plus maussades maris et les plus charmants amants qu'il y ait. Il était connaisseur en peinture. Il avait dans sa chambre un merveilleux portrait d'on ne sait qui, peint par Jordaens, fait à grands coups de brosse, avec des millions de détails, à la façon fouillis et comme au hasard. Le costume de M. Gillenormand n'était pas l'habit Louis XV, ni même l'habit Louis XVI; c'était le costume des incroyables du Directoire. Il s'était cru tout

jeune jusque-là et avait suivi les modes. Son habit était en drap léger, avec de vastes revers, une longue queue de morue et de larges boutons d'acier. Avec cela la culotte course et les souliers à boucles. Il mettait toujours les mains dans ses goussets. Il disait de Napoléon: Ce Buonaparte est un voleur. Il se scandalisait de tous les noms qu'il voyait dans la politique et au pouvoir, les trouvant bas et bourgeois. Il lisait les journaux, les gazettes, comme il disait, en étouffant des éclats de rire. Oh! disait-il, quelles sont ces gens-là! Corbière! Humann! + +! cela vous est ministre. Il appelait volontiers toutes choses par le mot propre ou malpropre et ne se gênait pas devant les femmes. Il disait des grossièretés, des obscénités et des ordures avec je ne sais quoi de paisible et de peu étonné qui était élégant. C'était la façon de son siècle. Il est à remarquer que le temps des périphrases en vers a été le temps des crudités en prose. Son parrain avait prédit qu'il serait un homme de génie, et lui avait donné ces deux prénoms significatifs: Luc-Esprit. Il avait eu des prix en son enfance au collège de Moulins où il était né, et il avait été couronné de la main du duc de Nivernais qu'il appelait le duc de Nevers. Ni la Convention ni la mort de Louis XVI, ni Napoléon, ni le retour des Bourbons, rien n'avait pu effacer le souvenir de ce couronnement. Le duc de Nevers était pour lui la grande figure du siècle. Quel charmant grand seigneur, disait-il, et qu'il avait bon air avec son cordon bleu! Il adorait les Bourbons et avait horreur de la révolution; il racontait sans cesse de quelle façon il s'était sauvé, et comment il lui avait fallu bien de la gâté et bien de l'esprit pour ne pas avoir la tête coupée. Si quelque jeune homme s'avisait de faire devant lui l'éloge de la

République, il devenait bleu et s'irritait à s'évanouir. Il avait eu un frère prêtre lequel avait été soixante-cinq ans recteur de l'Académie de Chartres et était mort à quatrevingt-dix-huit ans. Je l'ai perdu jeune, disait-il. Ce frère, dont il est resté peu de souvenir, était un paisible avare qui, étant prêtre, se croyait obligé de faire l'aumône aux pauvres qu'il rencontrait, mais il ne leur donnait jamais que des monnerons et des sous démonétisés, trouvant ainsi moyen d'aller en enfer par le chemin du paradis. Quant à M. Gillenormand aîné, il ne marchandait pas l'aumône au bon Dieu et donnait volontiers et assez généreusement. Il avait eu deux femmes, de la première une fille qui était restée fille et de la seconde une autre fille, morte vers l'âge de trente ans, laquelle avait épousé par amour ou hasard ou autrement un soldat de fortune qui avait servi dans les armées de la république et de l'empire, avait eu la croix à Austerlitz et avait été fait colonel à Waterloo. C'est la honte de ma famille, disait le vieux bourgeois. Il prenait force tabac, et avait une grâce particulière à chiffonner son jabot de dentelle d'un revers de main. Il croyait fort peu en Dieu.

Sa fille était, avec un enfant dont nous parlerons tout à l'heure, la seule personne de sa descendance qui eût survécu ; c'était une vieille vertu, une prude incombustible, un des nez les plus pointus et des esprits les plus obtus qu'on pût voir.

Dans les premières années de la restauration M. Gillenormand, qui était encore très jeune, – il n'avait que soixante-dix ans en 1814, – avait habité le faubourg St-Germain, rue Servandoni, près St Sulpice. Il ne s'était retiré au Marais qu'en sortant du monde, bien après ses quatre-vingts ans sonnés.

Lorsque M. Gillenormand habitait la rue Servandoni, il hantait plusieurs salons très bons et très nobles. Quoique bourgeois, M. Gillenormand était reçu. Comme il avait deux fois de l'esprit, d'abord l'esprit qu'il avait, ensuite l'esprit qu'on lui prêtait, on le recherchait même et on le fêtait. Il n'allait nulle part qu'à la condition d'y dominer. Il est des gens qui veulent à tout prix l'influence et qu'on s'occupe d'eux; là où ils ne peuvent être oracles, ils se font loustics. M. Gillenormand n'était pas de cette nature; sa domination ne coûtait rien à sa dignité. Il était oracle partout. Il lui arrivait de tenir tête à M. de Bonald, et même à M. Bengy-Puy-Vallée.

Vers 1817, il passait invariablement deux après-midi par semaine dans une maison de son voisinage, rue de Vaugirard, n° 30, chez madame la baronne de Cov., digne et respectable personne dont le mari avait été sous Louis XVI ambassadeur de France à Berlin. Le baron de Cov., qui de son vivant donnait passionnément dans les extases et les visions magnétiques, était mort ruiné dans l'émigration, laissant, pour toute fortune, en dix volumes manuscrits reliés en maroquin rouge et dorés sur tranche que l'auteur de ce livre a tenu dans ses mains, des mémoires fort curieux sur Mesmer et son baquet. Madame de Cov. – n'avait point publié les mémoires par dignité, et se soutenait d'une petite rente qui avait surnagé on ne sait comment. Quelques amis se réunissaient deux fois par semaine autour de son feu de veuve et cela faisait un salon ultra. On y prenait le thé et l'on y poussait, selon que le vent était à l'élégie ou au dithyrambe, des gémissements ou des cris d'horreur sur le siècle, sur la charte, sur les buonapartistes, sur le jacobinisme de Louis XVIII, et l'on s'y entretenait tout

bas des espérances que donnait Monsieur, depuis Charles X.

Le salon de madame la baronne de Cov. – avait deux coqs. L’un était M. Gillenormand, l’autre était le comte de Lamothe-Valois, duquel on se disait à l’oreille avec une sorte de considération: Vous savez? C’est l’homme du collier. Les partis ont de ces amnisties singulières.

Le comte de Lamothe qui, en 1815, était un vieillard de soixante-quinze ans, n’avait de remarquable que son air silencieux et sentencieux, sa figure anguleuse et froide, ses manières parfaitement polies, son habit boutonné jusqu’à la cravate et ses grandes jambes toujours croisées dans un long pantalon flasque, couleur de terre de Sienne brûlée. Son visage était de la couleur de son pantalon.

M. Gillenormand venait habituellement accompagné de sa fille, sévère demoiselle qui avait alors passé quarante ans et en paraissait cinquante, et d’un beau petit garçon de sept ans, blanc, rose, frais, souriant, avec des yeux heureux et confiants, lequel n’apparaissait jamais dans le salon sans entendre toutes les voix bourdonner autour de lui: Qu’il est joli! quel dommage! pauvre enfant! Cet enfant se nommait Thomas et était le petit-fils de M. Gillenormand. On l’appelait – pauvre enfant – parce qu’il avait pour père «un brigand de la Loire».

Ce brigand de la Loire était ce gendre de M. Gillenormand dont nous avons dit un mot, et que M. Gillenormand qualifiait la honte de sa famille.

Quelqu’un qui aurait passé à cette époque dans la petite ville de Vernon et qui se serait promené sur ce beau pont monumental qui joint les deux rives de la Seine et qui sera remplacé quelque jour par un affreux pont en fil

de fer, aurait pu remarquer, en laissant tomber ses yeux du haut du parapet, un homme d’une cinquantaine d’années coiffé d’une casquette de cuir, vêtu d’un pantalon et d’une veste de gros drap gris, à laquelle était cousu quelque chose de jaune qui avait été un ruban rouge, chaussé de sabots, hâlé par le soleil, la face presque noire et les cheveux presque blancs, voûté, vieilli avant l’âge, se promenant presque tout le jour, une bêche ou une serpe à la main, dans un de ces compartiments entourés de murs qui avoisinent le pont et qui bordent comme une chaîne de terrasses la rive gauche de la Seine, charmants enclos pleins de fleurs desquels on dirait, s’ils étaient plus grands: ce sont des jardins, et s’ils étaient plus petits: ce sont des bouquets. Tous ces enclos aboutissent par un bout à la rivière et par l’autre à une maison. L’homme en veste et en sabots dont nous venons de parler habitait vers 1817 le plus étroit de ces enclos et la plus humble de ces maisons. Il vivait là seul, et solitaire, avec une femme ni jeune, ni vieille, ni belle, ni laide, ni paysanne, ni bourgeoise, qui le servait. Le carré de terre qu’il appelait son jardin était célèbre dans la ville pour la beauté des fleurs qu’il y cultivait. Les fleurs semblaient être son unique passion.

A force de travail, de persévérance, d’attention et de seaux d’eau, il avait réussi à créer après le créateur, et il avait inventé de certaines tulipes et de certains dahlias qui semblaient avoir été oubliés par la nature. Il était ingénieux, il avait devancé Soulange Bodin dans la formation des petits massifs de terre de bruyère pour la culture des rares et précieux arbustes d’Amérique et de Chine. Dès le point du jour, en été, il était dans ses allées, piquant, taillant, sarclant, arrosant, marchant au milieu de

ses fleurs avec un air de bonté, de tristesse et de douceur, quelquefois rêveur et immobile des heures entières, écoutant le chant d'un oiseau dans un arbre, le gazouillement d'un enfant dans une maison, ou bien les yeux fixés au bout d'un brin d'herbe sur quelque goutte de rosée dont le soleil faisait une escarboucle. Il avait une table fort maigre, et buvait plus de lait que de vin. Il était timide jusqu'à sembler farouche, sortait rarement, et ne voyait personne, que les pauvres qui frappaient à sa vitre et son curé bon vieux homme. Pourtant si quelques habitants de la ville ou quelques étrangers, les premiers venus, curieux de voir ses tulipes et ses roses, venaient sonner à sa petite maison, il ouvrait sa porte en souriant. C'était le brigand de la Loire.

Quelqu'un qui, dans le même temps, aurait lu les mémoires militaires, les biographies, le Moniteur et les bulletins de la grande armée, aurait pu être frappé d'un nom qui y revient assez souvent, c'est celui de Georges Pontmercy. Tout jeune, ce Georges Pontmercy était soldat au régiment de Saintonge. La Révolution éclata. Le régiment de Saintonge fit partie de l'armée du Rhin. Car les anciens régiments de la monarchie gardèrent leurs noms de provinces même après la chute de la monarchie, et ne furent embrigadés qu'en 1794. Pontmercy se battit à Spire, à Worms, à Neustadt, à Turkheim, à Alzey, à Mayence où il était des deux cents qui formaient l'arrière-garde de Houchard. Il défendit, lui douzième, contre le corps entier du prince de Hesse, le vieux rempart d'Andernach, et ne se replia sur le gros de l'armée que lorsque le canon ennemi eut ouvert la brèche depuis le cordon du parapet jusqu'au talus de plongée. Il était sous Kléber à Marchiennes et au combat du Mont-Palissel où

il eut le bras cassé d'un biscayen. Puis il passa à la frontière d'Italie, et il fut un des trente grenadiers qui défendirent le col de Tende avec Joubert. Joubert en fut nommé adjudant-général et Pontmercy sous-lieutenant. Pontmercy était à côté de Berthier au milieu de la mitraille dans cette journée de Lodi qui fit dire à Bonaparte: Berthier a été canonnier, cavalier et grenadier. Il vit son ancien général Joubert tomber à Novi, au moment où, le sabre levé, il criait: En avant! Ayant été embarqué avec sa compagnie pour les besoins de la campagne dans une péniche qui allait de Gênes à je ne sais plus quel petit port de la côte, il tomba dans un guêpier de sept ou huit voiles anglaises. Le commandant génois voulait jeter les canons à la mer, cacher les soldats dans l'entre-pont et se glisser dans l'ombre comme navire marchand. Pontmercy fit frapper les couleurs tricolores à la drisse du mât de pavillon, et passa fièrement sous le canon des frégates britanniques. En 1805, il était de cette division Malher qui enleva Günzburg à l'archiduc Ferdinand. A Wettingen, il reçut dans ses bras sous une grêle de balles le colonel Maupetit blessé mortellement à la tête du 9^e dragons. Il se distingua à Austerlitz dans cette admirable marche en échelons faite sous le feu de l'ennemi. Lorsque la cavalerie de la garde impériale russe écrasa un bataillon du 4^e de ligne, Pontmercy fut de ceux qui prirent la revanche et qui culbutèrent cette garde. L'empereur lui donna la croix. Pontmercy vit successivement faire prisonniers Wurmser dans Mantoue, Mélas dans Alexandrie, Mack dans Ulm. Il était du huitième corps de la grande armée qui s'empara de Hambourg. A Eylau, il était dans le cimetière où l'héroïque capitaine Louis Hugo, oncle de l'auteur de ce

livre, soutint seul avec sa compagnie de quatre-vingt-trois hommes, pendant deux heures, tout l'effort de l'armée ennemie. Pontmercy fut un des trois qui sortirent de ce cimetière vivants. Il fut de Friedland. Puis il vit Moscou, puis la Bérésina, puis Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipsick, et les défilés de Gellenhausen; puis Montmirail, Château-Thierry, Craon, les bords de la Marne, les bords de l'Aisne et la fameuse position de Laon. A Arnay-le-Duc, étant capitaine, il sabra dix cosaques et sauva, non son général, mais son caporal. A Waterloo, il était chef de bataillon. Au milieu même de la déroute, il se retourna, chargea un régiment écossais, enleva le drapeau et le vint jeter aux pieds de l'empereur et y tomba en même temps. Il était criblé de coups de sabre et de coups de bayonnette. L'empereur lui cria : tu es colonel! tu es baron! tu es officier de la légion d'honneur! Pontmercy répondit : je ne suis plus rien, sire! je suis mort. On le ramassa, un sergent des fédérés l'emporta sur son dos il fut trois semaines n'ayant qu'un souffle. On lui tira vingt-sept esquilles rien que du bras gauche et il guérit. Maintenant qu'était-ce que ce Georges Pontmercy? C'était ce même brigand de la Loire.

En effet, après Waterloo, il avait suivi la fortune de l'armée, et s'était fait traîner d'ambulance en ambulance jusqu'aux cantonnements de la Loire.

La restauration l'avait mis à la demi-solde, puis l'avait envoyé en résidence, c'est-à-dire en surveillance, à Vernon. Le roi Louis XVIII, considérant comme non avvenu tout ce qui s'était fait dans les cent jours, ne lui avait reconnu ni sa qualité d'officier de la légion d'honneur, ni son grade de colonel, ni son titre de baron. Lui de son côté ne négligeait aucune occasion de signer le

colonel baron Pontmercy. Il n'avait qu'un vieil habit bleu, et il ne sortait jamais sans y attacher la rosette d'officier. Le procureur du roi le fit prévenir que le parquet le poursuivrait pour port « illégal » de cette décoration. Quand cet avis lui fut donné, Pontmercy répondit avec un amer et inexprimable sourire: Je ne sais point si c'est moi qui n'entends plus le français, ou si c'est vous qui ne le parlez plus, mais le fait est que je ne comprends pas. – Puis il sortit huit jours de suite avec sa rosette. Deux ou trois fois le ministre de la guerre et le général commandant le département lui écrivirent avec cette suscription: A monsieur le commandant Pontmercy. Il renvoya les lettres non décachetées. En ce même moment, Napoléon à Sainte-Hélène traitait de la même façon les dépêches de sir Hudson Lowe adressées au général Bonaparte.

Un matin, il rencontra le procureur du roi dans une rue de Vernon, alla à lui et lui dit: –Monsieur le procureur du roi, m'est-il permis de porter ma balafre?

Il n'avait rien, que sa demi-solde de chef de bataillon. Il avait loué à Vernon la plus petite maison qu'il avait pu trouver. Il y vivait seul, on vient de voir comment. Sous l'Empire, entre deux guerres, il avait trouvé le temps d'épouser mademoiselle Gillenormand. Le vieux bourgeois, indigné au fond, avait consenti en soupirant et en disant: Les plus grandes familles y sont forcées. En 1815, madame Pontmercy était morte, laissant un enfant. Cet enfant eût été la joie du colonel dans sa solitude; mais l'aïeul avait impérieusement réclamé son petit-fils, déclarant que, si on ne le lui donnait pas, il le déshériterait. Le père avait consenti dans

l'intérêt du petit, et ne pouvant avoir l'enfant, il s'était mis à aimer les fleurs.

M. Gillenormand n'avait aucune relation avec son gendre. Le colonel était pour lui «un bandit», et il était pour le colonel «une ganache». M. Gillenormand ne parlait jamais du colonel, si ce n'est quelquefois pour faire des allusions moqueuses à «sa baronnie». Il était expressément convenu que Pontmercy n'essaierait jamais de voir son fils ni de lui parler, sous peine qu'on le lui rendît chassé et déshérité. Pour les Gillenormand, Pontmercy était un pestiféré. Ils entendaient élever l'héritier à leur guise. Le colonel eut tort peut-être de consentir à ces conditions, mais il les subit, croyant bien faire et ne sacrifier que lui.

L'enfant, qui s'appelait Thomas, savait qu'il avait un père, mais rien de plus. Personne ne lui en ouvrait la bouche. Cependant, dans le monde où son grand-père le menait, les chuchotements, les demi-mots, les clins d'yeux s'étaient fait jour à la longue jusque dans l'esprit du petit, il avait fini par comprendre quelque chose, et comme il prenait naturellement, par une sorte d'infiltration et de pénétration lente, les idées et les opinions qui étaient, pour ainsi dire, son milieu respirable, il en vint peu à peu à ne songer à son père qu'avec honte et le cœur serré.

Pendant qu'il grandissait ainsi, tous les deux ou trois mois, le colonel s'échappait, venait furtivement à Paris comme un forçat qui rompt son ban, et allait se poster à Saint-Sulpice, à l'heure où la tante Gillenormand menait Thomas à la messe. Là, tremblant que la tante ne se retournât, caché derrière un pilier, immobile, n'osant

respirer, il regardait son enfant. Ce balafre avait peur de cette vieille fille.

De là même était venue sa liaison avec le curé de Vernon. Ce digne prêtre était frère d'un marguillier de Saint-Sulpice, lequel avait plusieurs fois remarqué cet homme contemplant cet enfant, et la grosse larme qu'il avait dans les yeux. Cet homme qui avait si bien l'air d'un homme et qui pleurait comme une femme avait frappé le marguillier. Cette figure lui était restée dans l'esprit. Un jour étant allé à Vernon voir son frère, il rencontra le colonel Pontmercy et reconnut l'homme de Saint-Sulpice. Le marguillier en parla au curé, et tous deux sous un prétexte quelconque firent une visite au colonel. Cette visite en amena d'autres. Le colonel d'abord très fermé finit par s'ouvrir, et le curé et le marguillier arrivèrent à savoir toute l'histoire, et comment Pontmercy sacrifiait son bonheur à l'avenir de son enfant. Cela fit que le curé le prit en vénération et en tendresse, et lui de son côté prit en affection le curé. D'ailleurs rien ne se pénètre et ne s'amalgame plus aisément qu'un vieux prêtre et un vieux soldat. Au fond c'est le même homme. L'un s'est dévoué pour la patrie d'en bas, l'autre pour la patrie d'en haut; pas d'autre différence.

Deux fois par an, au 1^{er} janvier et à la Saint-Georges, Thomas écrivait à son père des lettres de devoir que sa tante dictait, c'était tout ce que tolérait M. Gillenormand, et le père répondait des lettres fort tendres que l'aïeul fourrait dans sa poche sans les lire.

Le salon de madame de T. était tout ce que le petit connaissait du monde. C'était la seule fenêtre ouverte par laquelle il pût regarder dans la vie. Cette fenêtre était

sombre, et il lui venait par cette ouverture plus de froid que de chaleur, plus de nuit que de jour. Cet enfant qui n'était que joie et lumière en entrant dans ce monde étrange y devint en peu de temps triste, et ce qui est plus contraire encore à cet âge, grave. Entouré de toutes ces personnes imposantes et singulières, il regardait autour de lui avec un étonnement sérieux. Tout se réunissait pour accroître en lui cette stupeur. Il y avait dans le salon de madame de T. de vieilles nobles dames très vénérables qui s'appelaient Mathan, Noé, Lévis qu'on prononçait Lévi, Cambis qu'on prononçait Cambyse. Ces antiques visages et ces noms bibliques se mêlaient dans l'esprit de l'enfant à son ancien testament qu'il apprenait par cœur, et quand elles étaient là toutes, assises en cercle autour d'un feu mourant, à peine éclairées par une lampe voilée de vert, avec leurs profils sévères, leurs cheveux gris ou blancs, leurs longues robes d'un autre âge dont on ne distinguait que les couleurs lugubres, laissant tomber à de rares intervalles des paroles à la fois majestueuses et farouches, le petit Thomas les considérait avec des yeux effarés, croyant voir, non des femmes, mais des patriarches et des mages, non des êtres réels, mais des fantômes.

Ici qu'on nous permette d'expliquer notre pensée. Rien dans l'histoire n'a ressemblé à cette phase de la restauration qui commence à 1814 et qui se termine vers 1820 à l'avènement de M. de Villèle, l'homme pratique de la droite. Ces six années furent un moment extraordinaire, à la fois bruyant et morne, riant et sombre, éclairé comme par le rayonnement de l'aube et tout couvert en même temps des ténèbres des grandes catastrophes qui emplissaient encore l'horizon et

s'enfonçaient lentement dans le passé. Il y eut là, dans cette lumière et dans cette ombre, tout un petit monde nouveau et vieux, bouffon et triste, juvénile et sénile, qui regardait la France avec humeur et que la France regardait avec ironie; de bons vieux hiboux marquis plein les rues, les revenus et les revenants, de braves et nobles gentilshommes souriant d'être en France et en pleurant aussi, ravis de revoir leur patrie, désespérés de ne plus retrouver leur monarchie; la noblesse des croisades raillant la noblesse de l'Empire, c'est-à-dire la noblesse de l'épée; les races historiques ayant perdu le sens de l'histoire; les fils des paladins de Charlemagne dédaignant les compagnons de Napoléon. Les épées se renvoyaient l'insulte; l'épée de Fontenoy était risible et n'était qu'une rouillarde; l'épée de Marengo était odieuse et n'était qu'un sabre. On n'avait plus le sentiment de ce qui était grand, ni le sentiment de ce qui était ridicule. Il y eut quelqu'un qui appela Bonaparte Scapin. Ce monde n'est plus. Rien, répétons-le, n'en reste. Aujourd'hui quand nous en tirons par hasard quelque figure et que nous essayons de le faire revivre par la pensée, il nous semble étrange comme un monde antédiluvien. C'est qu'en effet il a été lui aussi englouti par un déluge. Il a disparu sous une révolution. Quels flots que les idées! Comme elles couvrent vite tout ce qu'elles ont mission de détruire et d'ensevelir, et comme elles font promptement d'effrayantes profondeurs!

Dans le cours de ce récit, l'auteur de ce livre a trouvé sur son chemin ce moment curieux de l'histoire contemporaine; il a dû y jeter en passant un coup d'œil et retracer quelques-uns des linéaments singuliers de cette société aujourd'hui inconnue. Mais il le fait rapidement et

sans aucune idée amère ou dérisoire. Des souvenirs, les uns affectueux, d'autres respectueux, l'attachent à ce passé. D'ailleurs, disons-le, ce même petit monde avait sa grandeur. On en peut sourire, mais on ne peut ni le mépriser ni le haïr. C'était la France d'autrefois. Il représentait la tradition, le culte, le respect ; il voulut unir, quoique à regret, aux grandeurs de la nation les grandeurs de la monarchie. Il eut le tort de ne pas comprendre l'empire, la gloire, la liberté, les jeunes idées, les jeunes générations, ce siècle. Mais ce tort qu'il a envers nous, ne l'avons-nous pas aujourd'hui envers lui? Par un retour bizarre, c'est maintenant la révolution qui se montre inintelligente. La France révolutionnaire manque de respect à la France historique, c'est-à-dire à sa mère, c'est-à-dire à elle-même. Après 1830, on traite la noblesse de la monarchie comme après 1814 on traitait la noblesse de l'empire. Ils ont été injustes pour l'aigle, nous sommes injustes pour la fleur-de-lys. On veut donc toujours avoir quelque chose à proscrire! Casser la couronne de Louis XIV, gratter l'écusson d'Henri IV, à quoi bon? Et puis nous raillons Louis XVIII qui effaçait les N du pont d'Iéna! Que faisait-il donc? Ce que nous faisons. Les fleurs-de-lys sont à nous comme les N. C'est notre patrimoine. A quoi bon l'amoindrir? Pourquoi ne pas vouloir toute l'histoire? Pourquoi ne pas aimer toute la France?

Thomas Pontmercy fit comme tous les enfants des études quelconques. Quand il sortit des mains de la tante Gillenormand, son grand-père le confia à un digne professeur de la plus pure école classique. Cette jeune âme qui s'ouvrait passa d'une prude à un cuistre. Thomas eut ses années de collège, puis il entra à l'école de droit.

Il était royaliste, fanatique et austère. Il aimait peu son grand-père dont la gaîté et le cynisme le froissaient, et il était sombre à l'endroit de son père.

C'était du reste un garçon ardent et froid, noble, généreux, fier, religieux, exalté; digne jusqu'à la dureté, pur jusqu'à la sauvagerie.

En 1827, il venait d'atteindre ses dix-sept ans. Comme il rentrait un soir, il vit son grand-père qui tenait une lettre à la main.

– Thomas, dit M. Gillenormand, tu partiras demain pour Vernon.

– Pourquoi? dit Thomas.

– Pour voir ton père.

Thomas eut un tremblement. Il avait songé à tout, excepté à ceci, qu'il pourrait un jour se faire qu'il eût à voir son père. Rien ne pouvait être pour lui plus inattendu, plus surprenant, et, disons-le, plus désagréable. C'était l'éloignement contraint au rapprochement. Ce n'était pas un chagrin, non, c'était une corvée.

Thomas, outre ses motifs d'antipathie politique, était convaincu que son père – le sabreur-, comme l'appelait M. Gillenormand dans ses jours de douceur, ne l'aimait pas; cela était évident, puisqu'il l'abandonnait ainsi et le laissait à d'autres. Ne se sentant point aimé, il n'aimait point. Rien de plus simple, se disait-il.

Il fut si stupéfait qu'il ne questionna pas M. Gillenormand. Le grand-père reprit:

– Il paraît qu'il est malade. Il te demande.

Et après un silence il ajouta:

– Pars demain matin. Je crois qu'il y a cour des Fontaines une voiture qui part à six heures et qui arrive le soir. Prends-la. Il dit que c'est pressé.

Puis il froissa la lettre et la mit dans sa poche.

Le lendemain, à la brune, Thomas arrivait à Vernon. Les chandelles commençaient à s'allumer. Il demanda au premier passant venu *la maison de monsieur Pontmercy*. Car dans sa pensée il était de l'avis de la restauration, et, lui non plus, ne reconnaissait son père ni baron ni colonel.

On lui indiqua le logis. Il sonna, une femme vint lui ouvrir, une petite lampe à la main.

– Monsieur Pontmercy, dit Thomas?

La femme resta immobile.

– Est-ce ici, demanda Thomas?

La femme fit de la tête un signe affirmatif.

– Pourrais-je lui parler?

La femme fit un signe négatif.

– Mais je suis son fils, reprit Thomas. Il m'attend.

– Il ne vous attend plus, dit la femme.

Alors il s'aperçut qu'elle pleurait.

Elle lui désigna du doigt la porte d'une salle basse. Il entra.

Dans cette salle qu'éclairait une chandelle de suif posée sur la cheminée, il y avait trois hommes, un qui était debout, un qui était à genoux, et un qui était à terre et en chemise couché tout de son long sur le carreau. Celui qui était à terre était le colonel.

Les deux autres étaient un médecin et un prêtre, qui priaient.

Le colonel était depuis trois jours atteint d'une fièvre cérébrale. Au début de la maladie, ayant un mauvais pressentiment, il avait écrit à M. Gillenormand pour demander son fils. La maladie avait empiré. Le soir même de l'arrivée de Thomas à Vernon, le colonel avait

eu un accès de délire; il s'était levé de son lit malgré la servante, en criant: – Mon fils n'arrive pas! je vais au-devant de lui! – Puis il était sorti de sa chambre et était tombé sur le carreau de l'antichambre. Il venait d'expirer.

On avait appelé le médecin et le curé. Le médecin était arrivé trop tard, le curé était arrivé trop tard. Le fils aussi était arrivé trop tard.

Thomas considéra cet homme qu'il voyait pour la première fois, et pour la dernière, ce visage vénérable et mâle, ces yeux ouverts qui ne regardaient pas, ces cheveux blancs, ces membres robustes sur lesquels on distinguait çà et là des lignes brunes qui étaient des coups de sabre et des espèces d'étoiles rouges qui étaient des trous de balles. Il songea que cet homme était son père et que cet homme était mort, et il resta froid. La tristesse qu'il éprouvait fut la tristesse qu'il aurait ressentie devant tout autre homme étendu mort sous ses yeux. La servante se lamentait dans un coin, le curé priait, et on l'entendait sangloter, une larme tombait même de l'œil impassible du médecin. En présence de ces trois étrangers si profondément et si sincèrement affligés, il se sentait, lui le fils, honteux et embarrassé de son attitude; il avait son chapeau à la main, il le laissa tomber à terre afin de faire croire que la douleur lui ôtait la force de le tenir.

En même temps il éprouvait comme un remords et il se méprisait d'agir ainsi. Mais était-ce sa faute? Il n'aimait pas son père, quoi!

Le colonel ne laissait rien. La vente du mobilier paya à peine l'enterrement. La servante trouva un chiffon de papier qu'elle remit à Thomas. Il y avait ceci, écrit de la main du colonel:

«– Pour mon fils. – L'empereur m'a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo. Puisque la restauration me conteste ce titre que j'ai payé de mon sang, mon fils le prendra et le portera. Il va sans dire qu'il en sera digne.» Derrière, le colonel avait ajouté: «Un sergent des fédérés m'a emporté sur ses épaules et sauvé la vie à Waterloo, un sergent m'a sauvé la vie. Cet homme s'appelle Thénardier. Dans ces derniers temps je crois qu'il tenait une petite auberge dans un village des environs de Paris, à Chelles ou à Montfermeil. Mon fils tâchera de le retrouver et lui fera tout le bien qu'il pourra.»

Non par religion pour son père, mais à cause de ce respect vague de la mort qui est toujours si impérieux au cœur de l'homme Thomas prit ce papier et le serra.

Rien ne resta du colonel. M. Gillenormand fit vendre au fripier son épée et son uniforme. Les voisins dévalisèrent le jardin et pillèrent les fleurs rares. Les autres plantes devinrent ronces et broussailles, ou moururent.

Thomas n'était resté que deux jours à Vernon. Son père enterré, il était revenu à Paris et s'était remis à son droit, sans plus songer à son père que s'il n'eût jamais vécu. En deux jours le colonel avait été enterré, et en trois jours oublié.

Thomas avait gardé les habitudes religieuses de son enfance. Un dimanche qu'il était allé entendre la messe à Saint-Sulpice à cette même chapelle de la Vierge où sa tante le menait quand il était petit, étant ce jour-là distrait et rêveur plus qu'à l'ordinaire, il s'était placé derrière un pilier et agenouillé, sans y faire attention, sur une chaise en velours d'Utrecht au dossier de laquelle était écrit ce nom: Monsieur Mabeuf, marguillier. La messe

commençait à peine qu'un vieillard se présenta et dit à Thomas:

– Monsieur, c'est ma place.

Thomas se recula avec empressement, et le vieillard reprit sa chaise.

La messe finie, Thomas était resté pensif à quelques pas; le vieillard s'approcha de nouveau et lui dit:

– Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir dérangé tout à l'heure et de vous déranger encore en ce moment, mais vous avez dû me trouver fâcheux, il faut que je vous explique.

– Monsieur, dit Thomas, c'est inutile.

– Si, reprit le vieillard! je ne veux pas que vous ayez mauvaise idée de moi. Voyez-vous, je tiens à cette place. Il me semble que la messe y est meilleure. Pourquoi? je vais vous le dire. C'est à cette place-là que j'ai vu venir, pendant des années, tous les deux ou trois mois régulièrement, un pauvre brave père qui n'avait pas d'autre occasion et pas d'autre manière de voir son enfant, parce que, pour des arrangements de famille, on l'en empêchait. Il venait à l'heure où il savait qu'on menait son fils à la messe. Le petit ne se doutait pas que son père était là. Il ne savait même peut-être pas qu'il avait un père, l'innocent. Le père, lui, se tenait derrière ce pilier, pour qu'on ne le vît pas; il regardait son enfant, et il pleurait. Il adorait ce petit, ce pauvre homme. J'ai vu cela. Cet endroit est devenu comme sanctifié pour moi, et j'ai pris l'habitude de venir y entendre la messe. J'ai même un peu connu ce malheureux monsieur. Il avait un beau-père riche, des parents, je ne sais plus trop, qui menaçaient de déshériter l'enfant si, lui le père, il le voyait. Il s'était sacrifié pour que son fils fût riche un jour

et heureux. On l'en séparait pour opinion politique. Certainement, j'approuve les opinions politiques, mais il y a des gens qui ne savent pas s'arrêter. Parce qu'un homme a été à Waterloo, ce n'est pas un monstre; on ne sépare point pour cela un père de son enfant. C'était un colonel de Bonaparte. Il est mort, je crois. Il demeurait à Vernon où j'ai mon frère curé, et il s'appelait quelque chose comme Pontmarie ou Montpercy... – Il avait, ma foi, un beau coup de sabre.

– Pontmercy! dit Thomas en pâlisant.

– Précisément. Pontmercy. Est-ce que vous l'avez connu?

– Monsieur, dit Thomas, c'était mon père.

Le vieux marguillier joignit les mains, et s'écria:

– Ah! vous êtes l'enfant! Oui, c'est cela, ce doit être un homme à présent. Eh bien! pauvre enfant, vous pouvez dire que vous avez eu un père qui vous a bien aimé!

Thomas offrit son bras au vieillard et le ramena jusqu'à son logis. Le lendemain, il dit à M. Gillenormand:

– Voulez-vous me permettre de m'absenter trois jours? Nous avons arrangé une partie de chasse avec quelques amis.

– Va, amuse-toi, dit le grand-père. Et, clignant de l'œil, il dit bas à sa fille:

– Quelque amourette!

Thomas alla à Vernon, vit le curé et passa plusieurs heures à genoux sur la fosse de son père.

Puis il revint à Paris, alla droit à la Bibliothèque de l'école de Droit, et demanda la collection du Moniteur.

Il lut le Moniteur, il lut toutes les histoires de la république et de l'empire; le Mémorial de S^{te} Hélène,

tous les mémoires, les journaux, les bulletins, les proclamations, il dévora tout. La première fois qu'il rencontra le nom de son père dans les bulletins de la grande-armée, il en eut la fièvre trois nuits de suite + + +. Il alla voir les généraux sous lesquels Georges Pontmercy avait servi, entre autres le comte Pajol. Le curé lui avait conté la vie de Vernon, la retraite du colonel, ses fleurs, sa solitude. Thomas arriva à connaître pleinement cet homme rare, sublime et doux, cette espèce de lion-agneau qui avait été son père.

Cependant, occupé de cette étude qui lui prenait tous ses instants comme toutes ses pensées, il ne voyait presque plus les Gillenormand. Aux heures des repas il paraissait, puis on le cherchait, il n'était plus là. La tante bougonnait. Le père Gillenormand souriait. – Bah! Bah! c'est le temps des fillettes! – Quelquefois le vieillard ajoutait: – Diable! je croyais que c'était une amourette, il paraît que c'est une passion.

C'était une passion en effet. Thomas était en train d'adorer son père.

En même temps toute cette histoire où il venait de mettre les yeux l'éblouissait. La république, l'empire, n'avaient été pour lui jusqu'alors que des mots monstrueux. La république, une guillotine dans un crépuscule; l'empire, un sabre dans la nuit. Il y avait regardé, et là où il s'attendait à ne trouver qu'un chaos de ténèbres, il avait vu, avec une sorte de surprise inouïe mêlée d'épouvante et de joie, étinceler des étoiles, Mirabeau, Danton, Vergniaud et se lever un soleil, Napoléon. Il ne savait où il en était. Il reculait aveuglé de clartés. Peu à peu, l'étonnement passé, il s'accoutuma à ces rayonnements; il considéra les actions sans vertige, il

examina les colosses sans terreur; la révolution et l'empire se mirent lumineusement en perspective devant sa prunelle; il vit chacun de ces deux groupes d'événements et d'hommes se résumer dans deux faits énormes, la république dans la démolition des fictions féodales, despotiques et cléricales, l'empire dans la reconstruction de l'unité nationale; il vit sortir de la révolution la grande figure du peuple et de l'empire la grande figure de la France. Il comprit que tout cela avait été bon.

Il s'aperçut alors que jusqu'à ce moment il n'avait pas plus compris son pays qu'il n'avait compris son père. Il n'avait connu ni l'un ni l'autre et il avait eu une sorte de nuit volontaire sur les yeux. Il voyait maintenant, et d'un côté il admirait, de l'autre il adorait. Il était plein de regrets, et de remords, et il songeait avec désespoir que tout ce qu'il avait dans l'âme, il ne pouvait plus le dire maintenant qu'à un tombeau. Oh! si son père avait existé, s'il l'avait eu encore, si Dieu dans sa compassion et dans sa bonté avait permis que ce père fût encore vivant, comme il aurait couru, comme il se serait précipité, comme il aurait crié à son père: père! me voici! c'est moi! j'ai le même cœur que toi! je suis ton fils! Comme il aurait embrassé sa tête blanche, inondé ses cheveux de larmes, pressé ses mains, adoré ses vêtements; baisé ses pieds! Oh! pourquoi était-il mort si tôt, avant l'âge, avant la justice, avant l'amour de son fils! Thomas avait un continuel sanglot dans le cœur qui disait à tout moment: hélas! En même temps il devenait plus vraiment sérieux, plus vraiment grave, plus sûr de sa conviction et de sa pensée. A chaque instant des lueurs du vrai venaient compléter sa raison. Il s'était fait en lui comme une

croissance intérieure. Il sentait une sorte d'agrandissement naturel que lui apportaient ces deux choses qu'il n'avait pas encore aimées, son père et sa patrie.

Comme lorsqu'on a une clef, tout s'ouvrait; il s'expliquait ce qu'il avait haï, il étudiait ce qu'il avait maudit; il comprenait tout. Il voyait désormais clairement le sens providentiel, divin et humain, des grandes choses qu'on lui avait appris à détester et des grands hommes qu'on lui avait enseigné à maudire. Quand il songeait à ses précédentes opinions qui n'étaient que d'hier et qui pourtant lui semblaient déjà si anciennes, il s'indignait ou il souriait. De la réhabilitation de son père il avait naturellement passé à la réhabilitation de Napoléon.

Pourtant celle-ci, disons-le, ne s'était point faite sans labeur.

Dès l'enfance on l'avait imbu des idées du parti de 1814 sur Bonaparte. Or, tous les préjugés de la restauration, tous ses intérêts, tous ses instincts tendaient à défigurer Napoléon. Elle avait exploité assez habilement la fatigue de la nation et la haine des mères. Bonaparte était devenu une sorte de monstre presque fabuleux, et pour le peindre à l'imagination du peuple qui ressemble à l'imagination des enfants, le parti de 1814 faisait apparaître successivement tous les masques effrayants, depuis ce qui est terrible en restant grandiose jusqu'à ce qui est terrible en devenant grotesque, depuis Tibère jusqu'à Croquemitaine. Ainsi, en parlant de Bonaparte, on était libre de sangloter ou de pouffer de rire, pourvu que la haine fît la basse. Thomas n'avait jamais eu – sur cet homme, comme on l'appelait, – d'autres idées dans l'esprit. Elles s'étaient combinées

avec la ténacité qui était dans sa nature. Il y avait en lui tout un petit homme têtu qui haïssait Napoléon.

En lisant l'histoire, en l'étudiant surtout dans les documents et dans les matériaux, le voile qui couvrait Napoléon aux yeux de Thomas se déchira peu à peu. Il entrevit quelque chose d'immense, et soupçonna qu'il s'était trompé jusqu'à ce moment sur Bonaparte comme sur tout le reste; chaque jour il voyait mieux; et il se mit à gravir lentement, pas à pas, au commencement presque à regret, ensuite avec enivrement et comme attiré par une fascination irrésistible, d'abord les degrés sombres, puis les degrés vaguement éclairés, enfin les degrés lumineux et splendides de l'enthousiasme.

Une nuit, il était seul dans sa petite chambre située sous le toit. Sa bougie était allumée; il lisait accoudé sur sa table à côté de sa fenêtre ouverte. Toutes sortes de rêveries lui arrivaient de l'espace et se mêlaient à sa pensée. Quel spectacle que la nuit! on entend des bruits sourds sans savoir d'où ils viennent, on voit rutiler comme une braise Jupiter qui est douze cents fois plus gros que la terre, l'azur est noir, les étoiles brillent, c'est formidable.

Il lisait les bulletins de l'empire, ces strophes homériques écrites sur le champ de bataille; il y voyait par intervalles le nom de son père, toujours le nom de l'empereur; il sentait comme une marée qui se gonflait en lui et qui montait; il croyait entendre les tambours, le canon, les trompettes; le pas mesuré des bataillons, le galop sourd et lointain des cavaleries; de temps en temps ses yeux se levaient vers le ciel et regardaient luire dans les profondeurs sans fond les constellations colossales, puis ils retombaient sur le livre et ils y voyaient d'autres

choses colossales remuer confusément. Tout à coup, sans savoir lui-même ce qui était en lui et à quoi il obéissait, il se dressa, étendit ses deux bras hors de la fenêtre, regarda fixement l'ombre, le silence, l'infini ténébreux, l'immensité éternelle, et cria: Vive l'empereur!

A partir de ce moment, tout fut dit. L'ogre de Corse, – l'usurpateur, – le tyran, – l'histriion, – Buonaparté, – tout cela s'évanouit, et fit place dans son esprit à un vague et éclatant rayonnement où resplendissait à une hauteur inaccessible le pâle fantôme de marbre de César. L'empereur n'avait été pour son père que le prodigieux capitaine qu'on admire et pour qui l'on se dévoue; il fut pour Thomas quelque chose de plus.

Il fut le constructeur prédestiné du groupe français succédant au groupe romain dans la domination de l'univers; il fut le serviteur [?] et le préparateur [?] de la liberté, le continuateur de Charlemagne, de Louis XI, de Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV, ayant sans doute ses taches, ses fautes et même son crime, c'est-à-dire étant homme, mais auguste dans ses fautes, brillant dans ses taches, puissant dans son crime. Il fut l'homme prédestiné qui avait forcé toutes les nations à dire: – la grande nation. Il fut l'incarnation même de la France, conquérant l'Europe par l'épée qu'il tenait et le monde par la clarté qu'il jetait. Thomas vit en Bonaparte le spectre éblouissant qui se dressera toujours sur la frontière et qui gardera l'avenir. Despote, mais dictateur; despote résultant d'une république et résumant une révolution. Napoléon devint pour lui l'homme-peuple comme Jésus est l'homme-Dieu.

Toutes ces révolutions s'accomplissaient en lui sans que sa famille s'en doutât.

Quand dans ce mystérieux travail, il eut tout à fait perdu son ancienne peau de bourbonien et d'ultra, quand il eut dépouillé l'aristocrate, le jacobite et le royaliste, lorsqu'il fut pleinement révolutionnaire, profondément démocrate et presque républicain, il alla chez un graveur du quai des Orfèvres et y commanda cent cartes portant ce nom: le baron Thomas Pontmercy.

Ce qui n'était qu'une conséquence très logique du changement qui s'était opéré en lui ; changement dans lequel tout gravitait autour de son père.

Seulement comme il ne connaissait personne et qu'il ne pouvait semer ces cartes chez aucun portier, il les mit dans sa poche.

Par une autre conséquence naturelle, à mesure qu'il se rapprochait de son père, de sa mémoire, et des choses pour lesquelles le colonel avait combattu vingt-cinq ans, il s'éloignait de son grand-père. Nous l'avons dit, dès longtemps l'humeur de M. Gillenormand ne lui agréait point. Il y avait déjà entre eux toutes les antipathies de jeune homme grave à vieillard frivole. La gaîté de Géronte choque et exaspère la mélancolie de Werther. Tant que les opinions et les idées leur avaient été communes, Thomas s'était rencontré là avec M. Gillenormand comme sur un pont. Quand ce pont tomba, l'abîme se fit. Et puis, par-dessus tout, Thomas éprouvait des mouvements de révolte inexprimables en songeant que c'était M. Gillenormand qui, pour des motifs stupides, l'avait arraché sans pitié au colonel, privant ainsi le père de l'enfant et l'enfant du père.

A force de piété pour son père, Thomas en était presque venu à la haine contre son aïeul.

Rien de cela du reste ne se trahissait au dehors. Seulement il était froid de plus en plus; laconique aux repas et rare dans la maison. Quand sa tante l'en grondait, il était très doux et donnait pour prétexte ses études, les cours, les examens, des conférences, etc. Le grand-père ne sortait pas de son diagnostic infailible: – Amoureux! Je m'y connais.

Thomas avait fait un voyage. Il était allé à Montfermeil pour obéir à l'indication que son père lui avait laissée, et il avait cherché l'ancien sergent de Waterloo, l'aubergiste Thénardier. Thénardier avait fait faillite, l'auberge était fermée, et l'on ne savait ce qu'il était devenu. Pour ces recherches, Thomas fut absent deux jours.

– Décidément, dit le grand-père, il se dérange!

On avait cru remarquer qu'il portait sur sa poitrine et sous sa chemise quelque chose qui était attaché à son cou par un ruban noir.

Il arriva qu'un matin M. Gillenormand vint tout triomphant auprès de sa fille, laquelle faisait je ne sais quel feston où il y avait beaucoup de roues de cabriolet, goût de la restauration. (Nous n'avons jamais pu savoir le petit nom de cette discrète personne, ce qui fait que nous ne pouvons l'appeler que la tante Gillenormand.) C'était en été. Thomas était allé à l'école de natation, et en sortant, il avait laissé dans sa chambre sa redingotte et le cordon noir qu'il portait autour du cou. M. Gillenormand s'était saisi des deux objets, et les tenait à la main en criant : – Victoire! nous allons savoir le mystère! nous allons connaître les libertinages de notre sournois! J'ai le portrait!

En effet, une petite boîte en chagrin noir, assez semblable à un médailler, était suspendue au cordon.

Le vieillard prit cette boîte et la considéra quelque temps sans l'ouvrir, avec cet air de volupté, de ravissement et de colère d'un pauvre diable affamé regardant passer sous son nez un admirable dîner qui ne serait pas pour lui.

– Car c'est évidemment là un portrait. Je m'y connais. Cela se porte tendrement sur le cœur. Sont-ils bêtes! Quelque abominable goton, qui fait frémir probablement! Les jeunes gens ont si mauvais goût aujourd'hui!

– Voyons, mon père, dit la vieille fille.

La boîte s'ouvrait en pressant un ressort. Ils n'y trouvèrent rien qu'un papier soigneusement plié.

– De la même au même, dit M. Gillenormand éclatant de rire. Je sais ce que c'est. Un billet doux!

– Ah! lisons donc! dit la tante.

Et elle mit ses lunettes. Ils déplièrent le papier et lurent ceci:

– « Pour mon fils. – L'empereur m'a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo. Puisque la restauration me conteste ce titre que j'ai payé de mon sang, mon fils le prendra et le portera. Il va sans dire qu'il en sera digne.»

Ce que le père et la fille éprouvèrent ne saurait se dire. Ils se sentirent glacés comme par une apparition. Ils n'échangèrent pas un mot. Seulement M. Gillenormand dit à voix basse et comme se parlant à lui-même:

– C'est l'écriture de ce sabreur.

La tante examina le papier, le retourna dans tous les sens, puis le remit dans la boîte.

Au même moment, un petit paquet carré long enveloppé de papier bleu tomba d'une poche de la redingotte. Mademoiselle Gillenormand le ramassa et développa le papier bleu. C'était le cent de cartes de Thomas. Elle en passa une à M. Gillenormand qui lut: Le baron Thomas Pontmercy.

Le vieillard sonna. Une servante parut. M. Gillenormand prit le cordon, la boîte et la redingotte, jeta le tout à terre au milieu de la chambre, et dit:

– Rempportez ces nippes.

Une heure se passa dans le plus profond silence. Ils pensaient chacun de leur côté probablement les mêmes choses. Au bout de cette heure, la tante Gillenormand dit:

– Joli!

Quelques instants après, Thomas parut. Il rentrait. Avant même d'avoir franchi le seuil du salon, il aperçut son grand-père, qui tenait à la main une de ses cartes et qui, en le voyant, s'écria avec son air de supériorité bourgeoise et ricanante qui était quelque chose d'écrasant:

– Tiens! tiens! tiens! tiens! tiens! tu es baron à présent. Je te fais mon compliment. Qu'est-ce que cela veut dire?

Thomas rougit légèrement, et répondit:

– Cela veut dire que je suis le fils de mon père.

M. Gillenormand cessa de rire et dit durement:

– Ton père, c'est moi.

– Mon père, reprit Thomas les yeux baissés et l'air sévère, c'était un homme humble et héroïque qui a glorieusement servi la république et l'empereur, qui a été grand dans la plus grande histoire que les hommes aient jamais faite, qui a vécu un quart de siècle au bivouac, le

jour sous la mitraille et sous les balles, la nuit dans la neige, dans la boue, sous la pluie, qui a pris deux drapeaux, qui a reçu vingt blessures, qui est mort dans l'oubli et dans l'abandon, et qui n'a jamais eu qu'un tort, c'est de trop aimer deux ingrats, son pays et moi!

C'était plus que M. Gillenormand n'en pouvait entendre. Depuis ces deux mots, la république et l'empereur, il s'était levé, ou pour mieux dire, dressé debout. Chacune des paroles que Thomas venait de prononcer avait fait sur le visage du vieux royaliste l'effet des bouffées d'un soufflet de forge sur un tison ardent. De sombre il était devenu rouge, de rouge pourpre et de pourpre flamboyant.

– Thomas! s'écria-t-il. Abominable enfant! je ne sais pas ce qu'était ton père! je ne veux pas le savoir! je n'en sais rien et je ne le sais pas! mais ce que je sais, c'est qu'il n'y a jamais eu que des misérables parmi tous ces gens-là! c'est que c'étaient tous des gueux, des assassins, des bonnets rouges, des voleurs! je dis tous! je dis tous! je ne connais personne! je dis tous! entends-tu, Thomas! c'étaient tous des bandits qui ont servi Robespierre! tous des brigands qui ont servi B-u-o-na-parté! tous des traîtres qui ont trahi, trahi, trahi! leur roi légitime! tous des lâches qui se sont sauvés devant les prussiens et les anglais à Waterloo! Voilà ce que je sais. Si monsieur votre père est là-dessous, je l'ignore, j'en suis fâché, tant pis, votre serviteur!

A son tour, c'était Thomas qui était le tison, et M. Gillenormand qui était le soufflet. Thomas frissonnait dans tous ses membres, il ne savait que devenir, sa tête flambait. Il était le prêtre qui regarde jeter au vent toutes ses hosties, le fakir qui voit un passant cracher sur son

idole. Il ne se pouvait que de telles choses eussent été dites impunément devant lui. Mais que faire? Son père venait d'être foulé aux pieds et trépigné en sa présence, mais par qui? par son grand-père. Comment venger l'un sans outrager l'autre? Il était impossible qu'il insultât son grand-père, et il était également impossible qu'il ne vengeât point son père. D'un côté une tombe sacrée, de l'autre des cheveux blancs. Il fut quelques instants ivre et chancelant ayant tout ce tourbillon dans la tête; puis il leva les yeux, regarda fixement son aïeul, et cria d'une voix tonnante:

– A bas les Bourbons, et ce gros cochon de Louis XVIII!

Louis XVIII était mort depuis quatre ans, mais cela lui était bien égal.

Le vieillard, d'écarlate qu'il était, devint subitement plus blanc que ses cheveux. Il se tourna vers un buste de M. le duc de Berri qui était sur la cheminée et le salua profondément avec une sorte de majesté singulière. Puis il alla deux fois, lentement et en silence, de la cheminée à la fenêtre et de la fenêtre à la cheminée, traversant toute la chambre et faisant craquer le parquet comme une statue qui marche. A la seconde fois, il se pencha vers sa fille qui assistait à ce choc avec la stupeur d'une vieille brebis, et lui dit en souriant d'un sourire presque calme :

– Un baron comme monsieur et un bourgeois comme moi ne peuvent rester sous le même toit.

Et tout à coup se redressant, blême, tremblant, terrible, le front agrandi par l'effrayant rayonnement de la colère, il étendit le bras vers Thomas et lui cria:

– Va-t'en.

Thomas quitta la maison.

Le lendemain M. Gillenormand dit à sa fille:

– Vous enverrez tous les six mois soixante pistoles à ce buveur de sang, et vous ne m'en parlerez jamais.

Ayant un immense reste de fureur à dépenser et ne sachant qu'en faire, il continua de dire vous à sa fille pendant plus de trois mois.

Thomas était sorti de chez son grand-père sans dire où il allait et sans le savoir, avec quinze francs, sa montre et quelques hardes. Il trouva asile dans un hôtel garni du quartier de la Sorbonne où logeait un nommé Courfeyrac qu'il connaissait, le seul étudiant à peu près auquel il eût parlé à l'école parce qu'il était bonapartiste comme lui.

Courfeyrac était un garçon de bonne humeur et de mauvaise compagnie, gai, +, brave, panier percé, prodigue et rencontrant la générosité, bavard et rencontrant l'éloquence, la meilleure pâte de diable qui fût possible; ayant des gilets téméraires et des opinions écarlates; tapageur en grand, c'est-à-dire n'aimant rien tant qu'une querelle, si ce n'est une émeute et rien tant qu'une émeute, si ce n'est une révolution; toujours prêt à casser un carreau, puis à dépaver une rue, puis à démolir un gouvernement, pour voir l'effet; étudiant depuis onze ans. Il flairait le droit, mais il ne le faisait pas. Il avait pris pour devise: avocat jamais, et pour °armoiries° une table de nuit dans laquelle on entrevoyait une toque. Chaque fois qu'il passait devant l'école de droit, ce qui lui arrivait rarement, il boutonnait sa redingote, le paletot n'était pas encore inventé, et prenait des précautions hygiéniques. Il disait du portail de l'école: quel beau vieillard! et du doyen, M. Delvincourt: quel monument! Du reste jouant au billard, vivant au café, +. Il voyait dans ses cours des sujets de chansons et dans ses professeurs des occasions

de caricatures. Il mangeait à rien faire une assez grosse pension, quelque chose comme deux mille francs. Il avait des parents paysans auxquels il avait su inculquer le respect de leur fils.

Il disait d'eux: – Des bourgeois n'auraient pas tant d'intelligence.

Autour de Courfeyrac, qui avait toutes les qualités d'un centre, la rondeur et le rayonnement, se groupaient plusieurs jeunes gens qui, comme on le verra plus tard, avaient en outre un autre lien; Combeferre qui faisait des vers, qui était tendre élégiaque et en même temps résolu, aujourd'hui rêveur, demain rageur; Joly, dit Jollilly, Grangé, qui signait de ce rébus G, Enjolras, froid, fanatique et triste avec un teint de femme, un sourire de vierge et les plus doux yeux bleus qu'il y eût au monde; enfin Legle ou Laigle, qui était de Meaux, et qu'on appelait Bossuet. Excepté Bossuet tous étaient du midi. Bossuet était un des étudiants qui avaient appris le plus de choses à Paris pendant leurs cours. Il savait que le meilleur café est au café Lemblin et le meilleur billard au café Voltaire, qu'on trouve de bonnes galettes et de jolies filles à l'Ermitage, sur le boulevard du Maine, des poulets à la crapaudine chez la mère Saguet, d'excellentes matelottes barrière de la Cunette et un certain petit vin blanc barrière du Combat. Pour toutes choses il savait les bons endroits; en outre la savate et le chausson, et il était profond bâtonniste.

Bossuet, qui n'avait pas d'argent, trouvait moyen de faire, quand bon lui semblait, « des dépenses effrénées »; un jour il alla jusqu'à manger « cent francs » dans un souper avec une grisette, ce qui lui inspira au milieu de

l'orgie ce mot mémorable : fille de cinq louis, tire-moi mes bottes!

Courfeyrac avait figuré dans l'émeute qui éclata en juin 1822 à l'occasion de l'enterrement du jeune Lallemand. Plus tard, il se signala dans la révolution de 1830.

Thomas était à l'hôtel depuis quelques jours. L'hôte vint et lui dit :

- Monsieur Courfeyrac a répondu pour vous.
- Oui, répondit Thomas.
- Mais il me faudrait de l'argent.
- Priez Courfeyrac de venir me parler, dit Thomas.

Courfeyrac venu, l'hôte les quitta. Thomas lui conta ce qu'il n'avait pas songé à lui dire encore, qu'il était comme seul au monde et n'ayant pas de parents.

- Qu'allez-vous devenir, demanda Courfeyrac?
- Je n'en sais rien, dit Thomas.
- Qu'allez-vous faire?
- Je n'en sais rien.
- Avez-vous de l'argent?
- Quinze francs.
- Voulez-vous que je vous en prête?
- Jamais.
- Avez-vous des habits?
- Voilà.
- Avez-vous des bijoux?
- Une montre.
- D'argent?
- D'or. La voici.
- Je sais un marchand d'habits qui vous prendra votre redingote et un pantalon.
- C'est bien.

– Vous n'aurez plus qu'un pantalon, un gilet, un chapeau et un habit.

- Et mes bottes.
- Quoi! vous n'irez pas pieds nus? quelle opulence!
- Ce sera assez.
- Je sais un horloger qui vous achètera votre montre.
- C'est bon.
- Non, ce n'est pas bon. Que ferez-vous après?
- Tout ce qu'il faudra. Tout l'honnête du moins.
- Savez-vous l'anglais?
- Non.
- Savez-vous l'allemand?
- Non.
- Tant pis.
- Pourquoi?
- C'est qu'un de mes amis, libraire, fait une façon d'encyclopédie pour laquelle vous auriez pu traduire des articles allemands ou anglais. C'est mal payé, mais on vit.
- J'apprendrai l'anglais et l'allemand.
- Et en attendant?
- En attendant je mangerai mes habits et ma montre.

On fit venir le marchand d'habits. Il acheta la défroque vingt francs. On alla chez l'horloger. Il acheta la montre quarante-cinq francs.

– Ce n'est pas mal, disait Thomas à Courfeyrac en rentrant à l'hôtel, avec mes quinze francs, cela fait quatre-vingts francs.

- Et la note de l'hôtel? observa Courfeyrac.
- Tiens, j'oubliais, dit Thomas.

L'hôte présenta la note qu'il fallait payer sur le champ. Elle se montait à soixante-dix francs.

- Il me reste dix francs, dit Thomas.

– Diable, fit Courfeyrac, vous mangerez cinq francs pendant que vous apprendrez l’anglais, et cinq francs pendant que vous apprendrez l’allemand. Ce sera avaler une langue bien vite ou une pièce de cent sous bien lentement.

Cependant la tante Gillenormand, assez bonne personne au fond dans les occasions tristes, avait fini par déterrer le logis de Thomas. Un matin, comme Thomas revenait de l’école, il trouva une lettre de sa tante et les soixante pistoles, c’est-à-dire six cents francs en or dans une boîte cachetée.

Thomas renvoya les trente louis à sa tante avec une lettre respectueuse où il déclarait avoir des moyens d’existence et pouvoir suffire désormais à tous ses besoins. En ce moment-là il lui restait trois francs.

La tante n’informa point le grand-père de ce refus de peur d’achever de l’exaspérer. D’ailleurs n’avait-il pas dit: Qu’on ne me parle jamais de ce buveur de sang!

La vie devint sévère pour Thomas. Manger ses habits et sa montre, ce n’était rien. Il mangea de cette chose inexprimable qu’on appelle de la vache enragée. Chose horrible, qui contient les jours sans pain, les nuits sans sommeil, les soirs sans chandelle, l’âtre sans feu, les semaines sans travail, l’avenir sans espérance, l’habit percé au coude, le vieux chapeau qui fait rire les jeunes filles, la porte fermée le soir parce qu’on ne paye pas son loyer, l’insolence du portier et du gargotier, les ricanements des voisins, les humiliations, les dégoûts, l’amertume, l’accablement. Thomas apprit comment on dévore tout cela, et comment ce sont souvent les seules choses qu’on ait à dévorer. A ce moment de l’existence où l’homme a besoin d’orgueil parce qu’il a besoin

d’amour, il se sentit moqué parce qu’il était mal vêtu, et ridicule parce qu’il était pauvre. A l’âge où la jeunesse vous gonfle le cœur d’une fierté impériale, il abaissa plus d’une fois ses yeux sur ses bottes trouées et il connut les hontes injustes et les rougeurs poignantes de la misère. Admirable et terrible épreuve dont les faibles sortent infâmes, dont les forts sortent sublimes. Creuset où la destinée jette un homme, toutes les fois qu’elle veut avoir un gremlin ou un demi-dieu.

Car il se fait beaucoup de grandes actions dans les petites luttes. Il y a des bravoures opiniâtres et inconnues qui se défendent pied à pied dans l’ombre contre l’envahissement fatal des nécessités, des turpitudes et des bassesses. Nobles et mystérieux triomphes qu’aucun regard ne voit, qu’aucune renommée ne paye, qu’aucune fanfare ne salue. La vie, le malheur, l’isolement, l’abandon, la pauvreté sont des champs de bataille qui ont leurs héros; héros obscurs plus grands parfois que les héros illustres.

Il y eut un moment dans la vie de Thomas où il balayait son pallier, où il achetait un sou de fromage de Brie chez la fruitière, où il attendait que la brune tombât pour s’introduire chez le boulanger, et y acheter un pain qu’il emportait furtivement dans son grenier, comme s’il l’eût volé. Quelquefois on voyait se glisser dans la boucherie du coin, au milieu des cuisinières goguenardes qui le coudoyaient, un jeune homme gauche portant des livres sous son bras, qui avait l’air timide et furieux, qui en entrant ôtait son chapeau de son front où perlait la sueur, faisait un profond salut à la bouchère étonnée, un autre salut au garçon boucher, demandait une côtelette de mouton, la payait six ou sept sous, l’enveloppait de

papier, la mettait sous son bras entre deux livres, et s'en allait. C'était Thomas. Avec cette côtelette, qu'il faisait cuire lui-même, il vivait deux jours.

A plusieurs reprises, la tante Gillenormand fit des tentatives, et lui fit parvenir les soixante pistoles. Thomas les renvoya constamment, en disant qu'il n'avait besoin de rien.

Il était encore en deuil de son père quand la révolution que nous avons racontée s'était faite en lui. Depuis lors, il n'avait plus quitté les vêtements noirs. Cependant ses vêtements le quittèrent. Un jour vint où il n'eut plus d'habit. Le pantalon allait encore. Que faire? Courfeyrac, auquel il avait de son côté rendu quelques bons offices, lui donna un vieil habit. Pour trente sous, Thomas le fit retourner par un portier quelconque, et ce fut un habit neuf. Mais cet habit était vert. Alors Thomas ne sortit plus qu'après la chute du jour. Cela faisait que son habit était noir. Voulant toujours être en deuil, il se vêtissait de la nuit.

A travers tout cela, il se fit recevoir avocat. Il était censé habiter la chambre de Courfeyrac, qui était décente et où un certain nombre de bouquins de droit soutenus et complétés par des volumes de romans dépareillés figuraient la bibliothèque voulue par les règlements. Quand il fut avocat, il le fit savoir à son grand-père par une lettre froide, mais pleine de soumission et de respect. M. Gillenormand prit la lettre, la lut et la jeta au feu. Deux ou trois jours après, mademoiselle Gillenormand entendit son père qui était seul dans sa chambre et qui parlait tout haut. Cela lui arrivait chaque fois qu'il était très agité. Elle prêta l'oreille; le vieillard disait. – si tu

n'étais pas un imbécille, tu saurais qu'on ne peut pas être à la fois baron et avocat.

Il en est de la misère comme de tout. Elle finit par prendre une forme et se composer. On végète, c'est-à-dire on se développe d'une certaine façon chétive, mais suffisante à la vie. En 1833, époque à laquelle nous avons transporté le lecteur, voici de quelle manière l'existence de Thomas Pontmercy s'était arrangée:

Il était sorti du plus étroit; le défilé s'élargissait un peu devant lui. A force de labeur, de courage, de persévérance et de volonté, il était parvenu à tirer de son travail environ sept cents francs par an. Il avait appris l'allemand et l'anglais; grâce à Courfeyrac qui l'avait mis en rapport avec son ami le libraire, Thomas remplissait dans la littérature-librairie le modeste rôle d'utilité. Il faisait des prospectus, traduisait des journaux, annotait des éditions, compilait des biographies, etc. produit net, bon an mal an, sept cents francs. Il en vivait. Comment? Nous l'allons dire.

Thomas occupait dans la mesure 50-52, moyennant le prix annuel de trente francs, un taudis sans cheminée qualifié cabinet où il n'y avait, en fait de meubles, que l'indispensable. Ces meubles étaient à lui. Il donnait trois francs par mois à la vieille principale locataire pour qu'elle vint balayer le taudis et lui apporter chaque matin un peu d'eau chaude, un oeuf frais et un pain d'un sou. De ce pain et de cet oeuf, il déjeunait. Son déjeuner variait de deux à quatre sous. A six heures du soir, il descendait rue Saint-Jacques, dîner chez Rousseau, vis-à-vis le magasin d'estampes du coin de la rue des Mathurins. Il ne demandait pas de soupe. Il prenait un plat de viande de six sous, un demi-plat de légumes de

trois sous, et un dessert de trois sous. Pour trois sous, du pain à discrétion. Quant au vin, il buvait de l'eau. En payant au comptoir, où siégeait majestueusement madame Rousseau, à cette époque déjà grasse et encore fraîche, il donnait un sou au garçon et madame Rousseau lui donnait un sourire. Puis il s'en allait. Pour seize sous, il avait eu un dîner et un sourire.

Ce restaurant Rousseau s'appelle, en l'année 1847 où nous écrivons ce livre, le restaurant [*un blanc*]. Les prix sont restés les mêmes. Seulement le pain se paie quatre sous. On y est très bien.

Nous ignorons si M. [*un blanc*] a hérité du beau surnom de son prédécesseur, qu'on appelait Rousseau l'aquatique.

Ainsi, déjeuner quatre sous, dîner seize sous; sa nourriture lui coûtait vingt sous par jour; ce qui faisait trois cent soixante-cinq francs par an. Ajoutez les trente francs de loyer et les trente-six francs à la vieille, plus quelques menus frais; pour quatre cent cinquante francs, Thomas était nourri, logé et servi. Son habillement lui coûtait cent francs, son linge cinquante francs, son blanchissage cinquante francs. Le tout ne dépassait pas six cent cinquante francs. Il lui restait cinquante francs. Il était riche. Il prêtait dans l'occasion dix francs à un ami; Courfeyrac avait pu lui emprunter une fois soixante francs. Quant au chauffage, n'ayant pas de cheminée, Thomas l'avait «simplifié».

Thomas avait toujours deux habillements complets; l'un vieux, «pour tous les jours», l'autre tout neuf, pour les occasions. Les deux étaient noirs. Il n'avait que trois chemises, l'une sur lui, l'autre dans sa commode, la troisième chez la blanchisseuse. Il les renouvelait à

mesure qu'elles s'usaient. Elles étaient habituellement déchirées, ce qui lui faisait boutonner son habit jusqu'au menton.

Pour que Thomas en vînt à cette situation florissante, il avait fallu des années. Années rudes; difficiles, les unes à traverser, les autres à gravir. Thomas n'avait point failli un seul jour. Il avait tout subi, en fait de dénûment; il avait tout fait, excepté des dettes. Jamais il n'avait dû un sou à personne. Pour lui une dette, c'était le commencement de l'esclavage. Il se disait même qu'un créancier est pire qu'un maître; car un maître ne possède que votre personne, un créancier possède votre dignité et peut la souffleter. Plutôt que d'emprunter il ne mangeait pas. Il avait eu beaucoup de jours de jeûne. Sentant que toutes les extrémités se touchent et que, si l'on n'y prend garde, l'abaissement de fortune peut mener à la bassesse d'âme, il veillait jalousement sur sa fierté. Ce qui, dans toute autre situation, lui eût paru déférence, lui semblait platitude, et il se redressait. Jamais il n'avait consenti à écrire à aucun homme, si ce n'est à son grand-père : je suis avec respect, etc

Dans toutes ses épreuves il se sentait encouragé et quelquefois même porté par une force secrète qu'il avait en lui. L'âme aide le corps, et à de certains moments le soulève. C'est le seul oiseau qui soutienne sa cage.

A côté du nom de son père, un autre nom était gravé dans le cœur de Thomas, le nom de Thénardier. Thomas, dans sa nature enthousiaste et grave, environnait d'une sorte d'auréole l'homme auquel il devait la vie de son père, cet intrépide sergent qui avait rapporté le colonel sur son dos à travers la mitraille de Waterloo. Il ne séparait jamais le souvenir de cet homme du souvenir de

son père, et il les associait dans sa vénération. C'était une sorte de culte à deux degrés, le grand autel pour le colonel, le petit pour Thénardier. Ce qui redoublait l'attendrissement de sa reconnaissance, c'est l'idée du malheur où il savait Thénardier tombé et disparu. Thomas avait appris à Montfermeil la ruine et la faillite du malheureux aubergiste. Depuis il avait fait des efforts inouïs pour saisir sa trace et tâcher d'arriver à lui dans ce ténébreux abîme de la misère où Thénardier avait disparu. Thomas avait battu tout le pays, il était allé à Chelles, à Bondy, à Gournay, à Nogent, à Lagny. Pendant trois années il s'y était acharné, dépensant à ces recherches le peu d'argent qu'il épargnait. Personne n'avait pu lui donner de nouvelles de Thénardier; on le croyait passé en pays étranger. Ses créanciers l'avaient cherché aussi, avec moins d'amour que Thomas, mais avec autant d'acharnement, et n'avaient pu mettre la main sur lui. Thomas s'accusait et s'en voulait presque de ne pas réussir dans ses recherches. C'était la seule dette que lui eût laissée le colonel et Thomas tenait à honneur de la payer. – Comment! pensait-il, quand mon père était couché mourant sur le champ de bataille, Thénardier, lui, a bien su le trouver à travers la fumée et la mitraille et l'emporter sur ses épaules, et il ne lui devait rien cependant, et moi qui dois tant à Thénardier, je ne saurais pas le retrouver dans cette ombre où il agonise et le rapporter à mon tour de la mort à la vie! Oh! je le retrouverai! – Pour retrouver Thénardier en effet, Thomas eût donné un de ses bras, et pour le tirer de la misère, tout son sang. Revoir Thénardier, rendre un service quelconque à Thénardier, lui dire: Vous ne me connaissez pas, eh bien moi, je vous connais! je suis là. Disposez de

moi! c'était le plus doux et le plus magnifique rêve de Thomas.

A cette époque, Thomas avait vingt ans. Il y avait trois ans qu'il avait quitté son grand-père. On était resté dans les mêmes termes de part et d'autre, sans tenter de rapprochement et sans chercher à se revoir.

Disons-le, Thomas s'était mépris sur le cœur de son grand-père. Il s'était figuré que M. Gillenormand ne l'avait jamais aimé, et que ce bonhomme bref, dur et gai, qui jurait, criait, tempêtait et levait la canne, n'avait pour lui tout au plus que cette affection à la fois légère et sévère des Gêrontes de comédie. Thomas se trompait. Il y a des pères qui n'aiment pas leurs enfants; il n'existe point d'aïeul qui n'adore son petit-fils. Au fond, M. Gillenormand adorait Thomas. Il l'idolâtrait à sa façon, avec accompagnement de soufflets et de gifles; mais, cet enfant disparu, il se sentit un vide noir dans le cœur. Il exigea qu'on ne lui en parlât plus, en regrettant tout bas d'être si bien obéi. Dans les premiers temps il espéra que ce jacobin, ce terroriste, ce septembriseur, ce buonapartiste, reviendrait. Mais les mois se passèrent, les années se passèrent, Thomas ne reparut pas. – Je ne pouvais pourtant pas faire autrement que de le chasser, se disait le grand-père, et il se demandait: si c'était à refaire, le referais-je? Son orgueil répondait sur-le-champ oui, mais sa vieille tête qu'il hochait en silence répondait tristement non. Il avait ses heures d'accablement. Thomas lui manquait. Les vieillards ont besoin d'affections comme de soleil. C'est de la chaleur. Quelle que fût sa forte nature, la disparition de Thomas avait changé quelque chose en lui. Pour rien au monde, il n'eût voulu faire un pas vers ce «petit drôle»; mais il souffrait. Il ne

s'informait jamais de lui, mais il y songeait toujours. Il s'était retiré au Marais. Il était encore, comme autrefois, gai et violent, mais sa gaîté avait une âpreté convulsive comme si elle contenait de la douleur et de la colère, et ses violences se terminaient toujours par une sorte d'accablement doux et sombre. Il disait quelquefois: – Oh! s'il revenait, quel bon soufflet je lui donnerais!

Quant à la tante, elle pensait trop peu pour aimer beaucoup; Thomas n'était plus pour elle qu'une espèce d'ombre.

Ce qui accroissait la souffrance secrète du père Gillenormand, c'est qu'il la renfermait tout entière et n'en laissait rien deviner. Son chagrin était comme ces fournaises nouvellement inventées qui brûlent leur fumée.

Quelquefois, il arrivait que des officieux malencontreux lui parlaient de Thomas, et lui demandaient: – Que fait, ou que devient monsieur votre petit-fils? – Le vieux bourgeois répondait en donnant une chiquenaude à sa manchette: – Monsieur le baron Pontmercy plaidaille dans quelque coin.

De son côté Thomas s'applaudissait. Comme à tous les bons cœurs, le malheur lui avait ôté l'amertume. Il ne pensait à M. Gillenormand qu'avec douceur, mais il avait tenu à ne plus rien recevoir de l'homme – qui avait été mal pour son père. – C'était maintenant la traduction mitigée de ses premières indignations. En outre, il était heureux d'avoir souffert, et de souffrir encore. C'était pour son père. La dureté de sa vie le satisfaisait et lui plaisait. Il se disait avec une sorte de joie que – c'était bien le moins; – que c'était – une expiation; – que, – sans cela, il eût été puni, autrement et plus tard, de son indifférence impie pour son père et pour un tel père; –

qu'il n'aurait pas été juste que son père eût eu toute la souffrance, et lui rien; – qu'était-ce d'ailleurs que ses travaux et son dénuement comparés à la vie héroïque du colonel? – qu'enfin sa seule manière de se rapprocher de son père et de lui ressembler, c'était d'être vaillant contre l'indigence comme il avait été brave contre l'ennemi; et que c'était là sans doute ce que le colonel avait voulu dire par ce mot: il en sera digne. – Paroles que Thomas continuait de porter sur son cœur.

Et puis, le jour où son grand-père l'avait chassé, il n'était encore qu'un enfant, maintenant il était un homme. Il le sentait. La misère lui avait été bonne. La pauvreté dans la jeunesse, quand elle réussit, a cela de magnifique qu'elle tourne toute la volonté vers l'effort et toute l'âme vers l'aspiration. La pauvreté met tout de suite la vie matérielle à nu et la fait hideuse; de là d'inexprimables élans vers la vie idéale. Le jeune homme riche a cent distractions brillantes et grossières, les courses de chevaux, la chasse, les chiens, le tabac, le jeu, les bons repas, et le reste; occupations des bas côtés de l'âme aux dépens des côtés hauts et délicats. Le jeune homme pauvre se donne de la peine pour avoir son pain; il mange; quand il a mangé, il n'a plus que la rêverie. Il va aux spectacles gratis, il regarde le ciel, l'espace, les astres, les fleurs, les enfants, l'humanité dans laquelle il souffre, la création dans laquelle il rayonne. Il regarde tant l'humanité qu'il voit l'âme, il regarde tant la création qu'il voit Dieu. Il rêve, et il se sent grand; il rêve encore, et il se sent tendre. De l'égoïsme de l'homme qui souffre il passe à la compassion de l'homme qui médite. Un admirable sentiment éclôt en lui, l'oubli de soi et la pitié pour tous. En songeant aux jouissances sans nombre que

la nature offre, donne et prodigue aux âmes ouvertes et refuse aux âmes fermées, il en vient à plaindre, lui millionnaire de l'intelligence, les millionnaires de l'argent. Toute haine s'en va de son cœur à mesure que toute clarté entre dans son esprit. D'ailleurs est-il malheureux? non. La misère d'un jeune homme n'est jamais misérable. Le premier jeune garçon venu, si pauvre qu'il soit, avec sa santé, sa force, sa marche vive, ses yeux brillants, son sang qui circule chaudement, ses cheveux noirs, ses joues fraîches, ses lèvres roses, ses dents blanches, son souffle pur, fera toujours envie à un vieil empereur. Et puis chaque matin il se remet à gagner son pain, et tandis que ses mains gagnent du pain, son épine dorsale gagne de la fierté, son cerveau gagne des idées. Sa besogne finie, il revient aux extases ineffables, aux contemplations, aux joies; il vit les pieds dans les afflictions, dans les obstacles, sur le pavé, dans les ronces, quelquefois dans la boue, la tête dans la lumière. Il est ferme, serein, doux, paisible, attentif, sérieux, content de peu, bienveillant, et il bénit Dieu de lui avoir donné ces deux richesses qui manquent à bien des riches: le travail qui le fait libre et la pensée qui le fait digne.

C'était là ce qui s'était passé en Thomas. Il avait même, disons-le, un peu trop versé du côté de la contemplation. Du jour où il était arrivé à gagner sa vie à peu près sûrement, il s'était arrêté là, trouvant bon d'être pauvre, et retranchant au travail pour donner à la pensée. C'est-à-dire qu'il passait quelquefois des journées entières à se promener seul, englouti et plongé comme un visionnaire dans les voluptés muettes de l'extase et du rayonnement intérieur. Il avait ainsi posé le problème de sa vie: travailler le moins possible du travail matériel

pour travailler le plus possible du travail impalpable, en d'autres termes, donner quelques heures à la vie réelle, et jeter le reste dans l'infini. Il ne s'apercevait pas, croyant ne manquer de rien, que la contemplation ainsi comprise finit par être une des formes de la paresse; qu'il s'était contenté de dompter les premières nécessités de la vie et qu'il se reposait trop tôt.

Il était évident que, pour cette nature énergique et généreuse, ce ne pouvait être là qu'un état transitoire, et qu'au premier choc contre les inévitables complications de la destinée, Thomas se réveillerait.

En attendant, bien qu'il fût avocat et quoi qu'en pensât le père Gillenormand, il ne plaidait pas, il ne plaidait même pas. La rêverie l'avait détourné de la plaidoirie. Il ne voyait aucune raison pour changer de gagne-pain. Cette librairie marchande et obscure avait fini par lui faire un travail sûr, qui, comme nous venons de l'expliquer, lui suffisait.

Un des libraires pour lesquels il travaillait, M. Magimel, je crois, lui avait offert de le prendre chez lui, de le bien loger, de lui fournir un travail régulier, et de lui donner quinze cents francs par an. Etre bien logé! quinze cents francs! Sans doute. Mais être un gagiste! une espèce d'homme de lettres commis! Dans la pensée de Thomas, c'était une position qui devenait meilleure et pire en même temps, qui gagnait du bien-être et perdait de la dignité; un malheur complet beau qui se changeait en une gêne laide et ridicule; quelque chose comme un aveugle qui deviendrait borgne. Il refusa.

Thomas vivait solitaire, il n'était pas entré dans le groupe présidé par Courfeyrac. Il avait deux amis, un jeune, Courfeyrac, et un vieux, M. Mabeuf. Il penchait

vers le vieux. D'abord il lui devait la révolution qui s'était faite en lui; il lui devait d'avoir connu et aimé son père. Il m'a opéré de la cataracte, disait-il.

Ce n'est pas que M. Mabeuf eût été dans cette occasion autre chose que l'agent calme et impassible de la providence. Il avait éclairé Thomas par hasard et sans le savoir, comme fait une chandelle que quelqu'un apporte; il avait été la chandelle et non le quelqu'un.

Quant à la révolution politique intérieure de Thomas, M. Mabeuf était également incapable de la comprendre, de la vouloir et de la diriger.

Comme on retrouvera plus tard M. Mabeuf, quelques mots ne sont pas inutiles.

Le jour où M. Mabeuf disait à Thomas : Certainement j'approuve les opinions politiques, il exprimait le véritable état de son esprit. Toutes les opinions politiques lui étaient indifférentes, et il les approuvait toutes sans distinguer, pour qu'elles le laissassent tranquille ; comme les Grecs appelaient les Furies, «les belles, les bonnes, les charmantes», les Euménides. M. Mabeuf avait pour opinion politique d'aimer passionnément les plantes, et surtout les livres. Il possédait comme tout le monde sa terminaison en iste, sans laquelle personne n'aurait pu vivre en ce temps-là, mais il n'était ni royaliste, ni bonapartiste, ni chartiste, ni orléaniste, ni anarchiste, il était bouquiniste. Il ne comprenait vraiment pas que les hommes s'occupassent à se haïr à propos de billevesées comme la charte, la légitimité, la république, etc., lorsqu'il y avait dans ce monde toutes sortes de mousses, d'herbes et d'arbustes qu'ils pouvaient regarder, et des tas d'infolio et même d'intrentedeux qu'ils pouvaient lire. Il se gardait fort

d'être inutile; bouquiner ne l'empêchait pas de penser, être botaniste ne l'empêchait pas d'être jardinier. Il y avait eu cette sympathie entre le colonel Pontmercy et lui, que ce que le colonel faisait pour les fleurs, il le faisait pour les fruits. M. Mabeuf était parvenu à produire des poires de semis aussi savoureuses que les poires de S^t-Germain; c'est d'une de ses combinaisons qu'est née, à ce qu'il paraît, la mirabelle d'octobre, célèbre aujourd'hui, et non moins parfumée que la mirabelle d'été. Il allait à la messe plutôt par douceur que par dévotion, et puis parce qu'aimant le visage des hommes, mais haïssant leur bruit, il ne les trouvait qu'à l'église réunis et silencieux. Sentant qu'il fallait être quelque chose dans l'état, il avait choisi la carrière de marguillier. Il n'avait jamais réussi à aimer aucune femme autant qu'un oignon de tulipe ou aucun homme autant qu'un elzévir. Il avait depuis longtemps passé soixante ans lorsqu'un jour quelqu'un lui demanda: – Est-ce que vous ne vous êtes jamais marié? – J'ai oublié, dit-il. Quand il lui arrivait parfois, – à qui cela n'arrive-t-il pas? – de dire: – Oh! si j'étais riche! – ce n'était pas en lorgnant une jolie fille, comme le père Gillenormand, c'était en contemplant un bouquin. Il vivait seul, avec une vieille gouvernante. Il avait fait et publié une Flore des environs de Cauteret avec planches coloriées, ouvrage assez estimé dont il possédait les cuivres et qu'il vendait lui-même. On venait deux ou trois fois par jour sonner chez lui, rue Mézières, pour cela. Il en tirait bien deux mille francs par an; c'était à peu près là toute sa fortune. Quoique pauvre, il avait eu le talent de se faire, à force de patience, de privations et de temps, une collection précieuse de livres et d'estampes. Il ne sortait jamais

qu'avec un livre sous le bras et il revenait souvent avec deux. L'unique décoration des quatre chambres au rez-de-chaussée qui, avec un petit jardin, composaient son logis, c'étaient des herbiers encadrés et des gravures de vieux maîtres. La vue d'un sabre ou d'un fusil le faisait, à la lettre, s'évanouir. Il avait un estomac passable, un frère curé, les cheveux tout blancs, plus de dents ni dans la bouche ni dans l'esprit, un tremblement de tout le corps, l'accent picard, un rire enfantin, et l'air d'un vieux mouton. Avec cela point d'autre amitié ou d'autre habitude parmi les vivants qu'un vieux libraire de la Porte Saint-Jacques appelé Rognol [ou « Doriol »]. Il avait pour rêve de naturaliser l'indigo en France.

Il avait pris Thomas en gré, parce que Thomas, étant jeune et doux, réchauffait sa vieillesse sans effaroucher sa timidité. La jeunesse avec la douceur fait aux vieillards l'effet du soleil sans le vent. Quand Thomas était saturé de gloire militaire, de poudre à canon, de marches et de contre-marches, et de toutes ces prodigieuses batailles où son père avait donné et reçu tant de grands coups de sabre, il allait voir M. Mabeuf, et M. Mabeuf lui parlait du colonel au point de vue des fleurs.

Vers 1830, son frère le curé était mort, et presque tout de suite, comme lorsque la nuit vient, tout l'horizon s'était assombri pour M. Mabeuf. Une faillite – de notaire – lui enleva une somme de dix mille francs, qui était tout ce qu'il possédait du chef de son frère et du sien. La révolution de Juillet amena une crise dans la librairie. En temps de gêne, la première chose qui ne se vend pas, c'est une Flore. La Flore des environs de Cauteretz s'arrêta court. Des semaines s'écoulaient sans un acheteur. Quelquefois M. Mabeuf tressaillait à un coup de sonnette.

– Monsieur, lui disait tristement la gouvernante, c'est le porteur d'eau. – Bref, un jour M. Mabeuf quitta la rue Mézières, abdiqua les fonctions de marguillier, renonça à Saint-Sulpice, vendit une partie de ses collections, – ce à quoi il tenait le moins, – et s'alla loger dans une petite maison du boulevard Montparnasse, où du reste il ne demeura qu'un trimestre, pour deux raisons: premièrement, le rez-de-chaussée et le jardin coûtaient trois cents francs et il n'osait pas mettre plus de deux cents francs à son loyer; deuxièmement, étant voisin du tir Fatou, il entendait toute la journée des coups de pistolet, ce qui lui était insupportable. Il emporta sa Flore, ses cuivres, ses herbiers, ses estampes et ses livres, et s'établit près de la Salpêtrière dans une espèce de chaumière du village d'Austerlitz où il avait pour cinquante écus par an trois chambres et un jardin clos d'une haie avec puits. Il profita de ce déménagement pour vendre presque tous ses meubles. Le jour de son entrée dans ce nouveau logis, il fut très gai et cloua lui-même les clous pour accrocher les gravures et les herbiers, et le soir, voyant que sa bonne vieille servante avait l'air morne et songeait, il lui frappa sur l'épaule et lui dit en souriant: – nous avons l'indigo!

Le lendemain il piocha toute la journée dans son jardin comme un jeune homme.

Deux seuls visiteurs, le libraire de la Porte Saint-Jacques et Thomas, étaient admis à le voir dans sa chaumière d'Austerlitz, nom tapageur qui lui était d'ailleurs assez désagréable.

Thomas avait du goût pour ce vieillard candide qui se voyait lentement saisi par l'indigence et qui s'étonnait peu à peu, sans pourtant s'attrister encore. Thomas

rencontrait Courfeyrac et cherchait M. Mabeuf. Fort rarement pourtant, une ou deux fois par mois, tout au plus.

Le plaisir de Thomas était de faire de longues promenades seul sur les boulevards extérieurs, ou au Champ de Mars, ou dans les allées les plus désertes du Luxembourg. Il passait quelquefois une demi-journée à regarder le jardin d'un maraîcher, les carrés de salade, les poules dans le fumier et le cheval tournant la roue du puits. Les passants le regardaient avec surprise, et quelques-uns lui trouvaient une mise inquiétante et une mine sinistre. Ce n'était qu'un jeune homme pauvre, rêvant sans objet.

C'est dans une de ses promenades qu'il avait avisé la maison 50-52, et l'isolement et le bon marché le tentant, il s'y était logé. On ne l'y connaissait que sous le nom de monsieur Thomas.

Quelques-uns des anciens généraux ou des anciens camarades de son père l'avaient invité, quand ils le connurent, à les venir voir. Thomas n'avait point refusé. C'étaient des occasions de parler de son père. Il allait ainsi de temps en temps chez le comte Pajol, chez le général Bellavesne, chez le général Fririon, aux Invalides. On y faisait de la musique, on y dansait. Ces jours-là Thomas mettait son habit neuf. Mais il n'allait jamais à ces soirées ni à ces bals que les jours où il gelait à pierre fendre car il ne pouvait payer une voiture et il ne voulait arriver qu'avec des bottes comme des miroirs.

Il disait quelquefois, mais sans amertume: – Les hommes sont ainsi faits que dans un salon, vous pouvez être crotté partout, excepté sur les souliers. On ne vous

demande là, pour vous bien accueillir, qu'une chose irréprochable, la conscience? non, les souliers.

Toutes les passions, autres que celles du cœur, se dissipent dans la rêverie. Les fièvres politiques de Thomas s'y étaient évanouies. La révolution de 1830, en le satisfaisant, et en le calmant, y avait aidé. Il était resté le même, aux colères près. Il avait toujours les mêmes opinions, seulement elles s'étaient attendries. A proprement parler, il n'avait plus d'opinions, il avait des sympathies. De quel parti était-il? du parti de l'humanité. Dans l'humanité il choisissait la France; dans la nation il choisissait le peuple, dans le peuple il choisissait la femme. C'était là surtout que sa pitié allait. Maintenant il préférait une idée à un fait, un poète à un héros, et il admirait plus encore un livre comme Job qu'un événement comme Marengo. Et puis quand après une journée de méditation, il s'en revenait le soir par les boulevards et qu'à travers les branches des arbres il apercevait l'espace sans fond, les lueurs sans nom, l'abîme, l'ombre, le mystère, tout ce qui n'est qu'humain lui semblait bien petit.

Il croyait être et il était peut-être en effet arrivé au vrai de la vie et de la philosophie humaine, et il avait fini par ne plus guère regarder que le ciel, seule chose que la vérité puisse voir du fond de son puits.

Cela ne l'empêchait pas de multiplier les plans, les combinaisons, les échafaudages, les projets d'avenir. Dans cet état de rêverie, un œil qui eût regardé au dedans de lui, eût été ébloui de la pureté de cette âme. En effet s'il était donné à nos yeux de chair de voir dans la conscience d'autrui, on jugerait bien plus sûrement un homme d'après ce qu'il rêve que d'après ce qu'il pense. Il

y a de la volonté dans la pensée, il n'y en a pas dans le rêve. Le rêve, qui est tout spontané, prend et garde, même dans le gigantesque et l'idéal, la figure de notre esprit; rien ne sort plus directement et plus sincèrement du fond même de notre âme que nos aspirations irréfléchies et démesurées vers les splendeurs de la destinée. Dans ces aspirations, bien plus que dans les idées composées, raisonnées et coordonnées, on peut retrouver le vrai caractère de chaque homme. Nos chimères sont ce qui nous ressemble le mieux. Chacun rêve l'inconnu et l'impossible selon sa nature.

Vers le milieu de cette année 1831, la vieille qui servait Thomas lui conta qu'on allait mettre à la porte ses voisins, le misérable ménage Jondrette. Thomas, qui passait presque toutes ses journées dehors, savait à peine qu'il eût des voisins.

– Pourquoi les renvoie-t-on, dit-il?

– Parce qu'ils ne payent pas leur loyer. Ils doivent deux termes.

– Combien est-ce?

– Vingt francs, dit la vieille.

Thomas avait trente francs en réserve dans un tiroir.

– Tenez, dit-il à la vieille, voilà vingt-cinq francs.

Payez pour ces pauvres gens, donnez-leur cinq francs, et ne dites pas que c'est moi.

Thomas à cette époque était un beau jeune homme de moyenne taille avec d'épais cheveux très noirs, un front haut et intelligent, l'air ferme et calme, et sur tout son visage je ne sais quoi qui était hautain, pensif et innocent. Comme sa bouche était charmante, ses lèvres les plus vermeilles et ses dents les plus blanches du monde, son sourire corrigeait ce que toute sa physionomie avait de sévère. A de certains moments, c'était un singulier contraste que ce front chaste et ce sourire voluptueux. Il avait l'œil petit et le regard grand.

Au temps de sa grande misère, il remarquait que les jeunes filles se retournaient quand il passait, et il se sauvait ou se cachait, la mort dans l'âme. Il pensait qu'elles le regardaient pour ses vieux habits et qu'elles en riaient; le fait est qu'elles le regardaient pour sa grâce et qu'elles en rêvaient.

Cette conviction l'avait rendu farouche. Il n'en choisit aucune, par l'excellente raison qu'il s'enfuyait devant toutes. Il vécut ainsi indéfiniment, – bêtement, disait Courfeyrac.

Courfeyrac lui disait encore: – N'aspire pas à être vénérable. Mon cher, un conseil. Ne lis pas tant dans les livres et regarde un peu plus les margotons. Les coquines ont du bon, ô Thomas! A force de t'enfuir et de rougir, tu t'abrutiras.

D'autres fois Courfeyrac le rencontrait et lui disait: – Bonjour, monsieur l'abbé.

Quand Courfeyrac lui avait tenu quelque propos de ce genre, Thomas était huit jours à éviter plus que jamais les femmes, et il évitait par-dessus le marché Courfeyrac.

Il y avait pourtant dans toute l'immense création deux femmes que Thomas ne fuyait pas et auxquelles il ne prenait point garde. A la vérité, il ne lui semblait pas que c'étaient des femmes. L'une était la vieille barbue qui balayait sa chambre et qui faisait dire à Courfeyrac: Voyant que sa servante porte sa barbe, Thomas ne porte point la sienne. L'autre était une espèce de petite fille qu'il voyait très souvent et qu'il ne regardait jamais.

Depuis près de deux ans, Thomas remarquait dans une allée déserte du Luxembourg, l'allée qui longe le parapet de la pépinière, un homme et une toute jeune fille presque toujours assis côte à côte sur le même banc, à l'extrémité la plus solitaire de l'allée, du côté de la rue de l'Ouest. Chaque fois que ce hasard qui se mêle aux promenades des gens dont l'œil est retourné en dedans, amenait Thomas dans cette allée, il les y retrouvait. L'homme pouvait avoir une soixantaine d'années; il paraissait triste et sérieux; toute sa personne offrait cet aspect robuste et fatigué des gens de guerre retirés du service. S'il avait porté une décoration, Thomas eût dit: c'est un ancien officier. Il avait l'air bon, mais inabordable, et il n'arrêtait jamais son regard sur le regard de personne. Il portait un pantalon bleu, une redingote bleue et un chapeau à bords larges qui paraissaient toujours neufs, une cravate noire et une chemise très blanche. Une grisette passant un jour près de lui, dit: Voilà un veuf fort propre. Il avait les cheveux très blancs.

La première fois que la jeune fille qui l'accompagnait vint s'asseoir avec lui sur le banc qu'ils semblaient avoir adopté, c'était une façon de fille de quatorze ou quinze ans, plate, maigre au point d'en être presque laide, gauche, insignifiante, et qui promettait peut-être d'avoir d'assez beaux yeux. Seulement ils étaient toujours levés avec une sorte d'assurance déplaisante. Elle avait cette mise à la fois vieille et enfantine des pensionnaires de couvent. Une robe mal coupée de gros mérinos noir. Ils avaient l'air du père et de la fille.

Thomas examina pendant deux ou trois jours cet homme vieux qui n'était pas encore un vieillard et cette petite fille qui n'était pas encore une personne, puis il n'y fit plus aucune attention. Eux de leur côté semblaient ne pas même le voir. Ils causaient entr'eux d'un air paisible et indifférent. La fille jasait sans cesse, et gaîment. Le vieux homme parlait peu et par instants, il attachait sur elle des yeux remplis d'une ineffable paternité.

Thomas avait pris l'habitude machinale de se promener dans cette allée. Il les y retrouvait invariablement.

Voici comment la chose se passait:

Thomas arrivait le plus volontiers par le bout de l'allée opposé à leur banc, il faisait toute la longueur de l'allée, passait devant eux, puis s'en retournait jusqu'à l'extrémité par où il était venu, et recommençait. Il faisait un aller et retour cinq ou six fois dans sa promenade, et cette promenade cinq ou six fois par semaine sans qu'ils en fussent arrivés à se saluer une seule fois. Ce personnage et cette jeune fille, quoiqu'ils parussent et peut-être parce qu'ils paraissaient éviter les regards, avaient naturellement quelque peu éveillé l'attention des

cinq ou six étudiants qui se promenaient de temps en temps le long de la Pépinière, les studieux après leur cours, les autres après leur partie de billard. Courfeyrac, qui était des derniers, les avait observés quelque temps, mais trouvant la fille laide, il s'en était bien vite et soigneusement écarté. Il s'était enfui comme un Parthe en leur décochant un sobriquet. Frappé uniquement de la robe de la petite et des cheveux du vieux, il avait appelé la fille mademoiselle Lanoire et le père monsieur Leblanc, si bien que, personne ne les connaissant d'ailleurs, en l'absence du nom, le surnom avait fait loi. Les étudiants disaient: – Ah! monsieur Leblanc est à son banc! et Thomas, comme les autres, avait trouvé commode d'appeler ce monsieur inconnu M. Leblanc.

Nous ferons comme eux, et nous dirons M. Leblanc pour la facilité de ce récit.

Thomas les vit ainsi presque tous les jours à la même heure pendant la première année. Il trouvait l'homme à son gré, mais la fille assez maussade.

La seconde année, il arriva que cette habitude du Luxembourg s'interrompit, sans que Thomas sût trop pourquoi lui-même, et qu'il fut près de six mois sans mettre les pieds au Luxembourg. La première fois qu'il y retourna, c'était par une sereine matinée d'été, Thomas était joyeux comme on l'est quand il fait beau. Il lui semblait qu'il avait dans le cœur tous les chants d'oiseaux qu'il entendait et tous les morceaux du ciel bleu qu'il voyait à travers les feuilles des arbres.

Il alla droit à «son allée», et quand il fut au bout il aperçut toujours sur le même banc ce couple connu. Seulement, quand il approcha, c'était bien le même homme, mais il lui parut que ce n'était plus la même fille.

La personne qu'il voyait maintenant était une grande et belle créature ayant toutes les formes les plus charmantes de la femme à ce moment précis où elles se combinent encore avec toutes les grâces les plus naïves de l'enfant; moment fugitif et pur que peuvent seuls traduire ces deux mots: quinze ans. C'étaient d'admirables cheveux châtons nuancés de veines dorées, un front qui semblait fait de marbre, des joues qui semblaient faites d'une feuille de rose, un incarnat pâle, une blancheur émue, une bouche exquise d'où le sourire sortait comme une clarté et la parole comme une musique, une tête que Raphaël eût donnée à Marie posée sur un cou que Jean Goujon eût donné à Vénus. Et afin que rien ne manquât à cette ravissante figure, le nez n'était pas beau, il était joli; c'est à dire ni droit ni courbé, ni italien ni grec. C'était le nez parisien dans toute sa fantaisie spirituelle.

Quand Thomas passa près d'elle, il ne put voir ses yeux qui étaient constamment baissés. Il ne vit que ses longs cils châtons pleins d'ombre et de pudeur.

Cela n'empêchait pas la belle enfant de sourire tout en écoutant l'homme à cheveux blancs qui lui parlait, et rien n'était adorable comme ce frais sourire avec des yeux baissés.

Dans le premier moment, Thomas pensa que c'était une autre fille du même homme, une sœur sans doute de la première. Mais quand il revint pour la seconde fois près du banc, et qu'il l'eut examinée avec attention, il reconnut que c'était la même. En six mois la petite fille était devenue jeune fille; voilà tout. Rien n'est plus fréquent que ce phénomène. Il y a un instant où les filles s'épanouissent en un clin d'œil et deviennent des roses tout à coup. Hier on les a laissées enfants, aujourd'hui on

les retrouve inquiétantes. Celle-ci n'avait pas seulement grandi, elle s'était idéalisée. Comme trois jours en avril suffisent à de certains arbres pour se couvrir de fleurs, six mois lui avaient suffi pour se vêtir de beauté. Son avril à elle était venu.

Et puis ce n'était plus la pensionnaire avec son chapeau de peluche, sa robe mal coupée, ses souliers d'écolier et ses mains rouges sans gants; c'était une personne bien mise avec une sorte d'élégance simple et riche et sans manière. Elle avait une robe de damas noir, un camail pareil et un chapeau blanc. Ses gants blancs montraient la finesse de sa main qui jouait avec le manche d'une ombrelle et son brodequin de soie dessinait la petitesse de son pied. Quand on passait près d'elle, toute sa personne exhalait un parfum jeune et frais.

Quant à l'homme, il était toujours le même.

La seconde fois que Thomas passa près d'elle, la jeune fille leva les paupières. Ses yeux étaient d'un bleu céleste et profond, mais dans cet azur voilé il n'y avait encore que le regard d'un enfant. Elle regarda Thomas avec indifférence, comme elle eût regardé le marmot qui courait sous les arbres, ou la statue qui faisait de l'ombre sur le banc, et Thomas de son côté continua sa promenade en pensant à autre chose.

Il passa encore quatre ou cinq fois près du banc où était la jeune fille, mais sans même tourner les yeux vers elle.

Les jours suivants il revint comme d'habitude au Luxembourg, comme à l'ordinaire il y trouva «le père et la fille», mais il n'y fit plus attention. Il ne songea pas plus à cette fille quand elle fut belle qu'il n'y songeait

lorsqu'elle était laide. Il passait toujours fort près du banc où elle était parce que c'était son habitude.

Un jour, l'air était tiède, le Luxembourg était inondé d'ombre et de soleil, le ciel était pur comme si les anges l'eussent lavé le matin, les passereaux poussaient de petits cris dans les profondeurs des marronniers, Thomas avait ouvert toute son âme à la nature, il ne pensait à rien, il vivait et il respirait, il passa près de ce banc, la jeune fille leva les yeux sur lui, leurs deux regards se rencontrèrent.

Qu'y avait-il cette fois dans le regard de la jeune fille? Thomas n'eût pu le dire. Il n'y avait rien et il y avait tout. Ce fut un étrange éclair.

Elle baissa les yeux, et il continua son chemin.

Ce qu'il venait de voir, ce n'était pas l'œil ingénu et simple d'un enfant, c'était un gouffre mystérieux qui s'était entrouvert, puis brusquement refermé.

Il y a un jour où toute jeune fille regarde ainsi. Malheur à qui se trouve là!

Ce premier regard est comme l'aube dans le ciel. C'est l'éveil de quelque chose de rayonnant et d'inconnu. Rien ne saurait rendre le charme dangereux de cette lueur qui éclaire vaguement d'adorables ténèbres et qui se compose de toute l'innocence du présent et de toute la passion de l'avenir. C'est une sorte de tendresse indéfinie qui se révèle au hasard et qui attend. C'est un piège que l'innocence tend à son insu et où elle prend des cœurs. sans le vouloir et sans le savoir. C'est une vierge qui regarde comme une femme.

Il est rare qu'une rêverie profonde ne naisse pas de ce regard là où il tombe. Toutes les puretés et toutes les ardeurs se concentrent dans ce rayon angélique et fatal

qui, plus que les oeillades les mieux travaillées des coquettes, a le pouvoir magique de faire subitement éclore au fond d'une âme cette fleur sombre, pleine de parfums et de poisons, qu'on appelle l'amour.

Le soir, en rentrant dans son galetas, Thomas jeta les yeux sur son vêtement, et s'aperçut pour la première fois qu'il avait la grossièreté, l'inconvenance et la stupidité inouïe d'aller se promener au Luxembourg avec ses habits «de tous les jours». C'est-à-dire avec un chapeau cassé près de la ganse, de grosses bottes de roulier, un pantalon noir blanc aux genoux et un habit noir pâle aux coudes.

Le lendemain, à l'heure accoutumée, Thomas tira de son armoire son habit neuf, son pantalon neuf, son chapeau neuf et ses bottes neuves; il se revêtit de cette panoplie complète, mit des gants, luxe prodigieux, et s'en alla au Luxembourg.

Chemin faisant, il rencontra Courfeyrac, et feignit de ne pas le voir. Courfeyrac en rentrant chez lui dit à ses amis : Je viens de rencontrer le chapeau neuf et l'habit neuf de Thomas, et Thomas dedans. Il allait sans doute passer un examen. Il avait l'air tout bête.

Arrivé au Luxembourg, Thomas fit le tour du bassin et considéra les cygnes, puis il demeura longtemps en contemplation devant une statue qui avait la tête toute noire de moisissure et à laquelle une hanche manquait. Puis il fit encore une fois le tour du bassin. Enfin il se dirigea vers « son allée », lentement et comme s'il y allait à regret. On eût dit qu'il était à la fois forcé et empêché d'y aller. Il ne se rendait aucun compte de tout cela, et croyait faire comme tous les jours.

En débouchant dans l'allée, il aperçut à l'autre bout « sur leur banc », M. Leblanc et la jeune fille. Il boutonna son habit jusqu'en haut, le tendit sur son torse pour qu'il ne fit pas de plis, examina avec une certaine complaisance les reflets lustrés de son pantalon, et se dirigea vers le banc. Du reste il n'y avait rien que de machinal dans tous ses mouvements, et il n'avait aucunement interrompu les préoccupations habituelles de son esprit et de ses travaux. Il pensait en ce moment-là que le Manuel du Baccalauréat était un livre stupide et qu'il fallait qu'il eût été rédigé par de rares crétins pour qu'on y analysât comme chefs-d'œuvre de l'esprit humain trois tragédies de Racine et seulement une comédie de Molière. Il avait un sifflement aigu dans l'oreille. Tout en approchant du banc, il tendait les plis de son habit, et ses yeux se fixaient sur la jeune fille. Il lui semblait qu'elle emplissait toute l'extrémité de l'allée d'une vague lueur bleue.

A mesure qu'il approchait, son pas se ralentissait de plus en plus. Parvenu à une certaine distance du banc, bien avant d'être à la fin de l'allée, il s'arrêta, et il ne put savoir lui-même comment il se fit qu'il rebroussa chemin. Il ne se dit même point qu'il n'allait pas jusqu'au bout. Ce fut à peine si la jeune fille put l'apercevoir de loin et voir le bel air qu'il avait dans ses habits neufs. Cependant il se tenait très droit, pour avoir bonne mine dans le cas où quelqu'un qui serait derrière lui le regarderait.

Il atteignit le bout opposé, puis revint, et cette fois il s'approcha un peu plus près du banc. Il parvint même jusqu'à une distance de trois intervalles d'arbres, mais là il sentit je ne sais quelle impossibilité d'aller plus loin, et il hésita. Il avait cru voir le visage de la jeune fille se

pencher vers lui. Cependant il fit un effort viril et violent, dompta l'hésitation, et continua d'aller en avant. Quelques secondes après, il passait devant le banc, droit et ferme, rouge jusqu'aux oreilles, sans oser jeter un regard à droite ni à gauche, la main dans son habit comme un homme d'Etat. Au moment où il passa – sous le canon de la place – il éprouva un affreux battement de cœur. Elle avait comme la veille sa robe de damas et son chapeau de crêpe. Il entendit «sa voix». Elle causait tranquillement. Elle était bien jolie. Il le sentait, quoiqu'il n'essayât pas de la voir. – Elle ne pourrait cependant, pensait-il, s'empêcher d'avoir de l'estime et de la considération pour moi si elle savait que c'est moi qui suis le véritable auteur de la dissertation sur Marcos Obregon de la Ronda que Monsieur François de Neufchâteau a mise, comme étant de lui, en tête de son édition de Gil Blas! –

Il dépassa le banc, alla jusqu'à l'extrémité de l'allée qui était tout proche, puis revint sur ses pas et passa encore devant la belle fille. Cette fois il était très pâle. Du reste il n'éprouvait rien que de fort désagréable. Il s'éloigna du banc et de la jeune fille, et tout en lui tournant le dos, il se figurait quelle le regardait, et cela le faisait trébucher.

Il n'essaya plus de s'approcher du banc, il s'arrêta vers la moitié de l'allée, et là, chose qu'il ne faisait jamais, il s'assit, jetant des regards de côté, et songeant dans les profondeurs les plus indistinctes de son esprit, qu'après tout il était difficile que les personnes dont il admirait le chapeau blanc et la robe noire fussent absolument insensibles à son pantalon lustré et à son habit neuf.

Au bout d'un quart d'heure il se leva, comme s'il allait recommencer à marcher vers ce banc qu'une auréole entourait. Cependant il restait debout et immobile. Pour la première fois depuis quinze mois il se dit que ce monsieur qui s'asseyait là tous les jours avec sa fille l'avait sans doute remarqué de son côté et trouvait probablement son assiduité étrange.

Pour la première fois aussi il sentit quelque irrévérence à désigner cet inconnu, même dans le secret de sa pensée, par le sobriquet de M. Leblanc.

Il demeura ainsi quelques minutes la tête baissée et faisant des dessins sur le sable avec une baguette qu'il avait à la main.

Puis il se tourna brusquement du côté opposé au banc, à M. Leblanc et à sa fille, et s'en revint chez lui.

Ce jour-là il oublia d'aller dîner. A huit heures du soir, il s'en aperçut, et comme il était trop tard pour descendre rue S^t Jacques, tiens! dit-il, et il mangea un morceau de pain.

Il ne se coucha qu'après avoir brossé son habit et l'avoir plié avec soin.

Le lendemain, Mame Bougon, c'est ainsi que Courfeyrac nommait la vieille portière-principale-locataire-femme-de-ménage de la mesure 50-52, Mame Bougon stupéfaite remarqua que monsieur Thomas sortait encore avec son habit neuf.

Il retourna au Luxembourg, mais il ne dépassa point son banc de la moitié de l'allée. Il s'y assit comme la veille, considérant de loin et voyant distinctement le chapeau blanc, la robe noire et surtout la lueur bleue. Il n'en bougea pas, et ne rentra chez lui que lorsqu'on ferma les portes du Luxembourg. Il ne vit pas M. Leblanc et sa

filles se retirer. Il en conclut qu'ils étaient sortis du jardin par la grille de la rue de l'Ouest. Plus tard, quelques semaines après, quand il y songea, il ne put jamais se rappeler où il avait dîné ce soir-là.

Le lendemain, c'était le troisième jour, la portière fut refoudroyée. Thomas sortit avec son habit neuf. – Trois jours de suite! s'écria-t-elle.

Elle essaya de le suivre, mais Thomas marchait lestement et avec d'immenses enjambées; c'était un hippopotame entreprenant la poursuite d'un chamois. Elle le perdit de vue en deux minutes et rentra essoufflée, aux trois quarts étouffée par son asthme, furieuse. – Si cela a du bon sens, grommela-t-elle, de mettre ses beaux habits tous les jours et de faire courir les personnes comme cela!

Thomas s'était rendu au Luxembourg.

La jeune fille y était avec M. Leblanc. Thomas approcha le plus près qu'il put en faisant semblant de lire dans un livre, mais il resta encore fort loin, puis revint s'asseoir sur son banc où il passa quatre heures à regarder sauter dans l'allée les moineaux-francs qui lui faisaient l'effet de se moquer de lui.

Une quinzaine s'écoula ainsi. Thomas allait au Luxembourg non plus pour se promener, mais pour s'y asseoir toujours à la même place et sans savoir pourquoi. Il mettait chaque matin son habit neuf pour ne pas se montrer, et il recommençait le lendemain.

Elle était décidément d'une beauté merveilleuse. La seule remarque qu'on pût faire qui ressemblât à une critique, c'est que la contradiction entre son regard qui était triste et son sourire qui était joyeux donnait à son visage quelque chose d'un peu égaré, ce qui fait qu'à de

certaines moments ce doux visage devenait étrange sans cesser d'être charmant.

Un des derniers jours de la seconde semaine, Thomas était comme à son ordinaire assis sur son banc, tenant à la main un livre ouvert dont depuis deux heures il n'avait pas tourné une page. Tout à coup il tressaillit. Un événement se passait à l'extrémité de l'allée. M. Leblanc et sa fille venaient de se lever de leur banc, la fille avait pris le bras du père, et tous deux se dirigeaient lentement vers le milieu de l'allée où était Thomas. Thomas ferma son livre, puis il le rouvrit, puis il essaya de lire. Il tremblait. L'auréole venait droit à lui. – Ah! Mon dieu! pensait-il, je n'aurai jamais le temps de prendre une attitude. – Cependant, l'homme à cheveux blancs et la jeune fille s'avançaient. Il lui semblait que cela durait un siècle et que cela n'était qu'un éclair. – Qu'est-ce qu'ils viennent faire par ici? se demandait-il. Il s'imaginait que M. Leblanc lui jetait des regards irrités. – Est-ce que ce monsieur va me parler? pensait-il. Il baissa la tête; quand il la releva, ils étaient tout près de lui. La jeune fille passa, et en passant elle le regarda. Elle le regarda fixement, avec une douceur pensive qui fit frissonner Thomas de la tête aux pieds. Il lui sembla qu'elle lui reprochait d'avoir été si longtemps sans venir jusqu'à elle et qu'elle lui disait: c'est moi qui viens. Thomas resta ébloui devant ces prunelles pleines de rayons et d'abîmes.

Il se sentait un brasier dans le cerveau. Elle était venue à lui, quelle joie! Elle lui parut plus belle qu'il ne l'avait encore vue, belle d'une beauté complète qui eût fait chanter Pétrarque et agenouiller Dante. Il lui semblait qu'il nageait en plein ciel bleu. En même temps il était

horriblement contrarié, parce qu'il avait de la poussière sur ses bottes.

Il lui paraissait qu'elle avait regardé aussi ses bottes.

Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Puis il se mit à marcher dans le Luxembourg comme un fou. Il est probable que par moments il riait tout seul et parlait haut. Il regardait toutes les bonnes d'enfants d'une telle manière que chacune le croyait amoureux d'elle.

Il sortit du Luxembourg, espérant la retrouver dans une rue.

Il se croisa avec Courfeyrac sous les arcades de l'Odéon et lui dit: Viens dîner avec moi. Ils s'en allèrent chez Rousseau, et dépensèrent six francs. Thomas mangea comme un ogre. Au dessert il dit à Courfeyrac: As-tu lu le journal? Quel beau discours a fait Benjamin Constant!

Il était éperdument amoureux.

Après le dîner, il dit à Courfeyrac: Je te paye le spectacle. Ils allèrent aux Folies-Dramatiques voir Frédérick dans Robert Macaire. Thomas s'amusa énormément.

Courfeyrac l'avait invité à déjeuner au café Voltaire le lendemain. Thomas y alla, et mangea encore plus que la veille. Il était tout rêveur et très gai. On eût dit qu'il saisissait toutes les occasions de rire aux éclats. Il embrassa tendrement un provincial quelconque qu'on lui présenta. Un groupe d'étudiants s'était fait autour de la table et l'on avait parlé des niaiseries payées par l'Etat qui se disent en chaire à la Sorbonne, puis la conversation était tombée sur les fautes et les lacunes des dictionnaires et des prosodies-Quicherat. Thomas interrompit la

discussion pour s'écrier: – C'est cependant bien agréable d'avoir la croix!

– Voilà qui est drôle! dit Grangé bas à Courfeyrac.

– Non, répondit Courfeyrac, voilà qui est sérieux.

Cela était sérieux en effet. Thomas en était à cette première heure violente et charmante qui commence les grandes passions.

Un regard avait fait tout cela.

Quand la mine est chargée, quand l'incendie est prêt, rien n'est plus simple. Un regard est une étincelle.

C'en était fait. Thomas aimait une femme. Sa destinée entraînait dans l'inconnu.

Le regard des femmes ressemble à de certains rouages tranquilles en apparence et formidables. On passe à côté tous les jours paisiblement et impunément et sans se douter de rien. Il vient un moment où l'on oublie même que cette chose est là. On va, on vient, on rêve, on parle, on rit. Tout à coup on se sent saisi. C'est fini. Le rouage vous tient, le regard vous a pris. Il vous a pris n'importe par où ni comment, par un pan quelconque de votre pensée qui traînait, par une distraction que vous avez eue. Vous êtes perdu. Vous y passerez tout entier. Un enchaînement de forces mystérieuses s'empare de vous. Vous vous débattez en vain. Plus de secours humain possible. Vous allez tomber d'engrenage en engrenage, d'angoisse en angoisse, de torture en torture, vous, votre esprit, votre fortune, votre avenir, votre âme. Et, selon que vous serez au pouvoir d'une créature méchante ou d'un noble cœur, vous ne sortirez de cette effrayante machine que défiguré par la honte ou transfiguré par la passion.

L'isolement, le détachement de tout, la fierté, l'indépendance, le goût de la nature, l'absence d'activité quotidienne et matérielle, la vie en soi, l'extase bienveillante devant toute la création, avaient préparé Thomas à cette possession qu'on nomme la passion. Son culte pour son père était devenu peu à peu une religion, et comme toute religion, s'était retiré au fond de l'âme. Il fallait quelque chose sur le premier plan. L'amour vint.

Tout un grand mois s'écoula, pendant lequel Thomas alla tous les jours faire sa faction au Luxembourg. Thomas vivait dans les ravissements. Il est certain que la jeune fille le regardait.

Il avait fini par s'enhardir et il s'approchait du banc. Cependant il ne passait plus devant, obéissant à la fois à l'instinct de timidité et à l'instinct de prudence des amoureux. Il jugeait utile de ne point attirer «l'attention du père». Il combinait ses stations derrière les arbres et les piédestaux des statues de façon à se faire voir le plus possible à la jeune fille et à se laisser voir le moins possible du vieux monsieur. Quelquefois, pendant des demi-heures entières, il restait immobile à l'ombre d'un Léonidas ou d'un Spartacus quelconque, tenant à la main un livre au-dessus duquel ses yeux, doucement levés, allaient chercher la belle fille, et elle de son côté, détournait avec un vague sourire son charmant profil vers lui. Tout en causant le plus naturellement et le plus tranquillement du monde avec l'homme à cheveux blancs, elle appuyait sur Thomas toutes les rêveries d'un oeil virginal et passionné. Antique et immémorial manège qu'Eve savait dès le premier jour du monde et que toute femme sait dès le premier jour de la vie! Sa bouche

donnait la réplique à l'un et son regard donnait la réplique à l'autre.

Il faut croire pourtant que M. Leblanc finissait par s'apercevoir de quelque chose, car souvent, lorsque Thomas arrivait, il se levait et se mettait à marcher. Il avait quitté leur place accoutumée et avait adopté à l'autre extrémité de l'allée, le banc voisin du Gladiateur, comme pour voir si Thomas les y suivrait. Thomas ne comprit point, et fit cette faute. « Le père » commença à devenir inexact, et n'amena plus «sa fille» tous les jours. Quelquefois il venait seul. Alors Thomas ne restait pas. Autre faute.

Thomas ne prenait point garde à ces symptômes. De la phase de timidité il avait passé, progrès naturel et fatal, à la phase d'aveuglement. Son amour croissait. Il en rêvait toutes les nuits. Et puis il lui était arrivé un bonheur inespéré, huile sur le feu, nuit sur ses yeux. Un soir, à la brune, il avait trouvé sur le banc que «M. Leblanc et sa fille» venaient de quitter, un mouchoir. Un mouchoir tout simple et sans broderie, mais blanc, fin, et qui lui parut exhaler des senteurs ineffables. Ce mouchoir était marqué des lettres U. F.; Thomas ne savait rien de cette belle enfant, ni sa famille, ni son nom, ni sa demeure; ces deux lettres étaient la première chose d'elle qu'il saisissait, adorables initiales sur lesquelles il commença tout de suite à construire son échafaudage. U était évidemment le prénom. Ursule! pensa-t-il, quel délicieux nom! Il baisa le mouchoir, l'aspira, le mit sur son cœur, sur sa chair, pendant le jour, et la nuit sous ses lèvres pour s'endormir.

– J'y sens toute son âme! s'écriait-il.

Ce mouchoir était au vieux monsieur qui l'avait tout bonnement laissé tomber de sa poche.

Les jours qui suivirent la trouvaille, il ne se montra plus au Luxembourg que baisant le mouchoir et l'appuyant sur son cœur. La jeune fille n'y comprenait rien et le lui marquait par des signes imperceptibles.

– O pudeur! disait Thomas.

L'appétit vient en aimant. Savoir qu'elle se nommait Ursule, c'était déjà beaucoup; c'était peu. Thomas en huit jours eut dévoré ce bonheur. Il en voulut un autre. Il voulut savoir où elle demeurait. Il fit un jour une troisième faute. Immense. Il la suivit.

Elle demeurait rue de l'Ouest, à l'endroit de la rue le moins fréquenté, dans une maison neuve à trois étages d'apparence modeste.

A partir de ce moment, Thomas ajouta à son bonheur de la voir au Luxembourg le bonheur de la suivre jusque chez elle.

Sa faim augmentait. Il savait comment elle s'appelait, son petit nom du moins, le nom charmant, le vrai nom d'une femme; il savait où elle demeurait; il voulut savoir qui elle était.

Un soir, après qu'il les eut suivis jusque chez eux et qu'il les eut vus disparaître sous la porte cochère, il entra à leur suite et dit vaillamment au portier:

– C'est le monsieur du premier qui vient de rentrer?

– Non, répondit le portier. C'est le monsieur du troisième.

Encore un pas de fait. Ce succès enhardit Thomas.

– Sur le devant, demanda-t-il?

– Parbleu, fit le portier! la maison n'est bâtie que sur la rue.

– Et quel est l'état de ce monsieur, reparti Thomas?

– C'est un rentier, monsieur. Un homme bien bon, et qui fait du bien aux malheureux.

– Comment s'appelle-t-il, reprit Thomas?

Le portier le regarda fixement, et dit:

– Est-ce que monsieur est mouchard?

Thomas s'en alla assez penaud, mais fort ravi. Il avançait.

– Bon, pensa-t-il. Je sais qu'elle s'appelle Ursule, qu'elle est fille d'un rentier, et qu'elle demeure là, rue de l'Ouest, au troisième.

Le lendemain M. Leblanc et sa fille ne firent au Luxembourg qu'une courte apparition. Ils s'en allèrent qu'il faisait grand jour. Thomas les suivit rue de l'Ouest comme il en avait pris l'habitude. En arrivant à la porte cochère, M. Leblanc fit passer sa fille devant, puis s'arrêta avant de franchir le seuil, se retourna et regarda Thomas fixement.

Le jour d'après, ils ne vinrent pas au Luxembourg. Thomas attendit en vain toute la journée.

A la nuit tombée, il alla rue de l'Ouest, et vit de la lumière aux fenêtres du troisième. Il se promena sous ces fenêtres, jusqu'à ce que cette lumière fût éteinte.

Le jour suivant, personne au Luxembourg. Thomas attendit tout le jour, puis alla faire sa faction de nuit sous les croisées. Cela le conduisait jusqu'à dix heures du soir. Son dîner devenait ce qu'il pouvait. La fièvre nourrit le malade et l'amour l'amoureux.

Il se passa huit jours de la sorte. M. Leblanc et sa fille ne paraissaient plus au Luxembourg. Thomas n'osait guetter la porte cochère pendant le jour. Il se contentait d'aller à la nuit contempler la clarté rougeâtre des vitres.

Il y voyait par moments passer des ombres, et le cœur lui battait.

Le huitième jour, quand il arriva sous les fenêtres, il n'y avait pas de lumière. – Tiens! dit-il, la lampe n'est pas encore allumée. Il fait nuit pourtant. Est-ce qu'ils seraient sortis? Il attendit. Jusqu'à dix heures. Jusqu'à minuit. Jusqu'à une heure du matin. Aucune lumière ne s'alluma aux fenêtres du troisième étage et personne ne rentra dans la maison. Il s'en alla très sombre.

Le lendemain, – car il ne vivait que de lendemains en lendemains, il n'y avait, pour ainsi dire, plus d'aujourd'hui pour lui; – le lendemain il ne trouva personne au Luxembourg, il s'y attendait; à la brune, il alla à la maison. Aucune lueur aux fenêtres; les persiennes étaient fermées; le troisième était tout noir.

Thomas frappa à la porte cochère, entra et dit au portier:

– Le monsieur du troisième?

– Déménagé, répondit le portier.

Thomas chancela et dit faiblement:

– Depuis quand donc?

– D'hier.

– Où demeure-t-il maintenant?

– Je n'en sais rien.

– Il n'a donc point laissé sa nouvelle adresse?

– Non.

Et le portier levant le nez reconnut Thomas.

Tiens! c'est vous, dit-il! mais vous êtes donc décidément mouchard?

L'été passa, puis l'automne; l'hiver vint. Ni l'homme à cheveux blancs, ni la jeune fille n'avaient remis les pieds au Luxembourg. Thomas n'avait plus qu'une pensée, revoir ce doux et adorable visage. Il cherchait toujours, il cherchait partout; il ne trouvait rien. Ce n'était plus Thomas le rêveur enthousiaste, le jeune homme ardent et ferme, le cerveau qui échafaudait avenir sur avenir, l'esprit encombré de plans, de projets, d'idées et de volontés; c'était un chien perdu. Il tomba dans une tristesse noire. Maintenant le travail le rebutait, la promenade le fatiguait, la solitude l'ennuyait; la vaste nature, si remplie autrefois de formes, de clartés, de voix, de conseils, de perspectives, d'horizons, d'enseignements, était maintenant vide devant lui. Il lui semblait que tout avait disparu.

Il pensait toujours, car il ne pouvait faire autrement; mais il ne se plaisait plus dans ses pensées. A tout ce qu'elles lui proposaient tout bas sans cesse, il répondait dans l'ombre: A quoi bon?

Il se faisait cent reproches. Pourquoi l'ai-je suivie? J'étais si heureux rien que de la voir! J'ai voulu avoir trop! J'ai été absurde. C'est ma faute, etc., etc. Courfeyrac, auquel il ne confiait rien, c'était sa nature, mais qui devinait un peu tout, c'était sa nature aussi, avait commencé par le féliciter d'être amoureux, en s'en

ébahissant d'ailleurs, puis voyant Thomas tombé dans cette mélancolie, il avait fini par lui dire: – Je vois que tu as été simplement un animal.

Une fois, Thomas, qui ne songeait qu'à retrouver M. Leblanc et sa fille, avait fait une rencontre qui lui avait produit un effet singulier. Il avait croisé dans les petites rues qui avoisinent le boulevard des Invalides un homme vêtu comme un ouvrier et coiffé d'une casquette à longue visière qui laissait passer des mèches de cheveux très blancs. Thomas fut frappé de la beauté de ces cheveux blancs et considéra cet homme qui marchait à pas lents et comme absorbé dans une méditation douloureuse. Chose étrange, il lui parut reconnaître M. Leblanc. C'étaient les mêmes cheveux, le même profil autant que la casquette le laissait voir, la même allure, seulement plus triste. Mais pourquoi ces habits d'ouvrier? qu'est-ce que cela voulait dire? que signifiait ce déguisement? Thomas resta pétrifié. Quand il revint à lui, son premier mouvement fut de se mettre à suivre cet homme, qui sait s'il ne tenait point enfin la trace qu'il cherchait? En tout cas, il fallait revoir l'homme de près et éclaircir l'énigme. Mais il s'avisa de cette idée trop tard, l'homme n'était déjà plus là. Il avait pris quelque petite rue latérale, et Thomas ne put le retrouver. Cette rencontre le préoccupa quelques jours, puis s'effaça. – Après tout, se dit-il, ce n'est probablement qu'une ressemblance.

Thomas n'avait pas cessé d'habiter la mesure 50-52. Il n'y faisait attention à personne.

A cette époque, à la vérité, il n'y avait plus dans cette mesure d'autres habitants que lui et ces Jondrette dont il avait une fois acquitté le loyer, sans avoir du reste jamais parlé ni au père, ni à la mère, ni aux filles. Les autres

locataires étaient déménagés ou morts, ou avaient été expulsés faute de paiement.

Un jour de cet hiver-là, le soleil s'était un peu montré dans l'après-midi, mais c'était le 2 février, cet antique jour de la Chandeleur dont le soleil traître, précurseur d'un froid de six semaines, a inspiré à Mathieu Laensberg ces deux vers immortels :

Qu'il luisse ou qu'il luiserne,

L'ours rentre en sa caverne.

Thomas venait de sortir de la sienne. La nuit tombait. C'était l'heure d'aller dîner, car il avait bien fallu se remettre à dîner, hélas!

Il venait de franchir le seuil de sa porte que mame Bougon balayait en ce moment-là même tout en prononçant ce mémorable monologue:

– Qu'est-ce qui est bon marché à présent? tout est cher! Il n'y a que la peine du monde qui est bon marché; elle est pour rien, la peine du monde!

Thomas montait à pas lents le boulevard vers la barrière afin de gagner la rue Saint-Jacques. Il marchait pensif, la tête baissée.

Tout à coup il se sentit coudoyé dans l'obscurité, il se retourna, et vit deux jeunes filles en haillons, l'une assez grande, l'autre plus petite, qui passaient rapidement, essoufflées, effarées, et comme ayant l'air de s'enfuir; elles venaient à sa rencontre, ne l'avaient pas vu et l'avaient heurté en passant. Thomas distinguait dans le crépuscule leurs figures pâles, leurs têtes décoiffées, leurs cheveux épars, leurs affreux bonnets, leurs jupes en guenilles et leurs pieds nus. Tout en courant, elles se parlaient. La plus grande disait d'une voix très basse:

– Les railles sont venus. Ils ont manqué me pincer au demi-cercle.

La petite répondait: – Je les ai vus. J’ai cavale, cavale, cavale!

Thomas comprit, à travers cet argot sinistre, que les gendarmes ou les sergents de ville avaient failli saisir ces deux enfants, et que ces enfants s’étaient échappés.

Elles s’enfoncèrent sous les arbres du boulevard derrière lui et disparurent dans les ténèbres.

Thomas s’était arrêté un moment. Il allait continuer son chemin, lorsqu’il aperçut une espèce de petit paquet blanc à terre à ses pieds. Il se baissa et le ramassa. C’était une façon d’enveloppe qui paraissait contenir des papiers.

– Bon, dit-il, ces malheureuses auront laissé tomber cela!

Il revint sur ses pas, il appela, il ne les retrouva plus, il pensa quelles étaient déjà loin, mit le paquet dans sa poche, et s’en alla dîner.

Chemin faisant, il vit dans une allée de la rue Mouffetard une bière d’enfant couverte d’un drap noir, posée sur trois chaises et éclairée par une chandelle. Les deux filles du crépuscule lui revinrent à l’esprit.

– Pauvres mères, pensa-t-il! Il y a une chose plus triste que de voir ses enfants mourir, c’est de les voir mal vivre.

Puis ces ombres qui variaient sa tristesse lui sortirent de la pensée, et il retomba dans ses préoccupations habituelles. Il se remit à penser à sa belle vision lumineuse éclip­sée.

– Comme ma vie est devenue sombre, se disait-il! Les jeunes filles m’apparaissent toujours. Seulement

autrefois c’étaient les anges; maintenant ce sont les spectres.

Le soir, comme il se déshabillait pour se coucher, sa main rencontra dans la poche de son habit le paquet qu’il avait ramassé sur le boulevard. Il l’avait oublié. Il songea qu’il serait utile de l’ouvrir, et que ce paquet contenait peut-être l’adresse de ces jeunes filles, si, en réalité, il leur appartenait, et dans tous les cas les renseignements nécessaires pour le restituer à la personne qui l’avait perdu.

Il défit l’enveloppe.

Elle n’était pas cachetée et contenait quatre lettres, non cachetées également.

Les adresses y étaient mises.

Toutes quatre exhalèrent une odeur d’affreux tabac.

La première lettre était adressée: à Madame, Madame la marquise de Grucheray, place vis-à-vis la chambre des députés, n° ...

Thomas se dit qu’il trouverait probablement là les indications qu’il cherchait, et que d’ailleurs la lettre n’étant pas fermée, il était vraisemblable qu’elle pouvait être lue sans inconvénient.

Elle était ainsi conçue:

«Madame la marquise,

«La vertu de la clémence et piété est celle qui unit plus étroitement la sotiété. Promenez votre sentiment chrétien, et faites un regard de compassion sur cette infortuné espagnol victime de la loyauté et d’attachement à la cause sacrée de la légitimé, qu’il a payé de son sang, consacrée sa fortune, toute, pour défendre cette cause, et aujourd’hui se trouve dans la plus grande missère. Il ne doute point que votre honorable personne l’accordera un

secours pour conserver une existence extrêmement pénible pour un militaire d'éducation et d'honneur plein de blessures. Compte d'avance sur l'humanité qui vous animé et sur l'intérêt que Madame la marquise porte a une nation aussi malheureuse. Leur priere ne sera pas en vaine, et leur reconnaissance conservera sont charmant souvenir.

«De mes sentiments respectueux avec lesquelles j'ai l'honneur d'être

«Madame,

«Don Alvarez, capitaine espagnol de cavallerie, royaliste refugie en France que se trouve en voyagé pour sa patrie et le manquent les réssources pour continuer son voyagé.»

Aucune adresse n'était jointe à la signature. Thomas espéra la trouver dans la deuxième lettre dont la suscription portait: à Madame, madame la contesse de Montvernet, rue Cassette, n° 9. Voici ce que Thomas y lut:

«Madame la contesse,

«C'est une malheureuse meré de famille de six enfants dont le dernier n'a que huit mois. Moi malade depuis ma dernière couche, abandonnée de mon mari depuis cinq mois n'ayant aucune ressource au monde dans la plus affreuse indigance.

«Dans l'espoir de Madame la contesse, elle a l'honneur d'être, madame, avec un profond respect

«Femme Balizard.»

Thomas passa à la troisième lettre, qui était comme les précédentes une supplique : on y lisait:

«Monsieur Pabourgeois, électeur, marchand-bonnetier en gros, rue S^t Denis au coin de la rue aux Fers.

«Je me permets de vous adresser cette lettre pour vous prier de m'accorder la faveur précieuse de vos simpaties et de vous intéresser à un homme de lettres qui vient d'envoyer un drame au théâtre français. Le sujet en est historique, et l'action se passe en Auvergne du temps de l'empire. Le style, je crois, en est naturel, laconique, et peut avoir quelque mérite. Il y a des couplets a chanter en quatre endroits. Le comique, le sérieux, l'imprévu, s'y mêlent a la variété des caractères et a une teinte de romantisme répandue légèrement dans toute l'intrigue qui marche mystérieusement, et va, par des péripessies frappantes, se denouer au milieu de plusieurs coups de scènes éclatants.

«Mon but principal est de satisfère le desir qui anime progresivement l'homme de notre siècle, c'est à dire, LA MODE, cette caprisieuse et bizarre girouette qui change presque à chaque nouveau vent.

«Malgré ces qualités j'ai lieu de craindre que la jalousie, l'égoïsme des auteurs privilégiés, obtienne mon exclusion du théâtre, car je n'ignore pas les déboires dont on abreuve les nouveaux venus.

«Monsieur Pabourgeois, votre juste reputation de protecteur éclairé des gants de lettres m'enhardit à vous envoyer ma fille qui vous exposera notre situation indigante, manquant de pain et de feu dans cette saison d'hyver. Vous dire que je vous prie d'agrèer l'hommage que je désire vous faire de mon drame et de tous ceux que je ferai, c'est vous prouver combien j'ambicionne l'honneur de m'abriter sous votre égide, et de parer mes écrits de votre nom. Si vous daigner m'honorer de la plus modeste offrande, je m'occuperai aussitôt à faire une piessse de vers pour vous payer mon tribu de

reconnaissance. Cette pisse, que je tacherai de rendre aussi parfaite que possible, vous sera envoyé avant d'être insérée au commencement du drame et débitée sur la scène.

«A Monsieur

«et Madame Pabourgeois

«mes hommages les plus respectueux.

«Genflot, homme de lettres.

«P. S. Ne serait-ce que quarante sous.

«Excusez-moi d'employer ma fille et de ne pas me présenter moi-même, mais de tristes motifs de toilette ne me permettent pas, hélas! de sortir...»

Thomas ouvrit enfin la quatrième lettre. Il y avait sur l'adresse: au monsieur bienfaisant de l'église S^t Jacques du Haut-Pas. Elle contenait ces vingt lignes:

«Homme bienfaisant,

«Si vous daignez accompagner ma fille, vous verrez une calamité missérable et je vous montrerai mes certificats.

«A l'aspect de ces écrits votre âme généreuse sera mue d'un sentiment de sincère bienveillance, car les vrais philanthropes éprouvent toujours de vives émotions.

«Convenez, homme compatissant, qu'il faut éprouver le plus cruel besoin, et qu'il est bien douloureux, pour obtenir quelque soulagement, de le faire attester par l'autorité comme si l'on n'était pas libre de souffrir et de mourir d'innanition en attendant que l'on soulage notre misère. Les destins sont bien fatals pour d'aucuns et trop prodigue ou trop protecteur pour d'autres.

«J'attends votre présence ou votre offrande, si vous daignez la faire, et je vous prie de vouloir bien agréer les sentiments respectueux avec lesquels je m'honore d'être,

«homme vraiment magnanime,

«votre très humble et très

«obéissant serviteur,

«P. Fabantou, artiste dramatique.»

Après avoir lu ces quatre lettres, Thomas ne se trouva pas beaucoup plus avancé qu'auparavant.

D'abord aucun des signataires ne donnait son adresse.

Ensuite, elles semblaient venir de quatre individus différents, don Alvarès, la femme Balizard, le poète Genflot et l'artiste dramatique Fabantou ; mais ces lettres offraient ceci d'étrange qu'elles étaient écrites toutes quatre de la même écriture.

Que conclure de là, sinon qu'elles venaient de la même personne?

En outre, et cela rendait la conjecture encore plus vraisemblable, le papier, grossier et jauni, était le même pour les quatre, l'odeur de tabac était la même, et, quoiqu'on eût évidemment cherché à varier le style, les mêmes fautes d'orthographe s'y reproduisaient avec une tranquillité naïve et l'homme de lettres Genflot n'en était pas plus exempt que le capitaine espagnol.

Rien n'indiquait d'ailleurs que ces lettres appartenissent aux jeunes filles que Thomas avait rencontrées sur le boulevard. Après tout, c'étaient des paperasses évidemment sans aucune valeur.

Thomas les remit dans l'enveloppe, jeta le tout dans un coin et se coucha.

Vers sept heures du matin, il venait de se lever et de déjeuner, et il essayait de se mettre au travail lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

Comme il ne possédait rien, il n'ôtait jamais sa clef, si ce n'est quelquefois, fort rarement, lorsqu'il travaillait à quelque travail pressé. Du reste, même absent, il laissait sa clef à sa porte. – On vous volera, disait mame Bougon. – Quoi? disait Thomas. – Le fait est pourtant qu'un jour on lui avait volé une vieille paire de bottes, au grand triomphe de mame Bougon.

On frappa un second coup, très doux comme le premier.

– Entrez, dit Thomas.

La porte s'ouvrit.

– Qu'est-ce que vous voulez, mame Bougon? reprit Thomas sans quitter des yeux les livres et les manuscrits qu'il avait sur sa table.

Une voix, qui n'était pas celle de mame Bougon, répondit:

– Pardon, monsieur...

C'était une voix sourde, cassée, étranglée, éraillée, une voix de vieux homme enroué d'eau-de-vie et de rogame.

Thomas se tourna vivement, et vit une jeune fille.

Une toute jeune fille était debout dans la porte entrebâillée. La lucarne du galetas où le jour paraissait était précisément en face de la porte et éclairait cette figure d'une lumière blafarde. C'était une créature hâve, chétive, décharnée; rien qu'une chemise et une jupe sur une nudité lugubre et glacée. Pour ceinture une ficelle, pour coiffure une ficelle, des épaules pointues sortant de la chemise, une pâleur blonde et lymphatique, des clavicules terreuses, des mains rouges, la bouche entr'ouverte et dégradée, des dents de moins, l'œil terne, hardi et bas, les formes d'une jeune fille avortée et le

regard d'une vieille femme corrompue; cinquante ans mêlés à quinze ans; un de ces êtres qui sont tout ensemble faibles et horribles et qui font frémir ceux qu'ils ne font pas pleurer.

Thomas s'était levé et considérait cette apparition avec une sorte de stupeur.

Ce qui était poignant surtout, c'est que cette fille n'était pas venue au monde pour être laide. Dans sa première enfance elle avait dû même être jolie. La grâce de l'âge luttait encore contre la hideuse vieillesse anticipée de la débauche et de la pauvreté. Un reste de beauté se mourait sur ce visage de seize ans, comme ce pâle soleil qui s'éteint sous d'affreuses nuées à l'aube d'une journée d'hiver.

Ce visage n'était pas absolument inconnu à Thomas. Il croyait se rappeler l'avoir vu quelque part.

– Que voulez-vous, mademoiselle, demanda-t-il?

La jeune fille répondit avec sa voix de galérien ivre:

– C'est une lettre pour vous, monsieur Thomas.

Elle appelait Thomas par son nom; il ne pouvait douter que ce ne fût à lui qu'elle eût affaire, mais qu'était-ce que cette fille? comment savait-elle son nom?

Sans attendre qu'il lui dît d'avancer, elle entra. Elle entra hardiment, regardant avec une sorte d'assurance qui serrait le cœur toute la chambre et le lit défait. Elle avait les pieds nus. De larges trous à son jupon laissaient voir ses longues jambes et ses genoux maigres. Elle grelottait.

Elle tenait en effet une lettre à la main qu'elle présenta à Thomas.

Thomas en ouvrant cette lettre remarqua que le pain à cacheter large et énorme était encore mouillé. Le message ne pouvait venir de bien loin. Il lut:

«Mon aimable voisin, jeune homme!

«J'ai appris vos bontés pour moi, que vous avez payé mon terme il y a six mois. Je vous bénis, jeune homme. Ma fille aînée vous dira que nous sommes sans un morceau de pain depuis deux jours, quatre personnes, et mon épouse malade. Si je ne suis point desçu dans ma pensée, je crois devoir espérer que votre cœur généreux s'humanisera à cet exposé et vous subjuguera le désir de m'être propice en daignant me prodiguer un léger bienfait.

«Je suis avec la considération distinguée qu'on doit aux bienfaiteurs de l'humanité,

« Jondrette.

«P. S. Ma fille attendra vos ordres, cher monsieur Thomas.»

Cette lettre, au milieu de l'aventure obscure qui occupait Thomas depuis la veille au soir, c'était une chandelle dans une cave. Tout fut brusquement éclairé.

Cette lettre venait d'où venaient les quatre autres. C'était la même écriture, le même style, la même orthographe, le même papier, la même odeur de tabac.

Il y avait cinq missives, cinq histoires, cinq noms, cinq signatures, et un seul signataire. Le capitaine espagnol don Alvarès, la malheureuse mère Balizard, le poète dramatique Genflot, le vieux comédien Fabantou se nommaient tous les quatre Jondrette, si toutefois Jondrette lui-même s'appelait Jondrette.

Depuis assez longtemps déjà que Thomas habitait la mesure, il n'avait eu que de bien rares occasions de voir, d'entrevoir même son misérable voisinage. Il avait l'esprit ailleurs, et où est l'esprit est le regard. Il avait dû plus d'une fois croiser les Jondrette dans le corridor et

dans l'escalier; mais ce n'étaient pour lui que des silhouettes; il avait pris si peu garde que la veille au soir il avait heurté sur le boulevard sans les reconnaître les filles Jondrette, car c'était évidemment elles, et que c'était à grand'peine que celle-ci, qui venait d'entrer chez lui, avait éveillé, à travers le dégoût et l'horreur, un vague souvenir de l'avoir vue ailleurs.

Maintenant il comprenait tout. Il comprenait que son voisin Jondrette avait pour industrie dans sa détresse d'exploiter la charité des personnes bienfaites, qu'il se procurait des adresses, et qu'il écrivait sous des noms supposés à des gens qu'il jugeait riches et pitoyables des lettres que ses filles portaient, à leurs risques et périls, car ce père en était là qu'il risquait ses filles; il jouait une partie avec la destinée et il les mettait au jeu. Thomas comprenait que probablement, à en juger par leur fuite de la veille, par leur essoufflement, par leur terreur, et par ces mots d'argot qu'il avait entendus, ces infortunées faisaient encore on ne sait quels métiers sombres, et que de tout cela il était résulté, au milieu de la société humaine telle qu'elle est faite, deux misérables êtres qui n'étaient ni des enfants, ni des filles, ni des femmes, espèces de monstres impurs et innocents produits par la misère.

Tristes créatures sans nom, sans âge, sans sexe, auxquelles ni le bien, ni le mal ne sont plus possibles, et qui, en sortant de l'enfance, n'ont déjà plus rien dans ce monde, ni la liberté, ni la vertu, ni la responsabilité. Ames écloses hier, fanées aujourd'hui, pareilles à ces fleurs tombées dans la rue que toutes les boues flétrissent en attendant qu'une roue les écrase.

Cependant, tandis que Thomas attachait sur elle un regard étonné et douloureux, la jeune fille allait et venait dans la mansarde avec une audace de spectre. Elle remuait les chaises, elle dérangeait les objets de toilette posés sur la commode, elle touchait aux vêtements de Thomas, elle furetait ce qu'il y avait dans les coins.

– Tiens, dit-elle, vous avez un miroir!

Et elle fredonnait, comme si elle eût été seule, des strophes de vaudeville, des refrains folâtres que sa voix enrouée faisait lugubres. Sous cette hardiesse perçait je ne sais quoi de contraint, d'inquiet et d'humilié. L'effronterie est une honte.

Rien n'était plus morne que de la voir s'ébattre et pour ainsi dire voler dans la chambre avec des mouvements d'oiseau que le jour effare, ou qui a l'aile cassée. On sentait qu'avec d'autres conditions d'éducation et de destinée, l'allure gaie et libre de cette jeune fille eût pu être quelque chose de doux et de charmant. Jamais parmi les animaux la créature née pour être une colombe ne se change en une orfraie. Cela ne se voit que parmi les hommes.

Thomas songeait, et la laissait faire.

Elle s'approcha de la table.

– Ah! dit-elle, des livres!

Une lueur traversa son oeil vitreux. Elle reprit, et son accent exprimait ce bonheur de se vanter de quelque chose, auquel nulle créature humaine n'est insensible:

– Je sais lire, moi.

Elle saisit vivement le livre ouvert sur la table, et lut assez couramment:

«... le général [un blanc] reçut l'ordre d'enlever avec [un blanc] bataillon du [un blanc] la ferme de Hougomont qui est au milieu de la plaine de Waterloo...»

Elle s'interrompit:

– Ah! Waterloo! Je connais ça. C'est une bataille dans les temps. Mon père y était. Mon père a servi dans les armées. Nous sommes joliment bonapartistes chez nous, allez! C'est contre les Anglais Waterloo.

Elle posa le livre, prit une plume, et s'écria:

– Et je sais écrire aussi!

Elle trempa la plume dans l'encre et se tournant vers Thomas :

– Voulez-vous voir? Tenez, je vais écrire un mot pour voir.

Et avant qu'il eût eu le temps de répondre, elle écrivit sur une feuille de papier blanc qui était au milieu de la table: Les railles sont là.

Puis, jetant la plume:

– Il n'y a pas de fautes d'orthographe. Vous pouvez regarder. Nous avons reçu de l'éducation, ma sœur et moi. Nous n'étions pas faites...

Ici elle s'arrêta, fixa sa prunelle éteinte sur Thomas, et éclata de rire en disant avec un accent qui contenait toutes les angoisses étouffées par tous les cynismes:

– Bah!

Et elle se mit à fredonner ces paroles sur un air gai:

J'ai faim, mon père.

Pas de fricot.

J'ai froid, ma mère.

Pas de tricot.

Grelotte,

Lolotte!

Sanglote,

Jacquot!

A peine eut-elle achevé ce couplet qu'elle s'écria:

– Allez-vous quelquefois au spectacle, monsieur Thomas? Moi, j'y vais. J'ai un petit frère qui est ami avec des artistes et qui me donne des fois des billets. Par exemple, je n'aime pas les banquettes de galeries. On y est gêné, on y est mal. Il y [*le « y » manque au ms mais n'est pas douteux*] a quelquefois du gros monde; il y a aussi du monde qui sent mauvais.

Puis elle considéra Thomas, prit un air étrange, et lui dit:

– Savez-vous, monsieur Thomas, que vous êtes très joli garçon?

Et en même temps il leur vint à tous les deux la même pensée, qui la fit sourire et qui le fit rougir.

Qui n'eût vu en ce moment que la rougeur de l'un et le sourire de l'autre, eût cru que c'était le jeune homme qui était la fille et la jeune fille qui était l'homme.

Elle s'approcha de lui, et lui posa une main sur l'épaule.

– Vous ne faites pas attention à moi, mais je vous connais, monsieur Thomas. Je vous rencontre ici dans l'escalier, et puis je vous vois entrer chez un appelé le père Mabeuf qui demeure du côté d'Austerlitz, des fois, quand je me promène par là. Cela vous va très bien, vos cheveux ébouriffés.

Sa voix cherchait à être très douce et ne parvenait qu'à être très basse. Une partie des mots se perdait dans le trajet du larynx aux lèvres comme sur un clavier où il manque des notes.

Thomas s'était reculé doucement. [*première rédaction* : « Elle s'approcha de lui, lui posa une main sur l'épaule et passa

l'autre dans ses cheveux. / – Cela vous va très bien vos cheveux ébouriffés. / Thomas recula doucement. »]

– Mademoiselle, dit-il avec sa gravité froide, j'ai là un paquet qui est, je crois, à vous. Permettez-moi de vous le remettre.

Et il lui tendit l'enveloppe qui renfermait les quatre lettres.

Elle frappa dans ses deux mains, et s'écria:

– Nous avons cherché partout!

Puis elle saisit vivement le paquet, et défit l'enveloppe, tout en disant:

– Dieu de Dieu! avons-nous cherché, ma sœur et moi! Et c'est vous qui l'aviez trouvé! sur le boulevard, n'est-ce pas? ce doit être sur le boulevard? Voyez-vous, ça a tombé quand nous avons couru. C'est ma mioche de sœur qui a fait la bêtise. En rentrant nous ne l'avons plus trouvé. Comme nous ne voulions pas être battues, que cela est inutile, que cela est entièrement inutile, que cela est absolument inutile, nous avons dit chez nous que nous avions porté les lettres chez les personnes et qu'on nous avait dit nix! Les voilà ces pauvres lettres! Et à quoi avez-vous vu qu'elles étaient à moi? Ah oui, à l'écriture! C'est donc vous que nous avons cogné en passant hier au soir. On n'y voyait pas, quoi! J'ai dit à ma sœur: Est-ce que c'est un monsieur? Ma sœur m'a dit: Je crois que c'est un monsieur!

Cependant, elle avait déplié la supplique adressée «au monsieur bienfaisant de l'église S^t Jacques du Haut-pas».

– Tiens! dit-elle, c'est celle pour ce vieux qui va à la messe. Au fait, c'est l'heure. Je vas lui porter. Il nous donnera peut-être de quoi déjeuner.

Puis elle se remit à rire, et ajouta:

– Savez-vous ce que cela fera si nous déjeunons aujourd’hui? Cela fera que nous aurons eu notre déjeuner d’avant-hier, notre dîner d’avant-hier, notre déjeuner d’hier, notre dîner d’hier, tout ça *[aux éditions mais pas au ms : « en »]* une fois, ce matin. Tiens! parbleu! si vous n’êtes pas contents, crevez, chiens!

Ceci fit souvenir Thomas de ce que la malheureuse venait chercher chez lui.

Il fouilla dans son gilet, il n’y trouva rien.

La jeune fille continuait, et semblait parler comme si elle n’avait plus conscience que Thomas fût là.

– Des fois je m’en vais le soir. Des fois je ne rentre pas. Avant d’être ici, l’autre hiver, nous demeurions sous les arches des ponts. On se serrait pour ne pas geler. Ma petite sœur pleurait. L’eau, comme c’est triste! Quand je pensais à me noyer, je disais: Non, c’est trop froid. Je vais toute seule quand je veux, je dors des fois dans les fossés. Savez-vous, la nuit, quand je marche sur le boulevard, je vois les arbres comme des fourches, je vois des maisons toutes noires grosses comme les tours de Notre-Dame, je me figure que les murs blancs sont la rivière, je me dis: Tiens, il y a de l’eau là! Les étoiles sont comme des lampions d’illuminations, on dirait qu’elles fument et que le vent les éteint, je suis ahurie, comme si j’avais des chevaux qui me soufflent dans l’oreille. Je crois qu’on me jette des pierres, je me sauve sans savoir, tout tourne, tout tourne. Quand on n’a pas mangé, c’est très drôle.

Et elle le regarda d’un air égaré.

A force de creuser et d’approfondir ses poches, Thomas avait fini par réunir cinq francs seize sous. C’était en ce moment tout ce qu’il possédait au monde. –

Voilà toujours mon dîner d’aujourd’hui, pensa-t-il, demain nous verrons. – Il prit les seize sous et donna les cinq francs à la jeune fille.

Elle saisit la pièce.

– Bon, dit-elle, il y a du soleil!

Et comme si ce soleil eût eu la propriété de faire fondre dans son cerveau des avalanches d’argot, elle poursuivit :

– Cinq francs! du luisant! un monarque! dans cette piolle! c’est chenâtre! Vous êtes un bon mion. Je vous fonce mon palpitant. Bravo les fanandels! deux jours de pivois! et de la viandemuche! et du fricotmar! on pitancera chenuement!

Elle ramena sa chemise sur ses épaules, fit un profond salut à Thomas, puis un signe familier de la main, et sortit en disant:

– Bonjour, monsieur. C’est égal. Je vas trouver mon vieux.

En passant, elle aperçut sur la commode une croûte de pain desséchée qui y moisissait dans la poussière, elle la saisit et mordit dedans en grommelant:

– C’est bon! c’est dur! ça me casse les dents!

Puis elle sortit.

Thomas jusqu’alors avait vécu dans la pauvreté, dans le dénûment, dans la détresse même, mais il s’aperçut qu’il n’avait point connu la vraie misère. La vraie misère, il venait de la voir. C’était cette larve qui venait de passer sous ses yeux. C’est qu’en effet qui n’a vu que la misère de l’homme n’a rien vu, il faut voir la misère de la femme; qui n’a vu que la misère de la femme n’a rien vu, il faut voir la misère de l’enfant.

Quand l'homme est arrivé aux dernières extrémités, il arrive en même temps aux dernières ressources. Malheur aux êtres sans défense qui l'entourent! Le travail, le salaire, le pain, le feu, le courage, la bonne volonté, tout lui manque à la fois. La lumière du jour pâlit au dehors, la lumière morale s'éteint au dedans; dans ces ténèbres, l'homme rencontre la faiblesse de la femme et de l'enfant, et les ploie violemment aux ignominies.

Thomas se reprocha presque les préoccupations de rêverie et de passion qui l'avaient empêché jusqu'à ce jour de jeter un coup d'œil sur ses voisins. – Avoir payé leur loyer, c'était un mouvement machinal, tout le monde eût eu ce mouvement; mais lui, Thomas, eût dû faire mieux. Quoi! un mur seulement le séparait de ces êtres abandonnés, il les coudoyait, il était en quelque sorte, lui, le dernier chaînon du genre humain qu'ils touchassent, il les entendait vivre ou plutôt râler à côté de lui, tous les jours à chaque instant, à travers la cloison, il les entendait marcher, aller, venir, parler, et il n'y faisait pas attention! et dans ces paroles il y avait des gémissements, et il ne les écoutait même pas! sa pensée était ailleurs, à des songes, à des rayonnements impossibles, à des amours en l'air, à des chimères, et cependant des créatures humaines, ses frères en Jésus-Christ, ses frères dans le peuple, agonisaient à côté de lui! agonisaient inutilement! Il faisait même partie de leur malheur, et il l'aggravait. Car s'ils avaient eu un autre voisin, un voisin moins chimérique et plus attentif, un homme ordinaire et charitable, évidemment leur indigence eût été vue, leurs signaux de détresse eussent été aperçus, et depuis longtemps déjà peut-être ils eussent été recueillis et sauvés! Sans doute ils paraissaient bien vicieux, bien

corrompus, bien avilis, bien odieux même, mais ils sont rares ceux qui sont tombés sans être dégradés; d'ailleurs il y a un point où les malheureux et les infâmes se mêlent et se confondent dans un seul mot, mot fatal, les misérables; de qui est-ce la faute? Et puis, est-ce que ce n'est pas quand la chute est plus profonde que la charité doit être plus grande?

Tout en se faisant cette morale, car il y avait des occasions où Thomas, comme tous les cœurs vraiment honnêtes, était à lui-même son propre pédagogue et se grondait plus qu'il ne le méritait, il considérait la cloison qui le séparait des Jondrette, comme s'il eût pu faire passer à travers cette cloison son regard plein de pitié et en aller réchauffer ces malheureux. La cloison était une mince lame de plâtre soutenue par des lattes et des solives, et qui, comme on vient de le lire, laissait parfaitement passer le bruit des paroles et des voix. Il fallait être le songeur Thomas pour ne pas s'en être encore aperçu. Aucun papier n'était collé sur cette cloison ni du côté des Jondrette, ni du côté de Thomas; on en voyait à nu la grossière construction. Sans presque en avoir conscience, Thomas examinait cette cloison; quelquefois la rêverie examine, observe et scrute comme ferait la pensée. Tout à coup, il se leva, il venait de remarquer vers le haut, près du plafond, un trou triangulaire formé par trois lattes qui laissaient un vide entr'elles. Le plâtras qui avait dû boucher ce vide était absent, et en montant sur la commode on pouvait voir par cette ouverture dans le galetas des Jondrette. La commisération a et doit avoir sa curiosité. Ce trou faisait une espèce de judas. Il est permis de regarder l'infortune

en traître pour la secourir. – Voyons un peu ce que c’est que ces gens-là, pensa Thomas, et où ils en sont.

Il escalada la commode, approcha sa prunelle de la crevasse et regarda.

Les villes, comme les forêts, ont leurs antres où se cache tout ce qu’elles ont de plus méchant et de plus redoutable. Seulement, dans les villes, ce qui se cache ainsi est féroce, immonde et petit, c’est à dire laid; dans les forêts, ce qui se cache est féroce, sauvage et grand, c’est à dire beau. Repaires pour repaires, ceux des bêtes sont préférables à ceux des hommes. Les cavernes valent mieux que les bouges.

Ce que Thomas voyait était un bouge.

Thomas était pauvre et sa chambre était indigente; mais de même que sa pauvreté était noble, son grenier était propre. Le taudis où son regard plongeait en ce moment était abject, sale, fétide, infect, ténébreux, sordide. Pour tous meubles, une chaise de paille, une table infirme, quelques vieux tessons, et dans deux coins deux grabats inexprimables ; pour toute clarté, une fenêtre-mansarde à quatre carreaux. Trois étaient cassés et laissaient entrer la bise ; les toiles d’araignée drapaient la quatrième. Une chassie humide suintait sur les murs.

La chambre que Thomas occupait avait un pavage de briques délabré; celle-ci n’était ni carrelée, ni planchée; on y marchait à cru sur l’antique plâtre de la mesure devenu noir sous les pieds. Sur ce sol inégal, où la poussière était comme incrustée, se groupaient capricieusement des constellations de vieux chaussons, de savates et de chiffons affreux; du reste cette chambre avait une cheminée; aussi la louait-on quarante francs par an. Il y avait de tout dans cette cheminée, un réchaud, une

marmite, des planches cassées, des loques pendues à des clous, une cage d’oiseau, de la cendre, et même un peu de feu. Deux tisons y fumaient tristement.

Une chose qui ajoutait encore à l’effet inquiétant de ce galetas, c’est que c’était grand. Cela avait des coins, des angles, des trous noirs, des dessous de toits, des baies et des promontoires. De là d’affreux coins insondables où il semblait que devaient se blottir des araignées grosses comme le poing, des cloportes larges comme le pied, et peut-être même on ne sait quels êtres humains monstrueux.

L’un des grabats était près de la porte, l’autre près de la fenêtre. Tous deux touchaient par une extrémité à la cheminée et faisaient face à ++ Thomas. Dans un angle voisin de l’ouverture par où Thomas regardait, était accrochée au mur dans un cadre de bois noir une gravure coloriée au bas de laquelle était écrit en grosses lettres: LE SONGE. Cela représentait une femme endormie et un enfant endormi, l’enfant sur les genoux de la femme, un aigle dans un nuage avec une couronne dans le bec, et la femme écartant la couronne de la tête de l’enfant, sans se réveiller d’ailleurs; au fond Napoléon dans une gloire s’appuyait sur une colonne gros bleu à chapiteau jaune ornée de cette inscription:

MARINGO
AUSTERLITS
IENA
WAGRAMME
ELOT.

Près de la table, sur laquelle Thomas apercevait une plume, de l’encre et du papier, était assis un homme

d'environ soixante ans, petit, maigre, livide, hagard, l'air cruel et inquiet, un gredin hideux.

Un physionomiste, s'il eût considéré ce visage, y eût trouvé le vautour mêlé au procureur; l'oiseau de proie et l'homme de chicane s'enlaidissant et se complétant l'un par l'autre, l'homme de chicane faisant l'oiseau de proie ignoble, l'oiseau de proie faisant l'homme de chicane horrible.

Cet homme avait une longue barbe grise. Il était vêtu d'une chemise de femme qui laissait voir sa poitrine velue et ses bras nus hérissés de poils gris. Sous cette chemise, on voyait passer un pantalon boueux et des bottes dont sortaient les doigts de ses pieds.

Il avait une pipe à la bouche et il fumait. Il n'y avait plus de pain dans le taudis, mais il y avait encore du tabac.

Il écrivait, probablement quelque lettre comme celles que Thomas avait lues.

Tout en écrivant il parlait haut, et Thomas entendait ses paroles:

– Dire qu'il n'y a pas d'égalité, même quand on est mort! Voyez un peu le père Lachaise! Les grands, ceux qui sont riches, sont en haut, dans l'allée des acacias, qui est pavée. Ils peuvent y arriver en voiture. Les petits, les pauvres gens, les malheureux, quoi! on les met dans le bas, où il y a de la boue jusqu'aux genoux, dans les trous, dans l'humidité. On les met là pour qu'ils soient plus vite gâtés. On ne peut pas aller les voir sans enfoncer dans la terre.

Ici il s'arrêta, frappa du poing sur la table, et ajouta en grinçant des dents:

– Oh! je mangerais le monde!

Une grosse femme qui pouvait avoir quarante ans ou cent ans était accroupie près de la cheminée sur ses talons nus.

Elle n'était vêtue, elle aussi, que d'une chemise et d'un jupon de tricot rapiécé avec des morceaux de vieux drap. Un tablier de grosse toile cachait la moitié du jupon. Quoique cette femme fût pliée et ramassée sur elle-même, on voyait qu'elle était de très haute taille. C'était une espèce de géante à côté de son mari. Elle avait d'affreux cheveux d'un blond roux qu'elle remuait de temps en temps avec ses énormes mains luisantes à ongles plats.

Sur un des grabats, Thomas entrevoyait une espèce de longue petite fille blême assise presque nue et les pieds pendants, n'ayant l'air ni d'écouter, ni de voir, ni de vivre.

La sœur cadette sans doute de celle qui était venue chez lui.

Elle paraissait onze ou douze ans. En l'examinant avec attention, on reconnaissait qu'elle en avait bien quinze. C'était l'enfant qui disait, la veille au soir sur le boulevard: J'ai cavale! cavale! cavale!

Du reste il ne se révélait dans ce logis la présence d'aucun travail; pas un métier, pas un rouet, pas un outil. Dans un coin quelques ferrailles d'un aspect douteux. C'était cette morne paresse qui suit le désespoir et qui précède l'agonie.

Thomas considéra quelque temps cet intérieur funèbre plus effrayant que l'intérieur d'une tombe, car on y sentait remuer l'âme humaine et palpiter la vie.

Le galetas, la cave, la basse-fosse où de certains indigents rampent au plus bas de l'édifice social, n'est pas tout à fait le sépulcre, c'en est l'antichambre; mais

comme ces riches qui étalent leurs plus grandes magnificences à l'entrée de leur palais, il semble que la mort qui est tout à côté, mette ses plus grandes misères dans ce vestibule.

L'homme s'était tu, la femme ne parlait pas, la jeune fille ne semblait pas respirer. On entendait crier la plume sur le papier.

Thomas, la poitrine oppressée, allait redescendre de l'espèce d'observatoire qu'il s'était improvisé quand un bruit attira son attention et le fit rester à sa place.

La porte du galetas venait de s'ouvrir brusquement.

La fille aînée parut sur le seuil.

Elle avait aux pieds de gros souliers d'homme tachés de boue qui avait jailli jusque sur ses chevilles rouges, et elle était couverte d'une vieille mante en lambeaux que Thomas ne lui avait pas vue une heure auparavant, mais qu'elle avait probablement déposée à sa porte afin d'inspirer plus de pitié, et qu'elle avait dû reprendre en sortant. Elle entra, repoussa la porte derrière elle, s'arrêta pour reprendre haleine, car elle était tout essoufflée, puis cria avec une expression de triomphe et de joie :

– Il vient!

Le père tourna les yeux, la femme tourna la tête, la petite sœur ne bougea pas.

– Qui, demanda le père?

– Le monsieur!

– Le philanthrope?

– Oui.

– De l'église S^t Jacques?

– Oui.

– Ce vieux?

– Oui.

– Et il va venir?

– Il me suit.

– Tu es sûre?

– Je suis sûre.

– Là, vrai, il vient?

– Il vient en fiacre.

– En fiacre. C'est Rothschild!

Le père se leva. Maintenant ses questions se succédaient impétueusement.

– Comment es-tu sûre? s'il vient en fiacre, comment se fait-il que tu arrives avant lui? lui as-tu bien donné l'adresse au moins? lui as-tu bien dit la dernière porte au fond du corridor à droite? pourvu qu'il ne se trompe pas! tu l'as donc trouvé à l'église? a-t-il lu ma lettre? qu'est-ce qu'il t'a dit?

– Ta, ta, ta, dit la fille! comme vous galopez. Voici: je suis entrée dans l'église, il était à sa place d'habitude, je lui ai fait la révérence, et je lui ai remis la lettre, il a lu et il m'a dit: Où demeurez-vous, mon enfant? J'ai dit: Monsieur, je vas vous mener. Il m'a dit: Non, donnez-moi votre adresse, ma fille a des emplettes à faire, je vais prendre une voiture, et j'arriverai chez vous en même temps que vous. Je lui ai donné l'adresse, quand je lui ait dit la maison, il a paru hésiter un instant, puis il a dit: C'est égal, j'irai. La messe finie, je l'ai vu sortir de l'église avec sa fille, je les ai vus monter en fiacre. Et je lui ai bien dit la dernière porte au fond du corridor à droite.

– Et qu'est-ce qui te dit qu'il viendra?

– Je viens de voir le fiacre qui arrivait rue du petit-Banquier. C'est ce qui fait que j'ai couru.

– Comment sais-tu que c'est le même fiacre?

- Parce que j'en avais remarqué le numéro donc!
- Quel est ce numéro?
- 440.
- Bien, tu es une fille d'esprit.

La fille regarda hardiment son père, et montrant les chaussures qu'elle avait aux pieds:

– Une fille d'esprit, c'est possible, mais je dis que je ne mettrai plus ces souliers-là, et que je n'en veux plus, pour la santé d'abord, et pour la propreté ensuite. Je ne connais rien de plus agaçant que des semelles qui jutent et qui font gji, gji, gji, tout le long du chemin. J'aime mieux aller nu-pieds.

– Tu as raison, répondit le père d'un ton de douceur qui contrastait avec la rudesse de la jeune fille, mais c'est qu'on ne te laisserait pas entrer dans les églises. Il faut que les pauvres aient des souliers. On ne va pas pieds nus chez le bon Dieu, ajouta-t-il amèrement, puis revenant à l'objet qui le préoccupait: – Et tu es sûre, là, sûre qu'il vient?

– Il est derrière mes talons, dit-elle.

L'homme se dressa. Il y avait une sorte d'illumination sur son visage.

– Ma femme, cria-t-il! tu entends. Voilà le philanthrope. Eteins le feu.

La mère stupéfaite ne bougea pas.

Le père, avec l'agilité d'un saltimbanque, saisit un pot égueulé qui était sur la cheminée et jeta de l'eau sur les tisons.

Puis s'adressant à sa fille aînée:

– Toi, dépaille la chaise!

Sa fille ne comprenait point.

Il empoigna la chaise et d'un coup de talon il en fit une chaise dépaillée. Sa jambe passa au travers.

Tout en retirant sa jambe, il demanda à sa fille:

– Fait-il très froid?

– Très froid. Il neige.

Le père se tourna vers la cadette qui était sur le grabat près de la fenêtre et lui cria d'une voix tonnante:

– Vite! à bas du lit, fainéante! tu ne feras donc jamais rien! casse un carreau!

La petite se jeta à bas du lit en frissonnant.

– Casse un carreau! reprit-il.

L'enfant demeura interdite.

– M'entends-tu, répéta le père? je te dis de casser un carreau!

L'enfant, avec une sorte d'obéissance terrifiée, se dressa sur la pointe du pied, et donna un coup de poing dans un carreau. La vitre se brisa et tomba à grand bruit.

– Bien, dit le père.

Il était grave et brusque. Son regard parcourait rapidement tous les recoins du galetas. On eût dit un général qui fait les derniers préparatifs au moment où la bataille va commencer.

La mère, qui n'avait pas encore dit un mot, se souleva et demanda d'une voix lente et sourde et dont les paroles semblaient sortir comme figées:

– Chéri, qu'est-ce que tu veux faire?

– Mets-toi au lit, répondit l'homme.

L'intonation n'admettait pas de délibération. La mère obéit et se jeta lourdement sur un des grabats.

Cependant on entendait un sanglot dans un coin.

– Qu'est-ce que c'est, cria le père?

La fille cadette, sans sortir de l'ombre où elle s'était blottie, montra son poing ensanglanté. En brisant la vitre elle s'était blessée; elle s'en était allée près du grabat de sa mère, et elle pleurait silencieusement.

Ce fut le tour de la mère de se dresser et de crier.

– Tu vois bien! les bêtises que tu fais! en cassant ton carreau, elle s'est coupée!

– Tant mieux, dit l'homme! c'était prévu.

– Comment? tant mieux! reprit la femme.

– Paix, répliqua le père! je supprime la liberté de la presse.

Puis déchirant la chemise de femme qu'il avait sur le corps, il fit un lambeau de toile dont il enveloppa vivement le poignet sanglant de la petite.

Cela fait, son oeil s'abaissa sur la chemise déchirée avec satisfaction.

– Et la chemise aussi, dit-il. Tout cela a bon air.

Une bise glacée sifflait à la vitre et entraînait dans la chambre. La brume du dehors y pénétrait et s'y dilatait comme une ouate blanchâtre vaguement démêlée par des doigts invisibles. A travers le carreau cassé, on voyait tomber la neige. Le froid promis la veille par le soleil de la Chandeleur était en effet venu.

Le père promena un coup d'œil autour de lui comme pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié. Il prit une vieille pelle et répandit de la cendre sur les tisons mouillés de façon à les cacher complètement.

Puis se relevant et s'adossant à la cheminée:

Maintenant, dit-il, nous pouvons recevoir le philanthrope.

La grande fille s'approcha et posa sa main sur celle de son père.

– Tâte comme j'ai froid, dit-elle.

– Bah! répondit le père, j'ai bien plus froid que cela.

La mère cria impétueusement:

– Tu as toujours tout mieux que les autres, toi! même le mal.

– A bas! dit l'homme.

La mère, regardée d'une certaine façon, se tut.

Il y eut dans le bouge un moment de silence. La fille aînée décroissait d'un air insouciant le bas de sa mante, la jeune sœur continuait de sangloter; la mère lui avait pris la tête dans ses deux mains et la couvrait de baisers en lui disant tout bas:

– Mon ange, ma chérie, ce ne sera rien, ne pleure pas, tu vas fâcher ton père.

– Non, cria le père! au contraire! sanglotte! sanglotte! cela fait bien.

Puis, revenant à l'aînée:

– Ah ça mais! il n'arrive pas! s'il allait ne pas venir! j'aurais éteint mon feu, défoncé ma chaise, déchiré ma chemise et cassé mon carreau pour rien!

– Et blessé la petite! murmura la mère.

– Savez-vous, reprit le père, qu'il fait un froid de chien dans ce galetas du diable? Si cet homme ne venait pas! Oh! voilà! il se fait attendre! il se dit: Eh bien! ils m'attendent! ils sont là pour cela! – Oh! que je les hais, et comme je les étranglerais avec jubilation, joie, enthousiasme et satisfaction, ces riches! tous ces riches! ces prétendus hommes charitables qui font les confits, et qui se croient au-dessus de nous, et qui viennent nous humilier, et nous apporter des vêtements! comme ils disent! des nippes qui ne valent pas quatre sous, et du pain! ce n'est pas cela que je veux, tas de canailles! c'est

de l'argent! Ah! de l'argent! jamais! parce qu'ils disent que nous l'irions boire, et que nous sommes des ivrognes et des fainéants! et eux! qu'est-ce qu'ils sont donc, et qu'est-ce qu'ils ont été dans leur temps? des voleurs! ils ne se seraient pas enrichis sans cela! Oh! l'on devrait prendre la société par les quatre coins de la nappe et tout jeter en l'air! tout se casserait, c'est possible, mais au moins personne n'aurait rien, ce serait cela de gagné! – Mais qu'est-ce qu'il fait donc, ton monsieur bienfaisant? viendra-t-il! l'animal a peut-être oublié l'adresse! Gageons que cette vieille bête...

En ce moment on frappa un léger coup à la porte. L'homme s'y précipita et l'ouvrit en s'écriant avec des salutations profondes et des sourires d'adoration:

– Entrez, monsieur! daignez entrer, mon respectable bienfaiteur, ainsi que votre charmante demoiselle.

Un homme d'un âge mûr et une jeune fille parurent sur le seuil du galetas.

Thomas n'avait pas quitté sa place. Ce qu'il éprouva en ce moment échappe à la langue humaine.

C'était Elle.

Quiconque a aimé sait tous les sens rayonnants que contiennent les quatre lettres de ce mot: Elle.

C'était bien elle. C'est à peine si Thomas la distinguait à travers la vapeur lumineuse qui s'était subitement répandue sur ses yeux. C'était ce doux être absent, cet astre qui lui avait lui pendant six mois, c'était cette prunelle, ce front, cette bouche, ce beau visage évanoui qui avait fait la nuit en s'en allant. La vision s'était éclipsée, elle reparaisait!

Elle reparaisait dans cette ombre, dans ce galetas, dans ce bouge difforme, dans cette horreur!

Thomas chancelait. Quoi! c'était elle! les palpitations de son cœur lui troublaient la vue. Il se sentait prêt à fondre en larmes. Quoi! il la revoyait enfin après l'avoir cherchée si longtemps! il lui semblait qu'il avait perdu son âme, et qu'il venait de la retrouver.

Elle était toujours la même, un peu pâle seulement; sa délicate figure s'encadrait dans un chapeau de velours noir. Elle était toujours accompagnée du même homme à cheveux blancs.

Elle s'était avancée dans la chambre et avait déposé un assez gros paquet sur la table.

M. Leblanc s'avança avec son regard bon et triste qui le faisait singulièrement vénérable et dit au père Jondrette :

– Monsieur, vous trouverez dans ce paquet des hardes neuves, des bas et des couvertures de laine.

– Notre vénérable bienfaiteur nous comble, dit Jondrette en s'inclinant jusqu'à terre. – Puis, se penchant à l'oreille de sa fille aînée, pendant que les deux visiteurs examinaient cet intérieur lamentable, il ajouta bas et rapidement:

– Hein? qu'est-ce que je disais? des nippes! pas d'argent. Ils sont tous les mêmes! A propos, comment la lettre à cette vieille ganache était-elle signée?

– Fabantou, répondit la fille.

– L'artiste dramatique, bon!

Bien en prit à Jondrette, car en ce moment-là même « le philanthrope » se retournait vers lui, et lui disait de cet air de quelqu'un qui cherche le nom:

– Je vois que vous êtes bien à plaindre, monsieur...

Fabantou, répondit vivement Jondrette.

– Monsieur Fabantou, oui, c'est cela. Je me rappelle.

– Artiste dramatique, monsieur, et qui a eu des succès.

Ici Jondrette crut évidemment le moment venu de s'emparer du «philanthrope». Il s'écria avec un son de voix qui tenait tout à la fois de la fanfare du bateleur dans les foires et du nasillement du mendiant sur les grandes routes: – Elève de Talma, monsieur! je suis élève de Talma! La fortune m'a souri jadis. Hélas! maintenant c'est le tour du malheur. Voyez, mon bienfaiteur, pas de pain, pas de feu. Mon unique chaise dépaillée! Un carreau cassé! par le temps qu'il fait! Ma femme malade!

– Pauvre femme! dit M. Leblanc.

– Mon enfant blessé! ajouta Jondrette.

La belle jeune fille que Thomas nommait dans son cœur «son Ursule» s'approcha vivement:

– Pauvre chère enfant, dit-elle!

– Voyez, ma belle demoiselle, poursuivit Jondrette, son poignet ensanglanté! C'est un accident qui est arrivé en travaillant sous une mécanique pour gagner six sous par jour, on sera peut-être obligé de lui couper le bras!

– Vraiment? dit le vieux monsieur alarmé.

La petite fille prenant cette parole au sérieux se remit à sanglotter de plus belle.

– Hélas, oui, mon bienfaiteur! répondit le père.

Depuis quelques instants, Jondrette considérait, «le philanthrope» d'une manière singulière. Tout en parlant, il semblait l'examiner avec attention comme s'il cherchait à recueillir des souvenirs. Tout à coup, profitant d'un moment où les nouveaux venus questionnaient avec intérêt la petite sur sa main blessée, il passa près de sa femme qui était dans son lit avec un air accablé et stupide, et lui dit vivement et très bas:

– Regarde donc cet homme-là!

Puis se retournant vers M. Leblanc, et continuant sa lamentation:

– Voyez, monsieur! je n'ai moi pour tout vêtement qu'une chemise de ma femme! et toute déchirée! au cœur de l'hiver. Je ne puis sortir faute d'un habit, si j'avais le moindre habit, j'irais voir mademoiselle Mars qui me connaît et qui m'aime beaucoup. Nous avons joué ensemble en province. Célimène viendrait à mon secours, monsieur! Mais non, rien! Et pas un sou dans la maison! Ma femme malade, pas un sou! Ma fille dangereusement blessée, pas un sou! Ma femme a des étouffements. C'est son âge, et puis le système nerveux s'en est mêlé. Il lui faudrait des secours, et à ma fille aussi! Mais le médecin! mais le pharmacien! comment payer? pas un liard! Je m'agenouillerais devant un décime, monsieur! Voilà où les arts en sont réduits! Et savez-vous, ma charmante demoiselle, et vous, mon généreux protecteur? savez-vous, vous qui respirez la vertu et la bonté, et qui parfumez cette église où ma pauvre fille en venant faire sa prière vous aperçoit tous les jours? Car j'élève mes filles dans la religion, monsieur. Je n'ai pas voulu qu'elles prissent le théâtre. Je leur flanque des bouzins sur l'honneur, sur la morale, sur la vertu! Demandez-leur! Eh bien, Monsieur, savez-vous ce qui va se passer demain? Demain, c'est le 4 février, le jour fatal, le dernier délai que m'a donné mon propriétaire; si ce soir je ne l'ai pas payé, demain ma fille aînée, moi, ma femme avec sa fièvre, mon enfant avec sa blessure, nous serons tous quatre chassés d'ici, et jetés dehors, sans abri, sous la pluie, sous la neige! Voilà, monsieur. Je dois quatre termes, une année! c'est-à-dire soixante francs.

Jondrette mentait. Quatre termes n'eussent fait que quarante francs, et il n'en pouvait devoir quatre, puisqu'il n'y avait pas six mois que Thomas en avait payé deux.

M. Leblanc tira cinq francs de sa poche et les posa sur la table.

Jondrette eut le temps de grommeler à l'oreille de sa grande fille:

– Gredin! que veut-il que je fasse avec ses cinq francs? Cela ne me paye pas ma chaise et mon carreau! Faites donc des frais!

Cependant, M. Leblanc avait quitté une grande redingotte brune qu'il portait par-dessus sa redingotte bleue et l'avait jetée sur le dos de la chaise.

– Monsieur Fabantou, dit-il, je n'ai plus que ces cinq francs sur moi, mais je vais reconduire ma fille à la maison et je reviendrai ce soir, n'est-ce pas ce soir que vous devez payer?...

Le visage de Jondrette s'éclaira d'une expression étrange. Il répondit vivement:

– Oui, mon respectable monsieur. A huit heures je dois être chez mon propriétaire.

– Je serai ici à six heures, et je vous apporterai les soixante francs.

– Mon bienfaiteur, cria Jondrette éperdu!

Et il ajouta tout bas:

– Regarde-le bien, ma femme!

M. Leblanc avait repris le bras de la belle jeune fille et se tournait vers la porte:

– A ce soir, mes amis, dit-il!

– Six heures, fit Jondrette?

– Six heures précises.

En ce moment le pardessus resté sur la chaise frappa les yeux de la Jondrette aînée.

– Monsieur, dit-elle, vous oubliez votre redingotte.

Jondrette dirigea vers sa fille un regard foudroyant accompagné d'un haussement d'épaules formidable.

M. Leblanc se retourna et répondit avec un sourire:

– Je ne l'oublie pas, je la laisse.

– O mon protecteur, je fonds en larmes! Souffrez que je vous reconduise jusqu'à votre fiacre.

– Si vous sortez, repartit M. Leblanc, mettez ce pardessus. Il fait vraiment très froid.

Jondrette ne se le fit pas dire deux fois. Il endossa vivement la redingote brune.

Et ils sortirent tous les trois, Jondrette précédant les deux étrangers.

Thomas n'avait rien perdu de toute cette scène, et pourtant en réalité il n'en avait rien vu. Ses yeux étaient restés fixés sur la jeune fille, son cœur l'avait pour ainsi dire saisie et enveloppée tout entière dès son premier pas dans le galetas. Pendant tout le temps qu'elle avait été là, il avait vécu de cette vie de l'extase qui suspend les perceptions matérielles et précipite toute l'âme sur un seul point. Il contemplait, non pas cette fille, mais cette lumière qui avait une pelisse de satin et un chapeau de velours. L'étoile Sirius fût entrée dans la chambre qu'il n'eût pas été plus ébloui.

Tandis que la jeune fille ouvrait le paquet, déplaçait les hardes et les couvertures, questionnait la mère malade avec bonté et la petite blessée avec attendrissement, il épiait tous ses mouvements, il tâchait d'écouter ses paroles. Il connaissait ses yeux, son front, sa beauté, sa taille, sa démarche, il ne connaissait pas le son de sa voix.

Il avait cru en saisir quelques mots une fois au Luxembourg, mais il n'en était pas absolument sûr. Il eût donné dix ans de sa vie pour l'entendre, pour pouvoir emporter dans son âme un peu de cette musique. Mais tout se perdait dans les étalages lamentables et les éclats de trompette de Jondrette. Cela mêlait un vrai désespoir au ravissement de Thomas. Il la couvait des yeux, il ne pouvait s'imaginer que ce fût vraiment cette créature divine qu'il apercevait au milieu de ces êtres immondes dans ce taudis monstrueux. Il lui semblait voir un colibri parmi des crapauds.

Quand elle sortit, il n'eut qu'une pensée, la suivre, s'attacher à sa trace, ne la quitter que sachant où elle demeurerait, ne pas la reperdre au moins après l'avoir si miraculeusement retrouvée! Il sauta à bas de la commode et prit son chapeau. Comme il mettait la main au pêne de la serrure et allait sortir, une réflexion l'arrêta. Le corridor était long, l'escalier roide, le Jondrette bavard, M. Leblanc n'était sans doute pas encore remonté en voiture, si, en se retournant dans le corridor, ou dans l'escalier, ou sur le seuil, il l'apercevait lui Thomas dans cette maison, évidemment il n'y reviendrait plus, et ce serait encore une fois fini. Que faire? attendre un peu? mais pendant cette attente, la voiture pouvait partir. Thomas était perplexe. Enfin il se risqua, et sortit de sa chambre.

Il n'y avait plus personne dans le corridor. Il courut à l'escalier. Il n'y avait personne dans l'escalier. Il descendit en hâte, et il arriva sur le boulevard à temps pour voir un fiacre tourner le coin de la rue du Petit-Banquier et rentrer dans Paris.

Thomas se précipita dans cette direction. Parvenu à

l'angle du boulevard, il revit le fiacre qui descendait rapidement la rue Mouffetard; le fiacre était déjà très loin, aucun moyen de le rejoindre, quoi? courir après? impossible; et d'ailleurs de la voiture on remarquerait certainement un individu courant à toutes jambes à la poursuite du fiacre, et le père le reconnaîtrait. En ce moment, hasard inouï et merveilleux, Thomas aperçut un cabriolet de régie qui passait à vide sur le boulevard. Il n'y avait qu'un parti à prendre, monter dans ce cabriolet, et suivre le fiacre. Cela était sûr, efficace et sans danger. Thomas allait crier au cocher d'arrêter, lorsqu'il se souvint qu'il n'avait que seize sous sur lui. Il lui en fallait au moins trente deux. Pour seize sous qui lui manquaient, il perdait sa joie, son bonheur, son amour! il retombait dans la nuit! il avait vu et il redevenait aveugle. Il songea amèrement et, il faut bien le dire, avec un regret profond, aux cinq francs qu'il avait donnés le matin même à cette misérable fille. S'il avait eu ces cinq francs, il était sauvé, il renaissait, il sortait des brumes et des ténèbres, il sortait de l'isolement, de l'abandon, du veuvage, il renouait le fil noir de sa destinée à ce beau fil d'or qui venait de flotter devant ses yeux et de se casser encore une fois! Il rentra dans la mesure désespérée.

Il aurait pu se dire que M. Leblanc avait promis de revenir le soir, et qu'il n'y aurait qu'à s'y mieux prendre cette fois pour le suivre, mais dans sa contemplation, c'est à peine s'il avait entendu. Une sorte d'étourdissement s'était mêlé à son éblouissement.

Au moment de monter l'escalier, il aperçut de l'autre côté du boulevard, le long du mur désert de la rue de la Barrière des Gobelins, Jondrette enveloppé du pardessus du «philanthrope», qui parlait à un de ces hommes de

mine inquiétante qu'on est convenu d'appeler rôdeurs de barrières; gens à figures équivoques, à monologues suspects, qui ont un air de mauvaise pensée, et qui dorment assez habituellement le jour, ce qui fait supposer qu'ils travaillent la nuit.

Ces deux hommes, causant immobiles sous la neige qui tombait par tourbillons, faisaient un groupe qu'un sergent de ville eût à coup sûr observé mais que Thomas remarqua à peine.

Cependant, quelle que fût sa préoccupation douloureuse, il ne put s'empêcher de se dire que ce rôdeur de barrières à qui Jondrette parlait ressemblait à un certain Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, que Courfeyrac lui avait montré une fois et qui passait dans le quartier pour un promeneur nocturne assez dangereux. Ce Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, a figuré plus tard dans plusieurs procès criminels et est devenu depuis un coquin célèbre. Il n'était encore alors qu'un fameux coquin. Aujourd'hui il est à l'état de tradition parmi les bandits et les escarpes ; et le soir, à la nuit tombante, à l'heure où les groupes sordides se forment et se rapprochent, on en cause à la Force dans la fosse-aux-lions. On peut même, dans cette prison, précisément à l'endroit où passe sous le chemin de ronde ce canal des latrines qui servit à la fuite inouïe en plein jour de trente détenus en 1843, on peut à deux pas de la dalle de ces latrines, lire son nom, Panchaud, audacieusement gravé par lui sur le mur de ronde dans une de ses tentatives d'évasion. En 1832, la police le surveillait déjà, mais il n'avait pas encore sérieusement débuté.

Thomas monta l'escalier de la mesure à pas lents; à l'instant où il allait rentrer dans sa cellule, il aperçut

derrière lui dans le corridor la Jondrette aînée qui le suivait. Cette fille lui fut odieuse à voir, c'était elle qui avait ses cinq francs, il était trop tard pour les lui redemander, le cabriolet n'était plus là, le fiacre était bien loin. D'ailleurs elle ne les lui rendrait pas. Quant à la questionner sur la demeure des gens qui étaient venus tout à l'heure, cela était inutile, il était évident qu'elle ne la savait point, puisque la lettre signée Fabantou était adressée au monsieur bienfaisant de l'église S^t Jacques du Haut-pas.

Thomas entra dans sa chambre et poussa sa porte derrière lui.

Elle ne se ferma pas; il se retourna et vit une main qui retenait la porte entr'ouverte.

– Qu'est-ce que c'est, demanda-t-il? qui est là?

C'était la fille Jondrette.

– C'est vous, reprit Thomas presque durement? toujours vous donc! Que me voulez-vous?

Elle semblait pensive et ne répondait pas. Elle n'avait plus son assurance du matin. Elle n'était pas entrée et se tenait dans l'ombre du corridor, où Thomas l'apercevait par la porte entrebâillée.

– Ah ça, répondrez-vous? fit Thomas. Qu'est-ce que vous me voulez?

Elle leva sur lui son oeil morne où une espèce de clarté semblait s'allumer vaguement, et lui dit:

– Monsieur Thomas, vous avez l'air triste. Qu'est-ce que vous avez?

– Moi! dit Thomas.

– Oui, vous.

– Je n'ai rien.

– Si!

- Non.
- Je vous dis que si!
- Laissez-moi tranquille!

Thomas poussa de nouveau la porte, elle continua de la retenir.

– Tenez, dit-elle, vous avez tort. Quoique vous ne soyiez pas riche, vous avez été bon ce matin. Soyez-le encore à présent. Vous m’avez donné de quoi manger, dites-moi maintenant ce que vous avez. Vous avez du chagrin, cela se voit. Je ne voudrais pas que vous eussiez du chagrin. Qu’est-ce qu’il faut faire pour cela? Puis-je servir à quelque chose? Employez-moi. Je ne vous demande pas vos secrets, vous n’aurez pas besoin de me dire, mais enfin je peux être utile. Je peux bien vous aider, puisque j’aide mon père. Quand il faut porter des lettres, aller dans les maisons, demander de porte en porte, trouver une adresse, suivre quelqu’un, moi je sers à ça. Eh bien vous pouvez bien me dire ce que vous avez, j’irai parler aux personnes.

Une idée traversa l’esprit de Thomas. Quelle branche dédaigne-t-on quand on se sent tomber?

Il s’approcha de la Jondrette.

– Ecoute, lui dit-il...

Elle l’interrompit avec un éclair de joie dans les yeux.

- Oh oui, tutoyez-moi! j’aime mieux cela.
- Eh bien, reprit-il, tu as amené ici ce vieux monsieur avec sa fille...
- Oui.
- Sais-tu leur adresse?
- Non.
- Trouve-la-moi.

L’œil de la Jondrette, de morne, était devenu joyeux, de joyeux il devint sombre.

– C’est là ce que vous voulez? demanda-t-elle.

– Oui.

– Est-ce que vous les connaissez?

– Non.

– C’est-à-dire, reprit-elle vivement, vous ne la connaissez pas, mais vous voulez la connaître.

Ce les qui était devenu la avait je ne sais quoi de significatif et d’amer.

– Enfin, peux-tu? dit Thomas.

– Vous avoir l’adresse de la belle demoiselle?

Il y avait encore dans ces mots «la belle demoiselle» une nuance qui importuna Thomas. Il reprit:

– Enfin n’importe! l’adresse du père et de la fille. Leur adresse, quoi!

Elle le regarda fixement.

– Qu’est-ce que vous me donnerez?

– Tout ce que tu voudras!

– Tout ce que je voudrai?

– Oui.

– Vous aurez l’adresse.

Elle baissa la tête, puis d’un mouvement brusque elle tira la porte qui se referma.

Thomas se retrouva seul.

Il se laissa tomber sur une chaise, la tête et les deux coudes sur son lit, abîmé dans des pensées qu’il ne pouvait saisir et comme en proie à un vertige. Tout ce qui s’était passé depuis le matin, l’apparition de l’ange, sa disparition, ce que cette créature venait de lui dire, une lueur d’espérance flottant dans un désespoir immense, voilà ce qui emplissait confusément son cerveau.

Tout à coup il fut violemment arraché à sa rêverie.

Il entendit la voix haute et dure de Jondrette prononcer ces paroles pleines du plus étrange intérêt pour lui:

– Je te dis que j’en suis sûr et que je l’ai reconnu!

De qui parlait Jondrette? il avait reconnu qui? M. Leblanc? le père de «son Ursule»? quoi? est-ce que Jondrette le connaissait? Thomas allait-il avoir de cette façon brusque et inattendue tous les renseignements sans lesquels sa vie était obscure pour lui-même? allait-il savoir enfin qui il aimait? qui était cette jeune fille? qui était son père? l’ombre si épaisse qui les couvrait était-elle au moment de s’éclaircir? le voile allait-il se déchirer? Ah ciel!

Il bondit, plutôt qu’il ne monta, sur la commode, et reprit sa place près de la petite lucarne de la cloison.

Il revoyait l’intérieur du bouge Jondrette.

Rien n’était changé dans l’aspect de la famille, sinon que la femme et les filles avaient puisé dans le paquet, et mis des bas et des camisoles de laine. Deux couvertures neuves étaient jetées sur les deux lits.

Le Jondrette venait évidemment de rentrer. Il avait encore l’essoufflement du dehors. Ses filles étaient près de la cheminée, assises à terre, l’aînée pansant la main de la cadette. Sa femme était comme affaissée sur le grabat voisin de la cheminée avec un visage étonné. Jondrette marchait dans le galetas de long en large à grands pas. Il avait les yeux extraordinaires.

La femme, qui semblait timide et frappée de stupeur devant son mari, se hasarda à lui dire:

– Quoi, vraiment? tu es sûr?

– Sûr! Il y a huit ans! mais je le reconnais! Ah! je le reconnais! je l’ai reconnu tout de suite! Quoi! cela ne t’a pas frappée?

– Non.

– Mais je t’ai dit pourtant: fais attention! mais c’est la taille, c’est le visage, à peine plus vieux, il y a des gens qui ne vieillissent pas, je ne sais pas comment ils font, c’est le son de voix. Il est mieux mis, voilà tout! Ah! vieux mystérieux du diable, je te tiens, va!

Il s’arrêta et dit à ses filles :

– Allez-vous-en, vous autres!

Elles se levèrent pour obéir.

La mère balbutia:

– Avec sa main malade?

– L’air lui fera du bien, dit Jondrette. Allez.

Il était évident que cet homme était de ceux auxquels on ne réplique pas. Les deux filles sortirent.

Au moment où elles allaient passer la porte, le père retint l’aînée par le bras et dit d’une voix brève et basse :

– Vous serez ici à cinq heures précises. Toutes les deux. J’aurai besoin de vous.

Thomas redoubla d’attention.

Demeuré seul avec sa femme, Jondrette se remit à marcher dans la chambre et en fit deux ou trois fois le tour en silence avec les mouvements d’un loup dans sa cage. Puis il passa quelques minutes à faire rentrer et à enfoncer dans la ceinture de son pantalon le bas de la chemise de femme qu’il portait.

Tout à coup il se tourna vers la Jondrette, croisa les bras, et s’écria:

– Et veux-tu que je te dise une chose? La demoiselle...

– Eh bien quoi, repartit la femme? la demoiselle?

Thomas n'en pouvait douter, c'était bien d'elle qu'on parlait. Il écoutait avec une anxiété ardente. Toute sa vie était dans ses oreilles.

Mais le Jondrette s'était penché, et avait parlé bas à sa femme. Puis il se releva et termina tout haut:

– C'est elle!

– Ça? dit la femme.

– Ça! dit le mari.

Aucune expression ne saurait rendre ce qu'il y avait dans le ça de la mère. C'étaient la surprise, la rage, la haine, la colère, mêlées et combinées dans une intonation monstrueuse. Il avait suffi de quelques mots prononcés, du nom sans doute, que son mari lui avait dit à l'oreille pour que cette grosse femme assoupie se réveillât, et de repoussante devînt effroyable.

– Pas possible, s'écria-t-elle! Quand je pense que mes filles vont nu-pieds et n'ont pas une robe à mettre! Comment! une pelisse de satin, un chapeau de velours, des brodequins, et tout! pour plus de deux cents francs d'effets! Non, tu te trompes! Mais d'abord l'autre était affreuse, celle-ci n'est pas mal! elle n'est vraiment pas mal! ce ne peut pas être elle!

– Je te dis que c'est elle. Tu verras.

A cette affirmation si absolue, la Jondrette leva sa large face rouge et blonde et regarda le plafond avec une expression difforme. En ce moment elle parut à Thomas plus redoutable encore que son mari. C'était une truie avec le regard d'une tigresse.

– Quoi, reprit-elle, cette horrible belle demoiselle qui regardait mes filles d'un air de pitié, ce serait cette

gueuse! Oh! je voudrais lui crever le ventre à coups de sabots!

Elle sauta à bas du lit, et resta un moment debout, décoiffée, les narines gonflées, la bouche entr'ouverte, les poings crispés et rejetés en arrière. Puis elle se laissa retomber sur le grabat. L'homme allait et venait sans faire attention à sa femelle.

Après quelques instants de ce silence, il s'approcha de la Jondrette et s'arrêta devant elle, les bras croisés, comme le moment d'aparavant.

– Et veux-tu que je te dise encore une chose?

– Quoi, demanda-t-elle?

Il répondit d'une voix brève et basse:

– C'est que ma fortune est faite.

La Jondrette le considéra de ce regard qui veut dire: Est-ce que celui qui me parle deviendrait fou?

Lui continua:

– Tonnerre! voilà pas mal longtemps déjà que je suis paroissien de la paroisse-meurs-de-faim-si-tu-as-du-feu-meurs-de-froid-si-tu-as-du-pain! j'en ai assez eu de la misère! ma charge et la charge des autres! je ne plaisante plus, je ne trouve plus ça comique, assez de calembourgs, bon Dieu! plus de farces, père éternel! Je veux manger à ma faim, je veux boire à ma soif! je veux avoir mon tour, moi, tiens! avant de crever! je veux être un peu millionnaire!

Il fit le tour du bouge et ajouta:

– Comme les autres.

– Qu'est-ce que tu veux dire, demanda la femme?

Il secoua la tête, cligna de l'œil et haussa la voix comme un physicien de carrefour qui va faire une démonstration:

– Ce que je veux dire? écoute!

– Chut, grommela la Jondrette! pas si haut! si ce sont des affaires qu'il ne faut pas qu'on entende.

– Bah! qui ça? le voisin? je l'ai vu sortir tout à l'heure. D'ailleurs est-ce qu'il entend, ce grand bêta? Et puis je te dis que je l'ai vu sortir.

Cependant Jondrette baissa la voix, pas assez pourtant pour que ses paroles échappassent à Thomas. Une circonstance favorable, et qui avait permis à Thomas de ne rien perdre de cette conversation, c'est que la neige tombée assourdissait le bruit des voitures sur le boulevard.

Voici ce que Thomas entendit:

– Ecoute bien. Il est pris, le crésus! c'est tout comme. C'est déjà fait. Tout est arrangé. J'ai vu des gens. Il viendra ce soir à six heures. Apporter ses soixante francs. Canaille! as-tu vu comme je vous ai débagoulé ça, mes soixante francs, mon propriétaire, mon 4 février! ce n'est seulement pas un terme! était-ce bête! Il viendra donc à six heures! c'est l'heure où le voisin est allé dîner. Il n'y a personne dans la maison. Le voisin ne rentre jamais avant onze heures. Les petites feront le guet. Tu nous aideras. Il s'exécutera.

– Et s'il ne s'exécute pas, demanda la femme?

– Nous l'exécuterons.

Jondrette accompagna ces mots d'un geste hideux, et éclata de rire.

C'était la première fois que Thomas le voyait rire. Ce rire était froid et doux, et faisait frissonner.

Jondrette ouvrit un placard près de la cheminée et en tira une vieille casquette qu'il mit sur sa tête après l'avoir époussetée de quelques chiquenaudes.

– Maintenant, fit-il, je sors. J'ai encore des gens à voir. Des bons. Tu verras comme ça va marcher. Je serai dehors le moins longtemps possible. C'est un beau coup à jouer. Garde la maison.

Et, les deux poings dans les deux goussets de son pantalon, il resta un moment pensif, puis s'écria:

– Sais-tu qu'il est tout de même bien heureux qu'il ne m'ait pas reconnu, lui! S'il m'avait reconnu de son côté, il ne serait pas revenu. Il nous échappait!

Il alla à la fenêtre. La neige tombait toujours et rayait le gris du ciel.

– Quel chien de temps, dit-il!

Puis croisant la redingotte:

– La pelure est trop large. – C'est égal, ajouta-t-il, il a tout de même diablement bien fait de me la laisser, le vieux coquin! Sans cela je n'aurais pas pu sortir et tout aurait encore manqué!

Et enfonçant la casquette sur ses yeux, il sortit.

A peine avait-il eu le temps de faire quelques pas dehors que la porte se rouvrit et que son profil fauve et intelligent reparut par l'ouverture.

– J'oubliais, dit-il. Tu auras un réchaud de charbon.

Et il jeta dans le tablier de sa femme la pièce de cinq francs que lui avait laissée le «philanthrope».

Puis il referma la porte, et Thomas entendit cette fois son pas s'éloigner dans le corridor de la mesure et descendre rapidement l'escalier.

Une heure sonnait en cet instant à Saint Médard.

Thomas, tout songeur qu'il était, était, nous l'avons dit, une nature ferme et énergique. Les habitudes de recueillement solitaire, en développant en lui la sympathie et la compassion, avaient diminué peut-être la

faculté de s'irriter, mais laissé intacte la faculté de s'indigner; il avait la bienveillance d'un brahme et la sévérité d'un juge; il avait pitié d'un crapaud mais il écrasait une vipère. Or c'était dans un trou de vipères que son regard venait de plonger; c'était un nid de monstres qu'il avait sous les yeux.

– Il faut mettre le pied sur ces misérables, dit-il.

Aucune des énigmes qu'il espérait voir dissiper ne s'était éclaircie; au contraire, toutes s'étaient épaissies peut-être; il ne savait rien de plus sur la belle enfant du Luxembourg et sur l'homme qu'il appelait M. Leblanc, sinon que Jondrette les connaissait. A travers les paroles ténébreuses qui avaient été dites, il n'entrevoyait distinctement qu'une chose, c'est qu'un guet-apens se préparait, un guet-apens obscur, mais terrible; c'est qu'ils couraient tous les deux un grand danger, elle probablement, son père à coup sûr; c'est qu'il fallait les sauver; c'est qu'il fallait déjouer les combinaisons hideuses des Jondrette et rompre la toile de ces araignées.

Il observa un moment la Jondrette. Elle avait tiré d'un coin un vieux réchaud de tôle et elle fouillait dans des ferrailles.

Il descendit de la commode le plus doucement qu'il put et en ayant soin de ne faire aucun bruit.

Passée l'horreur dont les Jondrette l'avaient pénétré, il sentait une sorte de joie à l'idée qu'il lui serait peut-être donné de rendre un tel service à celle qu'il aimait.

Mais comment faire? avertir les personnes menacées? où les trouver? Il ne savait pas leur adresse. Elles avaient reparu un instant à ses yeux, puis elles s'étaient replongées dans les immenses profondeurs de Paris. Attendre M. Leblanc à la porte le soir à six heures,

au moment où il arriverait et le prévenir du piège? Mais Jondrette et ses gens le verraient guetter, le lieu était désert, ils seraient plus forts que lui, ils trouveraient moyen ou de le saisir ou de l'éloigner, et celui que Thomas voulait sauver serait perdu. Une heure venait de sonner, le guet-apens devait s'accomplir à six heures. Thomas avait cinq heures devant lui.

Il n'y avait qu'une chose à faire.

Il prit son chapeau, et sortit sans faire plus de bruit qu'un chat avec ses pieds de velours.

D'ailleurs la Jondrette continuait à remuer ses ferrailles.

Une fois hors de la maison, il gagna la rue du Petit-Banquier.

Il était vers le milieu de cette rue près d'un mur très bas qui donne dans un terrain vague, il marchait lentement, préoccupé qu'il était, la neige assourdissait ses pas; tout à coup il entendit des voix qui parlaient tout près de lui. Il tourna la tête, la rue était déserte, personne, aucune erreur possible, c'était en plein jour, et cependant il entendait distinctement des voix.

Il eut l'idée de regarder par-dessus le mur qu'il côtoyait.

Il y avait là en effet deux hommes adossés à la muraille, assis dans la neige et se parlant bas.

Ces deux figures lui étaient inconnues. L'un était un homme barbu en blouse et l'autre un homme chevelu en guenilles. Le chevelu avait une casquette, l'autre la tête nue et de la neige dans les cheveux.

En avançant la tête au-dessus d'eux, Thomas pouvait entendre ce qu'ils disaient.

Voici les paroles qu'il distingua.

Le chevelu poussait l'autre du coude et disait:

– Ce sera pour chacun un fafiot de cinq cents balles, et le pire qui puisse arriver: cinq ans, six ans, dix ans au plus!

L'autre répondait avec quelque hésitation et en se grattant sous sa casquette:

– Ça, c'est une chose réelle. On ne peut pas aller à l'encontre de ces choses-là.

– Je te dis que ça ne peut pas manquer, reprit le chevelu.

Puis ils se mirent à parler d'un mélodrame qu'ils avaient vu la veille à la Gaîté.

Thomas continua son chemin.

Il lui semblait que les paroles obscures de ces hommes, si étrangement cachés derrière ce mur et accroupis dans la neige, n'étaient pas peut-être sans quelque rapport avec les abominables projets de Jondrette.

Il se dirigea vers le faubourg S^t Marceau et demanda à la première boutique qu'il rencontra où il y avait un commissaire de police.

On lui indiqua la rue de Pontoise et le numéro 14.

Thomas s'y rendit.

Et passant devant un boulanger, il acheta un pain de deux sous et le mangea, prévoyant qu'il ne dînerait pas.

Chemin faisant, il rendit justice à la providence. Il songea que s'il n'avait pas donné ses cinq francs le matin à la fille Jondrette, il aurait suivi le fiacre de M. Leblanc, et par conséquent tout ignoré, que rien n'aurait fait obstacle au guet-apens des Jondrette, et que M. Leblanc était perdu, et sans doute sa fille avec lui.

Arrivé au numéro 14 de la rue de Pontoise, il monta au premier et demanda le commissaire de police.

– Monsieur le commissaire n'y est pas, dit un garçon de bureau quelconque; mais il y a un inspecteur qui le remplace. Voulez-vous lui parler? est-ce pressé?

– Oui, dit Thomas.

Le garçon de bureau l'introduisit dans le cabinet du commissaire. Un homme de haute taille s'y tenait debout, derrière une grille, appuyé à un poêle, et relevant de ses deux mains les pans d'un vaste carrick à trois collets. C'était une figure carrée, une bouche mince et ferme, d'épais favoris grisonnants très farouches, un regard à retourner vos poches. On eût pu dire de ce regard, non qu'il pénétrait, mais qu'il fouillait.

Cet homme n'avait pas l'air beaucoup moins féroce ni beaucoup moins redoutable que Jondrette. Le dogue quelquefois n'est pas moins inquiétant à rencontrer que le loup.

– Que voulez-vous, dit-il à Thomas, sans ajouter monsieur?

– Monsieur le commissaire de police?

– Il est absent. Je le remplace.

– C'est pour une affaire très secrète.

– Alors parlez.

– Et très pressée.

– Alors, parlez vite.

Cet homme, calme et brusque, était tout à la fois effrayant et rassurant. Il inspirait la crainte et la confiance. Thomas lui conta l'aventure. – Qu'une personne qu'il ne connaissait que de vue devait être attirée le soir même dans un guet-apens; – qu'habitant la chambre voisine du repaire il avait, lui Thomas

Pontmercy, avocat, entendu tout le complot à travers la cloison; – que le scélérat qui avait imaginé le piège était un nommé Jondrette; – qu’il aurait des complices, probablement des rôdeurs de barrières, entr’autres un certain Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille; – qu’il n’existait aucun moyen de prévenir l’homme menacé, attendu qu’on ne savait même pas son nom; – et qu’enfin tout cela devait s’exécuter à six heures du soir au point le plus désert du boulevard de l’Hôpital, dans la maison du numéro 50-52.

A ce numéro, l’inspecteur leva la tête, et dit froidement :

– C’est donc dans la chambre du fond du corridor?

– Précisément, fit Thomas, et il ajouta: – Est-ce que vous connaissez cette maison?

L’inspecteur resta un moment silencieux, puis répondit en chauffant le talon de sa botte à la bouche du poêle:

– Apparemment.

Il continua dans ses dents, parlant moins à Thomas qu’à sa cravate:

– Je connais la baraque. Impossible de nous cacher dans l’intérieur sans que les artistes s’en aperçoivent, alors ils en seraient quittes pour décommander le vaudeville. Pas de ça, pas de ça. Je veux les entendre chanter et les faire danser.

Ce monologue terminé, il se tourna vers Thomas et lui demanda en le regardant fixement:

– Aurez-vous peur?

– De quoi? dit Thomas.

– De ces hommes?

– Pas plus que de vous! répliqua rudement Thomas qui commençait à remarquer que ce mouchard ne lui avait pas encore dit monsieur.

L’inspecteur regarda Thomas plus fixement encore et reprit avec une sorte de solennité sentencieuse :

– Vous parlez là comme un homme brave et comme un homme honnête. Le courage ne craint pas le crime et l’honnêteté ne craint pas l’autorité.

Thomas l’interrompit:

– C’est bon, mais que comptez-vous faire?

L’inspecteur se borna à lui répondre:

– Les locataires de cette maison-là ont des passepartouts pour rentrer la nuit chez eux. Vous devez en avoir un?

– Oui, dit Thomas.

– L’avez-vous sur vous?

– Oui.

– Donnez-le-moi.

Thomas prit sa clef dans son gilet, la remit à l’inspecteur, et ajouta:

– Si vous m’en croyez, vous viendrez en force.

L’inspecteur jeta sur Thomas le coup d’œil de Voltaire à un académicien de province qui lui eût proposé une rime; il plongea d’un seul mouvement ses deux poings qui étaient énormes dans les deux immenses poches de son carrick et en tira deux petits pistolets d’acier, de ces pistolets qu’on appelle coups-de-poing. Il les présenta à Thomas en disant vivement et d’un ton bref:

– Prenez ceci. Rentrez chez vous. Cachez-vous dans votre chambre. Qu’on vous croie sorti. Ils sont chargés. Chacun de deux balles. Vous observerez, il y a un trou au

mur, vous me l'avez dit. Les gens viendront. Laissez-les aller un peu. Quand vous jugerez la chose à point, et qu'il sera temps de l'arrêter, vous tirerez un coup de pistolet. Pas trop tôt. Le reste me regarde. Un coup de pistolet en l'air, au plafond, n'importe où. Surtout pas trop tôt.

Thomas prit les pistolets et les mit dans la poche de côté de son habit.

– Cela fait une bosse comme cela, cela se voit, dit l'inspecteur. Mettez-les plutôt dans vos goussets.

Thomas cacha les pistolets dans ses goussets.

– Maintenant, poursuivit l'inspecteur, il n'y a plus une minute à perdre pour personne. Quelle heure est-il? Deux heures et demie. C'est pour sept heures?

– Six heures, dit Thomas.

– J'ai le temps, reprit l'inspecteur, mais je n'ai que le temps. N'oubliez rien de ce que je vous ai dit. Pan. Un coup de pistolet.

– Soyez tranquille, répondit Thomas.

Et comme Thomas mettait la main au loquet de la porte pour sortir, l'inspecteur lui cria:

– A propos, si vous aviez besoin de moi d'ici-là, venez ou envoyez ici. Vous feriez demander l'inspecteur Javert.

Quelques instants après, vers trois heures, Courfeyrac qui passait par aventure rue Mouffetard en compagnie d'un étudiant nommé Grangé aperçut Thomas qui remontait la rue vers la barrière et avait un air particulier.

– Tiens! dit Grangé. Thomas!

– Je l'ai vu, dit Courfeyrac. Ne lui parlons pas.

– Pourquoi?

– Il est occupé.

– A quoi?

– Tu ne vois donc pas la mine qu'il a?

– Quelle mine?

– Il a l'air de quelqu'un qui suit quelqu'un.

– C'est vrai, dit Grangé.

– Vois donc les yeux qu'il fait! reprit Courfeyrac.

– Mais qui diable suit-il?

– Quelque mimi-goton-bonnet-fleuri! il est amoureux.

– Mais, observa Grangé, c'est que je ne vois pas de mimi, ni de goton, ni de bonnet fleuri dans la rue. Il n'y a pas une femme.

Courfeyrac regarda, et s'écria:

– Il suit un homme!

Un homme en effet, coiffé d'une casquette, et dont on distinguait la barbe grise quoiqu'on ne le vît que de dos, marchait à une vingtaine de pas en avant de Thomas. Cet homme était vêtu d'une redingotte toute neuve trop grande pour lui et d'un épouvantable pantalon en loques tout noirci par la boue.

Grangé éclata de rire.

– Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

– Ça, reprit Courfeyrac? c'est un poète. Les poètes portent assez volontiers des pantalons de marchands de peaux de lapin et des redingotes de pairs de France.

– Voyons où va Thomas, fit Grangé, voyons où va cet homme, suivons-les, hein?

– Grangé, s'écria majestueusement Courfeyrac, vous êtes une prodigieuse brute. Suivre un homme qui suit un homme!

Ils rebroussèrent chemin.

Thomas en effet avait vu passer Jondrette rue Mouffetard, et l'épiait.

Jondrette allait devant lui sans se douter qu'il y eût déjà un regard qui le tenait.

Il quitta la rue Mouffetard, et Thomas le vit entrer dans une des plus affreuses bicoques de la rue Gracieuse, il y resta un quart d'heure environ, puis revint rue Mouffetard. Il s'arrêta chez un quincaillier qu'il y avait à cette époque au coin de la rue Pierre Lombard, et, quelques minutes après, Thomas le vit sortir de la boutique, tenant à la main un grand ciseau à froid emmanché de bois blanc qu'il cacha sous sa redingotte. A la hauteur de la rue du Petit-Gentilly il tourna à gauche et gagna rapidement la rue du Petit Banquier. Le jour tombait, la neige qui avait cessé un moment, venait de recommencer, Thomas s'embusqua au coin même de la rue du Petit-Banquier qui était déserte comme toujours, et il n'y suivit pas Jondrette. Bien lui en prit, car, parvenu près du mur bas où Thomas avait entendu parler l'homme chevelu et l'homme barbu, Jondrette se retourna, s'assura que personne ne le suivait, et ne le voyait, puis enjamba le mur, et disparut.

Le terrain vague que ce mur bordait communiquait avec l'arrière-cour d'un ancien loueur de voitures malfamé qui avait fait faillite et qui avait encore quelques vieux berlingots sous des hangars.

Thomas pensa qu'il était sage de profiter de l'absence de Jondrette pour rentrer, d'ailleurs la nuit venait ; tous les soirs mame Burgon, en partant pour aller laver la vaisselle en ville, avait coutume de fermer la porte de la maison qui était toujours close à la brune,

Thomas avait donné sa clef à l'inspecteur de police, il était donc important qu'il se hâtât.

Il regagna à grands pas le numéro 50-52. Il était presque nuit quand il arriva. Mais la porte était encore ouverte. Thomas monta l'escalier sur la pointe du pied et se glissa le long du mur du corridor jusqu'à sa chambre. Ce corridor, on s'en souvient, était bordé des deux côtés de galetas en ce moment tous à louer et vides. Mame Burgon en laissait habituellement les portes ouvertes. En passant devant une de ces portes, Thomas crut apercevoir dans la cellule inhabitée quatre têtes d'hommes immobiles que blanchissait vaguement un reste de jour tombant par une lucarne. Thomas passa dans l'ombre sans être aperçu et parvint à rentrer dans sa chambre sans bruit. Un moment après, il entendit mame Burgon qui s'en allait et la porte de la maison qui se fermait.

Thomas s'assit sur son lit. Il pouvait être cinq heures et demie. Une demi-heure seulement le séparait de ce qui allait arriver. Il entendait battre ses artères comme on entend le battement d'une montre dans l'obscurité. Il songeait à cette double marche qui se faisait en ce moment dans les ténèbres, le crime s'avançant d'un côté, la justice venant de l'autre. Il n'avait pas peur, mais il ne pouvait penser sans un certain tressaillement aux choses qui allaient se passer. Comme à tous ceux que vient assaillir soudainement une aventure surprenante, cette journée entière lui faisait l'effet d'un rêve, et pour ne point se croire en proie à un cauchemar, il avait besoin de sentir dans ses goussets le froid des deux pistolets d'acier.

Il ne neigeait plus, la lune se levait et sa lueur mêlée au reflet blanc de la neige tombée donnait à la chambre un aspect crépusculaire.

Il y avait de la lumière dans le taudis Jondrette. Thomas voyait le trou de la cloison briller d'une clarté rouge qui lui paraissait sanglante.

Il était réel que cette clarté ne pouvait guère être produite par une chandelle. Du reste aucun mouvement chez les Jondrette, personne n'y bougeait, personne n'y parlait, pas un souffle, le silence y était glacial et profond, et sans cette lumière on se fût cru à côté d'une tombe.

Thomas ôta doucement ses bottes et les poussa sous son lit.

Quelques minutes s'écoulèrent. Thomas entendit la porte d'en bas tourner sur ses gonds, un pas lourd et rapide monta l'escalier et parcourut le corridor, le loquet du bouge se souleva avec bruit; c'était Jondrette qui rentrait.

Tout de suite plusieurs voix s'élevèrent. Toute la famille était dans le galetas. Seulement elle se taisait en l'absence du maître comme les louveteaux en l'absence du loup.

– C'est moi, dit-il.

– Bonsoir, père-muche! glapirent les filles.

– Eh bien? dit la mère.

– Tout va à la papa, répondit Jondrette, mais j'ai un froid de chien aux pieds. Bon, c'est cela, tu t'es habillée. Il faudra que tu puisses inspirer de la confiance.

– Toute prête à sortir.

– Tu n'oublieras rien de ce que je t'ai dit? tu feras bien tout?

– Sois tranquille.

– C'est que... dit Jondrette. Et il n'acheva pas sa phrase.

Thomas l'entendit poser quelque chose de lourd sur la table, probablement le ciseau qu'il avait acheté.

– Ah ça, reprit Jondrette, a-t-on mangé ici?

– Oui, dit la mère, j'ai eu trois grosses pommes de terre et du sel. J'ai profité du feu pour les faire cuire.

– Bon, reparti Jondrette. Demain je vous mène dîner avec moi. Il y aura un canard et des accessoires. Vous dînerez comme des Charles Dix. Tout va bien!

Puis il ajouta en baissant la voix :

– La souricière est ouverte. Les chats sont là.

Il baissa encore la voix et dit:

– Mets ça dans le feu.

Thomas entendit un choc de ferrailles, et Jondrette reprit :

– As-tu suifé les gonds de la porte pour qu'ils ne fassent pas de bruit?

– Oui, répondit la mère.

– Quelle heure est-il?

– Six heures bientôt. La demie vient de sonner à Saint-Médard.

– Diable, fit Jondrette! il faut que les petites aillent faire le guet. Venez, vous autres, écoutez ici.

Il y eut un chuchotement.

La voix de Jondrette s'éleva encore:

– La Burgon est-elle partie?

– Oui, dit la mère.

– Es-tu sûre qu'il n'y a personne chez le voisin?

– Il n'est pas rentré de la journée, et tu sais bien que c'est l'heure de son dîner.

– Tu es sûre?

– Sûre.

– C’est égal, reprit Jondrette. Il n’y a pas de mal à aller voir chez lui s’il y est. Ma fille, prends la chandelle et vas-y.

Thomas se laissa tomber sur ses mains et ses genoux et rampa silencieusement sous son lit.

A peine y était-il blotti qu’il aperçut une lumière à travers les fentes de sa porte.

– Ppa! cria une voix, il est sorti.

Il reconnut la voix de la fille aînée.

– Es-tu entrée, demanda le père?

– Non, répondit la fille, mais puisque sa clef est à sa porte, il est sorti.

Le père cria:

– Entre tout de même.

La porte s’ouvrit, et Thomas vit entrer la grande Jondrette, une chandelle à la main. Elle était comme le matin, seulement plus effrayante encore à cette clarté.

Elle marcha droit au lit, Thomas ne respirait plus, mais il y avait près du lit un miroir cloué au mur, c’était là qu’elle allait. Elle se haussa sur la pointe des pieds et s’y regarda. On entendait un bruit de ferrailles remuées dans la pièce voisine.

Elle lissa ses cheveux avec la paume de sa main et fit des sourires au miroir tout en chantonnant de sa voix cassée et sépulcrale:

Nos amours ont duré toute une semaine,

Mais que du bonheur les instants sont courts!

S’adorer huit jours, c’était bien la peine!

Le temps des amours devrait durer toujours!

Deviendrait durer toujours! devrait durer toujours!

Cependant Thomas tremblait. Il lui semblait impossible qu’elle n’entendit pas sa respiration.

Elle se dirigea vers la fenêtre et regarda dehors en parlant haut avec cet air à demi égaré qu’elle avait.

– Comme Paris est laid quand il a mis une chemise blanche!

Elle revint au miroir et se fit de nouveau des mines, se contemplant successivement de face et de trois quarts.

– Eh bien, cria le père! qu’est-ce que tu fais donc?

– Je regarde sous le lit et sous les meubles, répondit-elle en continuant d’arranger ses cheveux. Il n’y a personne.

– Cruche! hurla le père! Ici tout de suite! et ne perdons pas le temps.

– J’y vas! j’y vas! dit-elle. On n’a le temps de rien dans leur baraque!

Elle jeta un dernier coup d’œil au miroir et sortit en refermant la porte sur elle.

Un moment après, Thomas entendit le bruit des pieds nus des deux jeunes filles dans le corridor et la voix de Jondrette qui leur criait:

– Faites bien attention! l’une du côté de la barrière, l’autre au coin de la rue du Petit-Banquier. Ne perdez pas de vue une minute la porte de la maison, et pour peu que vous voyiez quelque chose, tout de suite ici! quatre à quatre! Vous avez la clef pour rentrer.

La fille aînée grommela: – Faire faction nu-pieds dans la neige!

– Demain vous aurez des souliers, dit le père.

Elles descendirent l’escalier, et quelques secondes après le choc de la porte d’en bas qui se refermait annonça qu’elles étaient dehors.

Il n’y avait plus dans la maison que Thomas et les Jondrette, et probablement aussi les êtres mystérieux

entrevus par Thomas dans le crépuscule derrière la porte du galetas inhabité.

Thomas jugea que le moment était venu de reprendre sa place à son observatoire. En un clin d'œil et avec la souplesse de son âge il fut près du trou de la cloison.

Il regarda.

L'intérieur du logis Jondrette offrait un aspect singulier, et Thomas s'expliqua la clarté étrange qu'il y avait remarquée. Une chandelle y brûlait dans un chandelier de cuivre, mais ce n'était pas elle qui éclairait réellement la chambre. Le taudis tout entier était comme illuminé par la réverbération d'un assez grand réchaud de tôle placé dans la cheminée et rempli de charbon allumé; le réchaud que la Jondrette avait préparé le matin. Le charbon était ardent et le réchaud était rouge, une flamme bleue y dansait et aidait à distinguer la forme du ciseau acheté par Jondrette rue Pierre-Lombard, qui rougissait enfoncé dans la braise. On voyait dans un coin près de la porte, et comme disposés pour un usage prévu, deux tas qui paraissaient être l'un un tas de ferrailles, l'autre un tas de cordes. Tout cela, pour quelqu'un qui n'eût rien su de ce qui s'appêtait, eût fait flotter l'esprit entre une idée très sinistre et une idée très simple. Le bouge ainsi éclairé ressemblait plutôt à une forge qu'à une bouche de l'enfer, mais Jondrette, à cette lueur, avait plutôt l'air d'un démon que d'un forgeron.

La chaleur du brasier était telle que la chandelle sur la table fondait du côté du réchaud et se consumait en biseau. Une vieille lanterne-sourde en cuivre, digne d'un cinquième acte de mélodrame, était posée sur la cheminée.

La lune, entrant par la lucarne mansardée, jetait sa blancheur dans le galetas pourpre et flamboyant, et pour le poétique esprit de Thomas, songeur même au moment de l'action, c'était comme une pensée du ciel mêlée aux rêves difformes de la terre.

Le galetas Jondrette était, si l'on se rappelle ce que nous avons dit de la mesure 50-52, admirablement choisi pour servir de théâtre à un fait violent et sombre et d'enveloppe à un crime. C'était la chambre la plus reculée de la maison la plus isolée du boulevard le plus désert de Paris. Si le guet à pens n'existait pas, on l'y eût inventé.

Toute l'épaisseur d'une maison et une foule de chambres inhabitées séparaient ce bouge du boulevard, et la seule fenêtre qu'il eût donnait sur de vastes terrains vagues enclos de murailles et de palissades.

Jondrette avait allumé sa pipe, s'était assis sur la chaise dépaillée et fumait. Sa femme lui parlait bas.

Si Thomas eût été Courfeyrac, c'est-à-dire de ces hommes qui rient dans toutes les occasions de la vie, il eût éclaté de rire quand son regard tomba sur la Jondrette. Elle avait un chapeau noir avec des plumes assez semblable aux chapeaux des héraults d'armes du sacre de Charles X, un immense châle tartan sur son jupon de tricot, et les souliers d'homme que sa fille avait dédaignés le matin. C'était cette toilette qui avait arraché à Jondrette l'exclamation: Bon! tu t'es habillée! tu as bien fait. Il faut que tu puisses inspirer de la confiance!

Quant à Jondrette, il n'avait pas quitté le surtout neuf et trop large pour lui que M. Leblanc lui avait donné, et son costume continuait d'offrir ce contraste de la

redingote et du pantalon qui constituait aux yeux de Courfeyrac l'idéal du poète.

Tout à coup Jondrette haussa la voix :

– A propos! j'y songe. Par le temps qu'il fait, il va venir en fiacre. Allume la lanterne, prend-là, et descends. Tu te tiendras derrière la porte en bas. Au moment où tu entendras la voiture s'arrêter, tu ouvriras tout de suite, il montera, tu l'éclaireras dans l'escalier et dans le corridor, et pendant qu'il entrera ici, tu redescendras bien vite, tu payeras le cocher, et tu renverras le fiacre.

– Et de l'argent? demanda la femme.

Jondrette fouilla dans son pantalon, et lui remit cinq francs.

– Qu'est-ce que c'est que ça, s'écria-t-elle?

Jondrette répondit avec majesté :

– C'est le monarque que le voisin a donné ce matin.

Et il ajouta :

– Sais-tu? il faudrait ici deux chaises.

– Pourquoi?

– Pour s'asseoir.

Thomas sentit un frisson lui courir dans les reins en entendant la Jondrette faire cette réponse paisible :

– Pardieu! je vais t'aller chercher celles du voisin.

Et d'un mouvement rapide elle ouvrit la porte du bouge et sortit dans le corridor.

Thomas n'avait pas matériellement le temps de descendre de la commode, d'aller jusqu'à son lit et de s'y cacher.

– Prends la chandelle, cria Jondrette.

– Non, dit-elle, cela m'embarrasserait. Il fait clair de lune.

Thomas entendit la lourde main de la mère Jondrette chercher en tâtonnant sa clef dans l'obscurité. La porte s'ouvrit. Il resta cloué à sa place par le saisissement et la stupeur.

La Jondrette entra.

La lucarne mansardée laissait passer un rayon de lune entre deux grands pans d'ombre. Un de ces pans d'ombre couvrait entièrement le mur auquel était adossé Thomas, de sorte qu'il y disparaissait.

La mère Jondrette leva les yeux, ne vit point Thomas, prit les deux chaises, les seules que possédât Thomas, et s'en alla, en laissant la porte retomber bruyamment derrière elle.

Elle rentra dans le bouge :

– Voici les deux chaises.

– Et voilà la lanterne, dit le mari. Descends bien vite.

Elle obéit en hâte, et Jondrette resta seul.

Il disposa les deux chaises des deux côtés de la table, retourna le ciseau dans le brasier, mit devant la cheminée un vieux paravent, qui masquait le réchaud, puis alla au coin où était le tas de cordes et se baissa comme pour y examiner quelque chose. Thomas reconnut alors que ce qu'il avait pris pour un tas informe était une échelle de corde très bien faite avec des échelons de bois et deux crampons pour l'accrocher.

Cette échelle et quelques outils de taillandier, véritables massues de fer, qui étaient mêlés au monceau de ferrailles entassé derrière la porte n'étaient point le matin dans le bouge Jondrette et y avaient été évidemment apportés dans l'après-midi, pendant l'absence de Thomas.

La cheminée et la table avec les deux chaises étaient précisément en face de Thomas. Le réchaud étant caché, la chambre n'était plus éclairée que par la chandelle; le moindre pot sur la table ou sur la cheminée faisait une grande ombre. Il y avait dans cette chambre je ne sais quel calme hideux et menaçant. On y sentait l'attente de quelque chose d'épouvantable.

Jondrette avait laissé sa pipe s'éteindre et était venu se rasseoir. La chandelle faisait saillir les angles farouches et fins de son visage. Il avait des froncements de sourcils et de brusques épanouissements de la main droite comme s'il répondait aux derniers conseils d'un sombre monologue intérieur. Dans une de ces obscures répliques qu'il se faisait à lui-même, il amena vivement à lui le tiroir de la table, y prit un long couteau de cuisine qui y était caché et en essaya le tranchant sur son ongle. Cela fait, il remit le couteau dans le tiroir qu'il repoussa.

Thomas de son côté saisit le pistolet qui était dans son gousset droit, l'en retira et l'arma.

Le pistolet en s'armant fit un petit bruit clair et sec.

Jondrette tressaillit et se souleva à demi sur sa chaise:

– Qui est là? cria-t-il.

Thomas suspendit son haleine, Jondrette écouta un instant, puis se mit à rire en disant:

– Suis-je bête! C'est la cloison qui craque.

Thomas garda le pistolet à sa main.

Tout à coup la vibration lointaine et mélancolique d'une cloche ébranla les vitres. Six heures sonnaient à Saint-Médard.

Jondrette marqua chaque coup d'un hochement de tête. Le sixième sonné, il moucha la chandelle avec ses doigts.

Puis il se mit à marcher dans la chambre, écouta dans le corridor, marcha, écouta encore; – Pourvu qu'il vienne! grommela-t-il; puis il revint à sa chaise.

Il se rasseyait à peine que la porte s'ouvrit.

La mère Jondrette l'avait ouverte et restait dans le corridor faisant une horrible grimace aimable qu'un des trous de la lanterne sourde éclairait d'en bas.

– Entrez, monsieur, dit-elle.

– Entrez, mon bienfaiteur, répéta Jondrette se levant précipitamment.

M. Leblanc parut.

Il avait un air de sérénité qui le faisait singulièrement vénérable.

Il posa sur la table quatre louis.

– Monsieur Fabantou, dit-il, voici pour votre loyer et vos premiers besoins. Nous verrons ensuite.

– Dieu vous le rende, mon généreux bienfaiteur! dit Jondrette, et, s'approchant rapidement de sa femme:

– Renvoie le fiacre!

Elle s'esquiva pendant que son mari prodiguait les saluts et offrait une chaise à M. Leblanc. Un instant après elle revint et lui dit bas à l'oreille:

– C'est fait.

Cependant M. Leblanc s'était assis.

Jondrette avait pris possession de l'autre chaise en face de M. Leblanc.

Maintenant, pour se faire une idée de la scène qui va suivre, que le lecteur se figure dans son esprit la nuit glacée, les solitudes de la Salpêtrière couvertes de neige, et blanches au clair de lune comme d'immenses linceuls, la clarté de veilleuse des réverbères rougissant çà et là ces boulevards tragiques et les longues rangées des ormes

noirs, pas un passant peut-être à un quart de lieue à la ronde, la mesure 50-52 à son plus haut point de silence, d'horreur et de nuit, dans cette mesure, au milieu de ces solitudes, au milieu de cette ombre, le galetas Jondrette éclairé d'une chandelle, et dans ce bouge deux hommes assis à une table, M. Leblanc tranquille, Jondrette souriant et effroyable, la Jondrette, la mère louve, dans un coin, et derrière la cloison, Thomas invisible, debout, ne perdant pas une parole, ne perdant pas un mouvement, l'œil au guet, le pistolet au poing.

Thomas du reste n'éprouvait qu'une émotion d'horreur, mais aucune crainte. Il étreignait la crosse du pistolet et se sentait rassuré. – J'arrêterai ce misérable quand je voudrai, pensait-il.

Il sentait la police quelque part là en embuscade, attendant le signal convenu et toute prête à étendre le bras.

Il espérait du reste que de cette violente rencontre de Jondrette et de M. Leblanc quelque lumière jaillirait sur tout ce qu'il avait intérêt à connaître.

A peine assis, M. Leblanc tourna les yeux vers les grabats qui étaient vides.

– Comment va la pauvre petite blessée, demanda-t-il?

– Mal, répondit Jondrette avec un sourire navré et reconnaissant, très mal, mon digne monsieur. Sa sœur aînée l'a menée à la Bourbe se faire panser. Vous allez les voir, elles vont rentrer tout à l'heure.

– Madame Fabantou me paraît mieux portante? reprit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoutrement de la Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, comme si

elle gardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude formidable.

– Elle est mourante, dit Jondrette! Mais que voulez-vous, monsieur? elle a tant de courage, cette femme-là! Ce n'est pas une femme, c'est un bœuf.

La Jondrette, touchée du compliment, se récria avec une minauderie de monstre flatté:

– Tu es toujours trop bon pour moi, monsieur Jondrette!

– Jondrette! dit M. Leblanc, je croyais que vous vous appeliez Fabantou?

– Fabantou dit Jondrette! reprit vivement le mari. Sobriquet d'artiste!

Et, jetant à sa femme un haussement d'épaules que M. Leblanc ne vit pas, il poursuivit avec une inflexion de voix emphatique et caressante:

– Ah! c'est que nous avons toujours fait bon ménage, cette pauvre chérie et moi! Qu'est-ce qu'il nous resterait si nous n'avions pas cela! Nous sommes si malheureux, mon respectable monsieur! On a des bras, pas de travail! On a du cœur, pas d'ouvrage! Je ne sais pas comment le gouvernement arrange cela, mais ma parole d'honneur, monsieur, je ne suis pas jacobin, monsieur, je ne suis pas bousingot, je ne lui veux pas de mal, mais si j'étais les ministres, ma parole la plus sacrée, cela irait autrement. Tenez, exemple, j'ai voulu faire apprendre le métier du cartonnage à mes filles. Vous me direz: Quoi! un métier? Oui! un métier! un simple métier! un gagne-pain! Quelle chute, mon bienfaiteur! Quelle dégradation quand on a été ce que nous étions! Hélas! il ne nous reste rien de notre temps de prospérité! Rien qu'une seule chose, un

tableau auquel je tiens, mais dont je me déferais pourtant, car il faut vivre! item, il faut vivre!

Pendant que Jondrette parlait, avec une sorte de désordre apparent qui n'ôtait rien à l'expression réfléchie et sagace de sa physionomie, Thomas leva les yeux et aperçut au fond de la chambre quelqu'un qu'il n'avait pas encore vu. Un homme venait d'entrer, si doucement qu'on n'avait pas entendu tourner les gonds de la porte. Cet homme avait un gilet de tricot violet, un large pantalon de velours de coton, des chaussons de lisière aux pieds, pas de chemise, le cou nu, les bras nus et tatoués, et le visage barbouillé de noir. Il s'était assis en silence et les bras croisés sur le lit le plus voisin, et comme il se tenait derrière la Jondrette, on ne le distinguait que confusément.

Cette espèce d'instinct magnétique qui avertit le regard fit que M. Leblanc se tourna presque en même temps que Thomas. Il ne put se défendre d'un mouvement de surprise qui n'échappa point à Jondrette.

– Ah! je vois! s'écria Jondrette en se boutonnant d'un air de complaisance, vous regardez votre redingotte? Elle me va! ma foi, elle me va!

– Qu'est-ce que c'est que cet homme? dit M. Leblanc.

– Ça? fit Jondrette, c'est un voisin. Ne faites pas attention.

Le voisin était d'un aspect singulier. Cependant les fabriques de produits chimiques abondent dans le faubourg S^t Marceau. Beaucoup d'ouvriers d'usines peuvent avoir le visage noirci. Toute la personne de M. Leblanc respirait d'ailleurs une confiance candide et intrépide. Il reprit:

– Pardon, que me disiez-vous donc, monsieur Fabantou?

– Je vous disais, monsieur et cher protecteur, répartit Jondrette, en s'accoudant sur la table et en contemplant M. Leblanc avec des yeux fixes et tendres assez semblables aux yeux d'un serpent boa, je vous disais que j'avais un tableau à vendre.

Un léger bruit se fit à la porte. Un second homme venait d'entrer et de s'asseoir sur le lit, derrière la Jondrette. Il avait comme le premier les bras nus et un masque d'encre ou de suie.

Quoique cet homme se fût, à la lettre, glissé dans la chambre, il ne put faire que M. Leblanc ne l'aperçût.

– Ne prenez pas garde, dit Jondrette. Ce sont des gens de la maison. Je disais donc qu'il me restait un tableau, un tableau précieux... – Tenez, monsieur, voyez.

Il se leva, décrocha le cadre noir qui était près de la cheminée et le présenta à M. Leblanc. C'était cette gravure colorée intitulée LE SONGE et ornée de l'inscription :

MARINGO, AUSTERLITS, IENA, WAGRAMME,
ELOT

– Qu'est-ce que c'est que cela? demanda M. Leblanc.

– Une gravure de maître, un tableau d'un grand prix, mon bienfaiteur! J'y tiens comme je tiens à mes deux filles, il me rappelle des souvenirs! mais, je vous l'ai dit et je ne m'en dédis pas, je suis si malheureux que je m'en déferais...

Soit hasard, soit qu'il eût quelque commencement d'inquiétude, tout en examinant le tableau, le regard de M. Leblanc revint vers le fond de la chambre. Il y avait maintenant quatre hommes, trois assis sur le lit, un debout

près du chambranle de la porte, tous quatre bras nus, immobiles, le visage barbouillé d'un masque de suie. Un de ceux qui étaient sur le lit s'appuyait au mur, les yeux fermés, et l'on eût dit qu'il dormait. Celui-là était vieux, ses cheveux blancs sur son visage noir étaient horribles. Les autres semblaient jeunes. Aucun n'avait de souliers. Des chaussons ou les pieds nus.

Jondrette remarqua que l'œil de M. Leblanc s'attachait à ces hommes.

– C'est des amis. Ça voisine, dit-il. C'est barbouillé parce que ça travaille dans le charbon. Ce sont des fumistes. Ne vous en occupez pas, mon bienfaiteur, mais achetez-moi mon tableau. Ayez pitié de ma misère. Je ne vous le vendrai pas cher. Combien l'estimez-vous?

– Mais, dit M. Leblanc en regardant Jondrette entre les deux yeux et comme un homme qui se met sur ses gardes. Cela vaut bien quinze sous.

Jondrette répondit avec douceur:

– Avez-vous votre portefeuille là? je me contenterais de mille écus.

M. Leblanc se leva debout, s'adossa à la muraille et promena rapidement son regard dans la chambre. Il avait Jondrette à sa gauche du côté de la fenêtre et la Jondrette et les quatre hommes à sa droite du côté de la porte. Les quatre hommes ne bougeaient pas et n'avaient pas même l'air de le voir; Jondrette s'était remis à parler d'un accent plaintif, avec la prunelle si vague et l'intonation si lamentable que M. Leblanc pouvait croire que c'était tout simplement un homme devenu fou de misère qu'il avait devant les yeux.

– Si vous ne m'achetez pas mon tableau, cher bienfaiteur, disait Jondrette, je suis sans ressource, je n'ai

plus qu'à me jeter à même la rivière. Quand je pense que j'ai voulu faire apprendre à mes deux filles le cartonnage demi-fin, le cartonnage des boîtes d'étrennes. Eh bien! il faut une table avec une planche au fond pour que les verres ne tombent pas par terre, il faut un fourneau fait exprès, un pot à trois compartiments pour les différents degrés de force que doit avoir la colle selon qu'on l'emploie pour le bois, le papier ou les étoffes, un tranchet pour couper le carton, un moule pour l'ajuster, un marteau pour clouer les aciers, des pinceaux, le diable, est-ce que je sais, moi? et tout cela pour gagner quatre sous par jour! et on travaille quatorze heures! et chaque boîte passe treize fois dans les mains de l'ouvrière! et mouiller le papier! et ne rien tacher! et tenir la colle chaude! le diable, je vous dis! quatre sous par jour! comment voulez-vous qu'on vive?

Tout en parlant, Jondrette ne regardait pas M. Leblanc qui l'observait. L'œil de M. Leblanc était fixé sur Jondrette et l'œil de Jondrette sur la porte. L'attention haletante de Thomas allait de l'un à l'autre. M. Leblanc paraissait se demander: Est-ce un idiot? Jondrette répéta deux ou trois fois avec toutes sortes d'inflexions variées dans le genre traînant et suppliant: Je n'ai plus qu'à me jeter à la rivière! j'ai descendu l'autre jour trois marches pour cela du côté du pont d'Austerlitz!

Tout à coup sa prunelle éteinte s'illumina d'un flamboiement hideux, ce petit homme se dressa et devint effrayant, il fit un pas vers M. Leblanc et lui cria d'une voix tonnante:

– Il ne s'agit pas de tout cela! me reconnaissez-vous?

La porte du galetas venait de s'ouvrir brusquement, et laissait voir trois hommes en blouses de toile bleue,

que Thomas reconnut sur le champ quoiqu'ils fussent masqués de masques en papier noir. A la barbe de l'un d'eux et aux longs cheveux de l'autre qui dépassaient les bords du masque Thomas crut reconnaître le drôle barbu et le drôle chevelu de la rue du petit-Banquier. Le barbu avait une longue trique ferrée, le chevelu, qui était une espèce de colosse, tenait à plein poing une énorme clef volée à quelque porte de prison. Le troisième, homme aux épaules trapues, moins petit que le barbu, moins grand que le chevelu, portait par le milieu du manche et la cognée en bas un merlin à assommer les bœufs.

Le dernier qui a figuré depuis dans plusieurs procès criminels était un rôdeur de nuit fort connu dès lors parmi les voleurs et les escarpes sous le sobriquet de l'homme-au-merlin. Quelque chose de cette hideuse renommée était parvenu jusqu'à Thomas ; et en le voyant paraître, à sa haute taille, à la massue qu'il portait, il se demanda avec anxiété si ce n'était pas là le misérable dont il avait entendu parler.

Il paraît que c'était l'arrivée de ces hommes que Jondrette attendait. Un dialogue rapide s'engagea entre lui et l'homme au merlin.

- Tout est-il prêt? dit Jondrette.
- Oui, répondit l'homme.
- Il y a un fiacre en bas?
- Oui.
- La maringotte est attelée?
- Attelée.
- De deux bons chevaux?
- Excellents.
- Elle attend où j'ai dit qu'elle attendît?
- Oui.

– Bien, dit Jondrette.

M. Leblanc était très pâle, il considérait tout dans le bouge autour de lui comme un homme qui comprend où il est tombé, et sa tête, tour à tour dirigée vers toutes les têtes qui l'entouraient, se mouvait sur son cou avec une lenteur attentive et étonnée, mais il n'y avait dans son air rien qui ressemblât à la peur. Il s'était fait de la table un retranchement improvisé, et cet homme qui le moment d'auparavant, n'avait l'air que d'un bon vieux homme, était devenu subitement une sorte d'athlète, et posait son poing robuste sur le dossier de sa chaise avec un geste redoutable et surprenant.

Ce vieillard, si ferme et si brave devant un tel danger, semblait être de ces natures qui sont courageuses comme elles sont bonnes, aisément et simplement. Le père d'une femme qu'on aime n'est jamais un étranger pour nous. Thomas se sentit fier de cet inconnu.

Les trois hommes aux bras nus dont Jondrette avait dit: ce sont des fumistes, avaient pris dans le tas de ferrailles, l'un une énorme cisaille, l'autre une pince à faire des pesées, le troisième un marteau, et s'étaient mis en travers de la porte sans prononcer une parole.

Thomas pensa qu'avant quelques secondes le moment d'intervenir serait arrivé, et il éleva sa main droite vers le plafond, dans la direction du corridor, prêt à lâcher son coup de pistolet.

Cependant, son colloque avec l'homme au merlin terminé, Jondrette se tourna de nouveau vers M. Leblanc et répéta sa question en l'accompagnant de ce rire froid et terrible qu'il avait:

– Vous ne me reconnaissez donc pas?

M. Leblanc le regarda en face et répondit:

– Non.

Alors Jondrette vint jusqu'à la table. Il se pencha pardessus la chandelle, croisant les bras, approchant sa mâchoire anguleuse et féroce du visage calme de M. Leblanc, et avançant le plus qu'il pouvait sans que M. Leblanc reculât, et dans cette posture de bête fauve qui va mordre, il cria:

– Je ne m'appelle pas Fabantou, je ne m'appelle pas Jondrette, je me nomme Thénardier! je suis l'aubergiste de Montfermeil! entendez-vous bien? Thénardier! maintenant me reconnaissez-vous?

Une imperceptible rougeur passa sur le front de M. Leblanc, et il répondit sans que sa voix tremblât, ni s'élevât, avec sa placidité ordinaire:

– Pas davantage.

Thomas n'entendit pas cette réponse. Qui l'eût vu en ce moment dans cette obscurité l'eût vu hagard, stupide et foudroyé. Au moment où Jondrette avait dit: je me nomme Thénardier, Thomas avait tremblé de tous ses membres et s'était appuyé au mur comme s'il eût reçu une balle en pleine poitrine. Puis son bras droit prêt à lâcher le coup de signal, s'était abaissé lentement, et au moment où Jondrette avait répété: entendez-vous bien, Thénardier? les doigts défaillants de Thomas avaient manqué laisser tomber le pistolet. Jondrette, en dévoilant qui il était, n'avait pas ému M. Leblanc, mais il avait bouleversé Thomas. Ce nom de Thénardier, que M. Leblanc ne semblait pas connaître, Thomas le connaissait. Qu'on se rappelle ce que ce nom était pour lui! ce nom, il l'avait porté sur son cœur, écrit dans le testament de son père! il le portait au fond de sa pensée, au fond de sa mémoire, dans cette recommandation sacrée: «un nommé

Thénardier m'a sauvé la vie. Si mon fils le rencontre il lui fera tout le bien qu'il pourra.» Ce nom, on s'en souvient, était une des piétés de son âme; il le mêlait au nom de son père dans son culte. Quoi! c'était là ce Thénardier, c'était là cet aubergiste de Montfermeil qu'il avait vainement et si longtemps cherché! Il le trouvait enfin, et comment! ce sauveur de son père était un bandit! cet homme, auquel lui Thomas brûlait de se dévouer, était un monstre! ce libérateur du colonel Pontmercy était en train de commettre un attentat dont Thomas ne voyait pas encore bien distinctement la forme, mais qui ressemblait à un assassinat. Et sur qui, grand Dieu! quelle fatalité! quelle amère moquerie du sort! Son père lui ordonnait du fond de son cercueil de faire tout le bien possible à Thénardier, depuis quatre ans Thomas n'avait pas d'autre idée que d'acquitter cette dette de son père, et au moment où il allait faire saisir par la justice un brigand au milieu d'un crime, la destinée lui criait: c'est Thénardier! la vie de son père, sauvée dans une grêle de mitraille sur le champ héroïque de Waterloo, il allait enfin la payer à cet homme, et la payer de l'échafaud! Il s'était promis, si jamais il retrouvait ce Thénardier de ne l'aborder qu'en se jetant à ses pieds, et il le retrouvait en effet, mais pour le livrer au bourreau! son père lui disait: Secours Thénardier! et il répondait à cette voix adorée et sainte en écrasant Thénardier! Donner pour spectacle à son père dans son tombeau l'homme qui l'avait arraché à la mort au péril de sa vie, exécuté place S^t Jacques par le fait de son fils, de ce Thomas à qui il avait légué cet homme! et quelle dérision que d'avoir si longtemps porté sur sa poitrine les dernières volontés de son père écrites de sa main pour faire affreusement tout le contraire! mais d'un

autre côté, assister à ce guet-a-pens et ne pas l'empêcher! quoi! condamner la victime et épargner l'assassin! est-ce qu'on pouvait être tenu à quelque reconnaissance envers un pareil misérable? toutes les idées que Thomas avait depuis quatre ans étaient comme traversées par ce coup inattendu de part en part. Il frémissait. Tout dépendait de lui. Il tenait dans sa main à leur insu ces êtres qui s'agitaient là sous ses yeux. S'il tirait le coup de pistolet, M. Leblanc était sauvé et Thénardier était perdu; s'il ne le tirait pas, M. Leblanc était sacrifié et Thénardier échappait. Précipiter l'un, ou laisser tomber l'autre! remords des deux côtés. Que faire? que choisir? manquer aux souvenirs les plus impérieux, à tant d'engagements profonds pris avec lui-même, au devoir le plus saint, au texte le plus vénéré! manquer au testament de son père ou laisser s'accomplir un crime! il lui semblait entendre d'un côté «son Ursule» le supplier pour son père, et de l'autre le colonel lui recommander Thénardier. Il se sentait fou. Ses genoux se dérobaient sous lui ; et il n'avait pas même le temps de délibérer, tant la scène qu'il avait sous les yeux se précipitait avec furie. C'était comme un tourbillon dont il s'était cru maître et qui l'emportait. Il fut au moment de s'évanouir.

Cependant Thénardier, nous ne le nommerons plus autrement désormais, se promenait de long en large devant la table dans une sorte d'égarement et de triomphe frénétique.

– Ah! criait-il, je vous retrouve enfin, monsieur le philanthrope! monsieur le millionnaire râpé! monsieur le donneur de poupées! vieux jocrisse! ah! vous ne me reconnaissez pas! non, ce n'est pas vous qui êtes venu à Montfermeil, à mon auberge, il y a dix ans, la nuit de

Noël 1821! ce n'est pas vous qui avez emmené de chez moi la petite Cosette! ce n'est pas vous qui aviez une redingotte jaune! non! et un paquet plein de nippes à la main comme ce matin chez moi! c'est votre manie de porter dans les maisons des paquets pleins de bas de laine! vieux charitable, va! Est-ce que vous êtes bonnetier, monsieur le millionnaire? vous donnez aux pauvres votre fonds de boutique, saint homme! quel funambule! Ah! vous ne me reconnaissez pas? Eh bien! je vous reconnais, moi! je vous ai reconnu tout de suite dès que vous avez fourré votre muffle ici!

Il s'interrompit, et parut un moment se parler à lui-même. On eût dit que sa fureur tombait comme le Rhône dans quelque trou; puis, comme s'il achevait tout haut des choses qu'il venait de se dire tout bas, il frappa un coup de poing sur la table et cria:

– Avec son air bonasse!

Et apostrophant M. Leblanc:

– Parbleu! vous vous êtes moqué de moi autrefois! Vous êtes cause de tous mes malheurs! Vous avez eu pour quinze cents francs une fille que j'avais et qui était certainement à des riches, et qui m'avait déjà rapporté beaucoup d'argent, et dont je devais tirer de quoi vivre toute ma vie! une fille qui m'aurait dédommagé de tout ce que j'ai perdu dans cette abominable gargotte où l'on faisait des sabbats sterlings et où j'ai mangé tout mon saint frusquin! Oh! je voudrais que tout le vin qu'on a bu chez moi fût du poison à ceux qui l'ont bu! Enfin n'importe! Dites donc! vous avez dû me trouver farce quand vous vous êtes en allé avec Cosette! Vous aviez votre gourdin dans le bois! Vous étiez le plus fort! Revanche! C'est moi qui ai l'atout aujourd'hui! Vous êtes

fichu, mon bonhomme! Oh mais, je ris! Vrai, je ris! Est-il tombé dans le panneau! Je lui ai dit que j'étais acteur, que je m'appelais Fabantou, que j'avais joué la comédie avec mamselle Mars, que mon propriétaire voulait être payé demain 4 février, et il n'a même pas vu que c'est le 8 mars et non le 4 février qui est un terme! Vieux crétin! Et ces quatre méchants philippes qu'il m'apporte! Canaille! Il n'a même pas eu le cœur d'aller jusqu'à cent francs! Et comme il donnait dans mes platitudes! Ça m'amusait! Je me disais: Ganache! Va, je te tiens! Je te lèche les pattes ce matin! Je te rongerai le cœur ce soir!

Thénardier cessa. Il était essoufflé. Sa petite poitrine étroite haletait comme un soufflet de forge. Son oeil était plein de cet ignoble bonheur d'une créature faible, cruelle et lâche qui peut enfin terrasser ce qu'elle a redouté et insulter ce qu'elle a flatté, joie d'un nain qui mettrait le talon sur la tête d'un géant, joie d'un chacal qui commence à déchirer un taureau malade, assez mort pour ne plus se défendre, assez vivant pour souffrir encore. M. Leblanc ne l'interrompit pas, mais lui dit lorsqu'il s'interrompit :

– Je ne sais ce que vous voulez dire. Vous vous méprenez. Je suis un homme très pauvre et rien moins qu'un millionnaire. Je ne vous connais pas. Vous me prenez pour un autre.

– Ah! râla Thénardier! vous tenez à cette plaisanterie! Vous ne vous souvenez pas! Vous ne voyez pas qui je suis!

– Pardon, monsieur, répondit M. Leblanc avec un accent de politesse qui avait en un pareil moment quelque chose de formidable, je vois que vous êtes un bandit.

Qui ne l'a remarqué, les êtres odieux ont leur susceptibilité, les monstres sont chatouilleux. A ce mot de bandit, la femme Thénardier se jeta à bas du lit, Thénardier saisit sa chaise comme s'il allait la briser dans ses mains. – Ne bouge pas, toi! cria-t-il à sa femme, et se tournant vers M. Leblanc:

– Bandit! oui, je sais que vous nous appelez comme cela, messieurs les gens riches! Tiens! c'est vrai, j'ai fait faillite, je me cache, je n'ai pas de pain, je n'ai pas le sou, je suis un bandit! Voilà trois jours que je n'ai mangé, je suis un bandit! Ah! vous vous chauffez les pieds, vous autres, vous avez des escarpins de Sakoski, vous avez des redingottes ouatées, vous logez au premier dans des hôtels, vous mangez des truffes, vous mangez des bottes d'asperges à quarante francs au mois de janvier, vous vous gavez, et quand vous voulez savoir s'il fait froid vous regardez dans le journal ce que marque le thermomètre de l'ingénieur Chevalier ; nous! c'est nous qui sommes les thermomètres! nous n'avons pas besoin d'aller voir sur le quai au coin de la tour de l'Horloge combien il y a de degrés de froid, nous sentons le sang se figer dans nos veines et la glace nous arriver au cœur, et nous disons: il n'y a pas de Dieu! Et vous venez dans nos cavernes, oui, dans nos cavernes, nous appeler bandits! Mais nous vous mangerons! mais, pauvres petits, nous vous dévorerons! Monsieur le millionnaire! sachez ceci: j'ai été un homme établi, j'ai été patenté, j'ai été électeur, je suis un bourgeois, moi! et vous n'en êtes peut-être pas un, vous!

Ici Thénardier fit un pas vers les hommes qui étaient près de la porte et ajouta avec un frémissement:

– Quand je pense qu’il ose venir me parler comme à un savetier!

Puis s’adressant à M. Leblanc avec une recrudescence de rage :

– Et sachez encore ceci, monsieur le philanthrope! je ne suis pas un homme louche, moi! je ne suis pas un homme dont on ne sait point le nom et qui vient enlever des enfants dans les maisons! Je suis un ancien soldat français, je devrais être décoré! J’étais à Waterloo, moi! et j’ai sauvé dans la bataille un général appelé le comte de Pontmercy! Il n’a même jamais rien fait pour moi, ce général-là. Il ne valait pas mieux que les autres! Je ne lui en ai pas moins sauvé la vie au danger de la mienne, et j’en ai les certificats plein mes poches! Je suis un soldat de Waterloo, mille noms de noms! Et maintenant que j’ai eu la bonté de vous dire tout ça, finissons, il me faut de l’argent, il me faut beaucoup d’argent, il me faut énormément d’argent, ou je vous exterminerai, tonnerre du bon Dieu!

Thomas avait repris quelque empire sur ses angoisses, et écoutait. La dernière possibilité de doute venait de s’évanouir. C’était bien le Thénardier de Waterloo. Thomas frissonna à ce reproche d’ingratitude adressé à son père et qu’il était sur le point de justifier si fatalement. Du reste il y avait dans toutes ces paroles de Thénardier, dans l’accent, dans le geste, dans le regard qui faisait jaillir des flammes de chaque mot, il y avait dans cette explosion d’une mauvaise nature montrant tout, dans ce mélange de fanfaronnade et d’abjection, d’orgueil et de petitesse, de rage et de sottise, dans ce chaos de griefs réels et de sentiments faux, dans cette impudeur d’un méchant homme savourant la volupté de

la violence, dans cette nudité effrontée d’une âme laide, dans cette conflagration de toutes les souffrances combinées avec toutes les haines, quelque chose qui était hideux comme le mal et poignant comme le vrai.

Quand Thénardier eut repris haleine, il attacha sur M. Leblanc ses prunelles sanglantes, et lui dit d’une voix basse et brève:

– Qu’as-tu à dire avant qu’on te mette en brindesingues?

M. Leblanc se taisait. Au milieu de ce silence une voix éraillée lança du corridor ce sarcasme lugubre:

– S’il faut fendre du bois, je suis là, moi!

C’était l’homme au merlin qui s’égayait.

En même temps une tête hérissée et terreuse parut à la porte avec un affreux rire qui montrait non des dents, mais des crocs.

Thomas reconnut Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille.

– Pourquoi as-tu ôté ton masque? lui cria Thénardier avec fureur.

– Pour rire, répliqua l’homme.

Depuis quelques instants, M. Leblanc semblait suivre et guetter tous les mouvements de Thénardier qui, aveuglé et ébloui par sa propre rage, allait et venait dans le repaire avec la confiance de sentir la porte gardée, de tenir armés un homme désarmé, et d’être sept contre un, en supposant que la Thénardier ne comptât que pour un homme.

En apostrophant Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, il tournait le dos à M. Leblanc. Tout à coup M. Leblanc saisit un de ces moments, repoussa du pied la chaise, du poing la table, et d’un bond, avec une agilité

prodigieuse, avant que Thénardier eût eu le temps de se retourner, il était à la fenêtre. L'ouvrir, escalader l'appui, l'enjamber, ce fut un éclair. Il était à moitié dehors quand six poings robustes le saisirent et le ramenèrent énergiquement dans le bouge. C'étaient les hommes aux bras nus qui s'étaient élancés sur lui. En même temps, la Thénardier l'avait empoigné aux cheveux.

Au piétinement qui se fit, les autres bandits accoururent du corridor. Le vieux qui était sur le lit et qui semblait pris de vin, descendit du grabat et arriva en chancelant, un marteau de cantonnier à la main.

Thomas ne put résister à ce spectacle. – Mon père, pensa-t-il, pardonne-moi! et son doigt chercha la détente du pistolet. Le coup allait partir lorsque la voix de Thénardier cria:

– Ne lui faites pas de mal!

Cette tentative désespérée de la victime, loin d'exaspérer Thénardier, l'avait calmé. Il y avait deux hommes en lui, l'homme féroce et l'homme adroit. Jusqu'à cet instant, dans le débordement du triomphe, devant la proie abattue et ne bougeant pas, l'homme féroce avait dominé, quand la victime se débattit et parut vouloir lutter, l'homme adroit reparut et prit le dessus.

– Ne lui faites pas de mal, répéta-t-il! et sans s'en douter, pour premier succès, il arrêta le pistolet prêt à partir et paralysa Thomas pour lequel l'urgence disparut, et qui, devant cette phase nouvelle, ne vit point d'inconvénient à attendre encore. Qui sait si quelque chance ne surgirait pas qui le délivrerait de l'affreuse alternative de laisser périr le père d'Ursule ou de perdre le sauveur du colonel?

Une lutte herculéenne s'était engagée. D'un coup de poing en plein torse M. Leblanc avait envoyé le vieux rouler au milieu de la chambre, puis de deux revers de main, il avait terrassé deux des bandits, et il en tenait un sous chacun de ses genoux; les misérables râlaient sous cette pression effrayante comme dans un étau de fer; mais les trois autres avaient saisi le redoutable vieillard aux deux bras et à la nuque et le tenaient accroupi sur les deux bandits terrassés. Ainsi, maître des uns et maîtrisé par les autres, écrasant ceux d'en bas et étouffant sous ceux d'en haut, secouant vainement tous les efforts qui s'entassaient sur lui, M. Leblanc disparaissait sous le groupe horrible des bandits comme un sanglier sous une grappe de dogues.

Ils parvinrent à le renverser sur le lit le plus proche de la croisée et l'y tinrent en respect. La Thénardier ne lui avait pas lâché les cheveux.

– Toi, dit Thénardier, ne t'en mêle pas. Tu vas déchirer ton châle.

La Thénardier obéit, comme la femelle obéit au mâle, avec un grondement.

– Vous autres, reprit Thénardier, fouillez-le.

M. Leblanc semblait avoir renoncé à la résistance. On le fouilla. Il n'avait rien sur lui qu'une bourse de cuir qui contenait six francs, et son mouchoir.

– Quoi! pas de portefeuille, demanda Thénardier?

– Ni de montre, répondit un des brigands.

– C'est égal, reprit l'espèce de géant qui tenait le merlin, c'est un vieux rude.

Thénardier alla au coin de la porte et y prit un paquet de cordes qu'il leur jeta.

– Attachez-le au pied du lit, dit-il.

Le grabat où M. Leblanc avait été renversé était une façon de lit d'hôpital porté sur quatre montants grossiers en bois à peine équarri. M. Leblanc se laissa faire. Les brigands le lièrent solidement, debout et les pieds posant à terre au montant du lit le plus éloigné de la fenêtre et le plus proche de la cheminée.

Quand le dernier nœud fut serré, Thénardier prit une chaise et vint s'asseoir presque en face de M. Leblanc. Thénardier ne se ressemblait plus, en quelques instants sa physionomie avait passé de la violence effrénée à la douceur tranquille et rusée. Thomas avait peine à reconnaître dans ce sourire poli d'homme d'affaires la bouche presque bestiale qui écumait le moment d'auparavant, il considérait avec stupeur cette métamorphose fantastique et inquiétante, et il éprouvait ce qu'éprouverait un homme qui verrait un tigre se changer en un avoué.

– Monsieur, fit Thénardier...

Et écartant du geste les brigands qui avaient encore la main sur M. Leblanc:

– Eloignez-vous un peu, et laissez-moi causer avec monsieur.

Tous se retirèrent vers la porte. Il reprit:

– Monsieur, vous avez eu tort d'essayer de sauter par la fenêtre. Vous auriez pu vous casser une jambe. Maintenant, si vous le permettez, nous allons causer tranquillement. Il faut d'abord que je vous communique une remarque que j'ai faite, c'est que vous n'avez pas encore poussé le moindre cri.

Thénardier avait raison, ce détail était réel, quoiqu'il eût échappé à Thomas dans son trouble. M. Leblanc avait à peine prononcé quelques paroles sans hausser la voix, et

même dans sa lutte près de la fenêtre il avait gardé le plus profond et le plus singulier silence. Thénardier poursuivit:

– Mon Dieu! vous auriez un peu crié au voleur, que je ne l'aurais pas trouvé mauvais. Il est tout simple qu'on fasse un peu de vacarme quand on se trouve avec des personnes qui ne vous inspirent pas de confiance. Vous l'auriez fait qu'on ne vous aurait pas dérangé. On ne vous aurait même pas bâillonné. Et je vais vous dire pourquoi. C'est que cette chambre-ci est très sourde. Elle n'a que cela pour elle, mais elle a cela. C'est une cave. On y tirerait le canon des Invalides que cela ferait pour les passants du boulevard le bruit d'une porte cochère qui se ferme. Mais enfin vous n'avez pas crié, c'est mieux, je vous en fais mon compliment, et je vais vous dire ce que j'en conclus: Mon cher monsieur, quand on crie, qu'est-ce qui vient? la police. Et après la police? la justice. Eh bien! vous n'avez pas crié, c'est que vous ne vous souciez pas plus que nous de voir arriver la justice et la police. C'est que, – il y a longtemps que je m'en doute, – vous avez un intérêt quelconque à cacher quelque chose. Nous autres, nous avons le même intérêt. Donc nous pouvons nous entendre.

Tout en parlant ainsi, il semblait que Thénardier, la prunelle attachée sur M. Leblanc, cherchât à enfoncer les pointes aiguës qui sortaient de ses yeux jusque dans la conscience de son prisonnier. Du reste son langage, empreint d'une sorte d'insolence modérée et sournoise, était réservé et presque choisi, et dans ce misérable qui n'était tout à l'heure qu'un brigand, on sentait maintenant «l'homme qui a étudié pour être prêtre».

Le silence qu'avait observé le prisonnier, cette précaution qui allait jusqu'à l'oubli même du soin de sa vie, cette résistance opposée au premier mouvement de la nature, qui est de jeter un cri, tout cela, il faut le dire, était importun à Thomas, et l'étonnait péniblement.

L'observation si fondée de Thénardier obscurcissait encore pour Thomas les épaisseurs mystérieuses sous lesquelles se dérobait cette figure grave et étrange à laquelle Courfeyrac avait jeté le sobriquet de monsieur Leblanc. Mais quel qu'il fût, lié de cordes, entouré de bourreaux, à demi plongé, pour ainsi dire, dans une fosse qui s'enfonçait sous lui d'un degré à chaque instant, devant la fureur comme devant la douceur de Thénardier, cet homme demeurait impassible, et Thomas ne pouvait s'empêcher d'admirer en un pareil moment ce visage superbement mélancolique.

Thénardier se leva sans affectation, alla à la cheminée, déplaça le paravent qu'il appuya au grabat voisin, et démasqua ainsi le réchaud plein de braise ardente dans laquelle le prisonnier pouvait parfaitement voir le ciseau entièrement rougi et piqué çà et là de petites étoiles écarlates.

Puis il vint se rasseoir près de M. Leblanc.

– Je continue, dit-il. Nous pouvons nous entendre. Arrangeons ceci à l'amiable, j'ai eu tort de m'emporter tout à l'heure, je ne sais où j'avais l'esprit, j'ai été beaucoup trop loin, j'ai dit des extravagances. Par exemple, parce que vous êtes millionnaire, je vous ai dit que j'exigeais de l'argent, beaucoup d'argent, immensément d'argent. Cela ne serait pas raisonnable. Mon Dieu, vous avez beau être riche, vous avez vos charges, qui n'a pas les siennes? Je ne veux pas vous

ruiner, je ne suis pas un happe-chair après tout. Je ne suis pas de ces gens qui, parce qu'ils ont l'avantage de la position, profitent de cela pour être ridicules. Tenez, j'y mets du mien et je fais un sacrifice de mon côté. Il me faut simplement deux cent mille francs.

M. Leblanc ne souffla pas un mot. Thénardier poursuivit :

– Vous voyez que j'ai mis de l'eau dans mon vin. Je ne connais pas l'état de votre fortune, mais je sais que vous ne regardez pas à l'argent et un homme bienfaisant comme vous peut bien donner deux cent mille francs à un père de famille qui n'est pas heureux. Certainement vous êtes raisonnable aussi, vous ne vous êtes pas figuré que je me donnerais de la peine comme aujourd'hui, et que j'organiserais la chose de ce soir, qui est un travail bien fait, pour aboutir à vous demander de quoi aller manger de la salade et du veau chez Desnoyers. Deux cent mille francs, ça vaut ça. Une fois cette bagatelle sortie de votre poche, je vous réponds que tout est dit et que vous n'avez pas à craindre une pichenette. Vous me direz: Mais je n'ai pas deux cent mille francs sur moi? Oh! je ne suis pas exagéré. Je n'exige pas cela. Je ne vous demande qu'une chose. Ayez la bonté d'écrire ce que je vais vous dicter.

Ici Thénardier s'interrompt, puis il ajouta en appuyant sur les mots et en jetant un sourire du côté du réchaud:

– Je vous préviens que je n'admettrais pas que vous ne sachiez pas écrire.

Un grand inquisiteur eût pu envier ce sourire.

Thénardier poussa la table tout près de M. Leblanc, et prit l'encrier, une plume et une feuille de papier dans le

tiroir qu'il laissa entr'ouvert et où luisait la longue lame du couteau.

Il posa la feuille de papier devant M. Leblanc.

– Ecrivez, dit-il.

Le prisonnier parla enfin.

– Comment voulez-vous que j'écrive? je suis attaché.

– C'est vrai, pardon! fit Thénardier, vous avez bien raison.

Et se tournant vers ses hideux acolytes :

– Déliez le bras droit de monsieur.

L'homme au merlin, exécuta l'ordre de Thénardier. Quand la main droite du prisonnier fut libre, Thénardier trempa la plume dans l'encre et la lui présenta.

– Remarquez bien, monsieur, que vous êtes en notre pouvoir, à notre discrétion, absolument à notre discrétion ; qu'aucune puissance humaine ne peut vous tirer d'ici, et que nous serions vraiment désolés d'être contraints d'en venir à des extrémités désagréables. Je ne sais ni votre nom, ni votre adresse, mais je vous préviens que vous resterez attaché jusqu'à ce que la personne chargée de porter la lettre que vous allez écrire soit revenue. Maintenant veuillez écrire.

– Quoi? demanda le prisonnier.

– Je dicte.

M. Leblanc prit la plume.

Thénardier commença à dicter:

–«Ma fille...

Le prisonnier tressaillit et leva les yeux sur Thénardier.

– Mettez «ma chère fille», dit Thénardier. M. Leblanc obéit. Thénardier continua:

– «Viens sur le champ...»

Il s'interrompit:

– Vous la tutoyez, n'est-ce pas?

– Qui, demanda M. Leblanc?

– Parbleu! dit Thénardier, Cosette.

– Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit M. Leblanc.

– Allez toujours, fit Thénardier, et il se remit à dicter.

–«Viens sur le champ. J'ai absolument besoin de toi. La personne qui te remettra ce billet est chargée de t'amener près de moi. Je t'attends. »

M. Leblanc avait tout écrit.

– Signez, dit Thénardier. Comment vous appelez-vous?

Le prisonnier posa la plume et demanda:

– Pour qui est cette lettre?

– Vous le savez bien, répondit Thénardier, pour Cosette. Je viens de vous le dire. Mais comment vous appelez-vous?

– Urbain Fabre, dit le prisonnier.

Thénardier, avec le mouvement d'un chat, plongea sa main dans sa poche et en tira le mouchoir saisi sur M. Leblanc. Il en chercha la marque et l'approcha de la chandelle.

– U.F. C'est cela. Urbain Fabre. Eh bien, signez U.F.

Le prisonnier signa.

– Comme il faut les deux mains pour plier la lettre, donnez, je vais la plier.

Cela fait, Thénardier reprit:

– Mettez l'adresse. Je sais que vous demeurez assez près d'ici, aux environs de S^t Jacques du Haut-pas, puisque c'est là que vous allez à la messe tous les jours, mais je ne sais pas dans quelle rue. Je vois que vous

comprenez votre situation. Comme vous n'avez pas menti pour votre nom, vous ne mentirez pas pour votre adresse. Mettez-la vous-même.

Le prisonnier resta un moment pensif, puis il prit la plume et écrivit:

– Monsieur Urbain Fabre, rue S^t Dominique d'enfer, n^o 7.

Thénardier saisit la lettre avec une sorte de convulsion fébrile.

– Ma femme! cria-t-il.

La Thénardier accourut.

– Voici la lettre. Tu sais ce que tu as à faire. Un fiacre est en bas. Pars tout de suite et reviens idem.

Et s'adressant à l'homme-au-merlin:

– Toi, accompagne la bourgeoise. Tu monteras derrière le fiacre et tu ôteras ton cache-nez. Tu sais où tu as laissé la maringotte?

– Oui, dit l'homme.

Et déposant son merlin dans un coin, il suivit la Thénardier.

Comme ils s'en allaient, Thénardier passa sa tête par la porte entrebâillée et cria dans le corridor:

– Surtout ne perds pas la lettre! Songe que tu as deux cent mille francs sur toi.

La voix rauque de la Thénardier répondit:

– Sois tranquille. Je l'ai mise dans mon estomac.

Une minute ne s'était pas écoulée qu'on entendit le roulement d'un voiture qui s'éloignait.

– Bon! grommela Thénardier. Ils vont bon train. De ce galop-là la bourgeoise sera de retour dans trois quarts d'heure.

Il approcha une chaise de la cheminée et s'assit en croisant les bras et en présentant ses bottes boueuses au réchaud.

– J'ai froid aux pieds, dit-il.

Il ne restait plus dans le bouge avec Thénardier et le prisonnier que cinq bandits. Ces hommes, à travers l'espèce de glu noire qui leur couvrait la face et en faisait, au choix de la peur, des charbonniers, des nègres ou des démons, avaient des airs engourdis et stupides, et l'on sentait qu'ils exécutaient un crime comme une besogne, tranquillement, sans colère et sans pitié, avec une sorte d'ennui. Ils étaient dans un coin entassés comme des brutes et se taisaient. Thénardier se chauffait les pieds. Le prisonnier était retombé dans sa taciturnité. Un calme sombre avait succédé au vacarme farouche qui remplissait le bouge quelques instants auparavant.

La chandelle, où un large champignon s'était formé, éclairait à peine, le brasier s'était terni, et toutes ces têtes monstrueuses faisaient des ombres difformes au plafond.

On n'entendait d'autre bruit que les ronflements de l'ivrogne qui dormait.

Thomas attendait dans une anxiété que tout accroissait. L'énigme était plus impénétrable que jamais. Qu'était-ce que cette Cosette? Était-ce son Ursule? Le prisonnier n'avait pas paru ému à ce nom et avait répondu le plus naturellement du monde: je ne sais ce que vous voulez dire. D'un autre côté, les deux lettres U.F étaient expliquées, c'était Urbain Fabre, et Ursule ne s'appelait plus Ursule. C'est là ce que Thomas voyait le plus clairement. Une sorte de fascination affreuse le retenait cloué à la place d'où il observait et dominait toute cette scène. Il était là, presque incapable de réflexion et de

mouvement, comme anéanti par l'horreur. Il attendait, espérant quelque chose, n'importe quoi, ne pouvant rassembler ses idées et ne sachant quel parti prendre.

– Dans tous les cas, disait-il, si Cosette, c'est elle, je le verrai bien, car la Thénardier va l'amener ici. Alors tout sera dit, je donnerai ma vie et mon sang s'il le faut, mais je la délivrerai! Rien ne m'arrêtera.

[addition marginale barrée : « Puis il lui venait un frisson. Mais si cette Cosette était la fille de M. Fabre? Si elle tombait au pouvoir de ces monstres? Si...? Thomas alors reculait devant les conjectures, et sentait les battements de son cœur s'arrêter. »]

Près d'une demi-heure passa ainsi. Thénardier paraissait absorbé par une méditation ténébreuse, le prisonnier ne bougeait pas. Cependant Thomas croyait par intervalles entendre un petit bruit sourd de son côté.

Tout à coup Thénardier apostropha le prisonnier:

– Monsieur, tenez, autant que je vous dise tout de suite.

Ces quelques mots semblaient commencer un éclaircissement. Thomas prêta l'oreille. Thénardier continua:

– Mon épouse va revenir, ne vous impatientez pas. Je pense que Cosette est véritablement votre fille et je trouve tout simple que vous la gardiez. Seulement, écoutez un peu. Avec votre lettre, ma femme ira la trouver. J'ai dit à ma femme de s'habiller, comme vous avez vu, de façon que Cosette la suive sans difficulté. Elles monteront toutes deux dans le fiacre avec mon camarade derrière. Il y a quelque part en dehors d'une barrière une maringotte attelée de deux très bons chevaux. On y conduira Cosette. Elle descendra du fiacre, mon camarade montera avec elle dans la maringotte, et ma femme reviendra ici nous dire: c'est fait, quant à Cosette, on ne lui fera pas de mal,

la maringotte la mènera dans un endroit où elle sera tranquille, et quand vous m'aurez donné les petits deux cent mille francs, on vous la rendra. Si vous me faites arrêter, mon camarade donnera le coup de pouce à l'Alouette, voilà.

Le prisonnier n'articula pas une parole. Après une pause Thénardier poursuivit:

– C'est simple, comme vous voyez, Il n'y aura pas de mal si vous ne voulez pas qu'il y ait du mal. Je vous conte la chose, je vous préviens. Pour que vous sachiez.

Il s'arrêta, le prisonnier ne rompit pas le silence, et Thénardier reprit:

– Dès que mon épouse sera revenue et qu'elle m'aura dit: la petite est en route, nous vous lâcherons et vous serez libre d'aller coucher chez vous. Vous voyez que nous n'avions pas de mauvaises intentions.

Des images épouvantables passèrent devant la pensée de Thomas. Quoi! cette jeune fille qu'on enlevait, on n'allait pas la ramener? un de ces monstres allait l'emporter dans l'ombre? où?... Et si c'était Elle! Thomas sentait les battements de son cœur s'arrêter. Que faire? Tirer le coup de pistolet? mettre aux mains de la justice tous ces misérables? Mais l'homme au merlin n'en serait pas moins hors de toute atteinte avec Cosette, et Thomas songeait à ces mots de Thénardier dont il entrevoyait la signification sanglante: Si vous me faites arrêter, mon camarade donnera le coup de pouce à l'Alouette.

Maintenant ce n'était pas seulement par le testament du colonel, c'était par son amour même, par le péril de celle qu'il aimait, qu'il se sentait retenu.

Cette effroyable situation, qui durait déjà depuis plus d'une heure, changeait d'aspect à chaque instant. Thomas

eut la force de passer successivement en revue toutes les plus poignantes conjectures, cherchant une solution et ne la trouvant pas. Le tumulte de ses pensées contrastait avec le silence funèbre du repaire.

Au milieu de ce silence on entendit le bruit de la porte de l'escalier qui s'ouvrait, puis se fermait.

Le prisonnier fit un mouvement dans ses liens.

– Voici mon épouse, dit Thénardier.

Il achevait à peine qu'en effet la Thénardier se précipita dans la chambre, rouge, essoufflée, haletante, les yeux flambants, et cria en frappant de ses grosses mains sur ses deux cuisses à la fois:

– Fausse adresse!

L'homme qui l'avait accompagnée parut derrière elle.

– Fausse adresse? répéta Thénardier.

Elle reprit:

– Personne! rue S^t Dominique, numéro sept, pas de monsieur Urbain Fabre! On ne sait pas ce que c'est!

Elle s'arrêta suffoquée, puis continua:

– Monsieur Thénardier! ce vieux t'a fait poser! tu es trop bon, vois-tu! moi, je te vous lui aurais coupé la margoulette en quatre pour commencer! et s'il avait fait le méchant, je l'aurais fait cuire tout vivant! il aurait bien fallu qu'il parle, et qu'il dise où est la fille, et qu'il dise où est le magot! Voilà comment j'aurais mené cela, moi! On a bien raison de dire que les hommes sont plus bêtes que les femmes! Personne! Numéro sept! C'est une grande porte cochère! Pas de monsieur Fabre! rue S^t Dominique, et ventre à terre, et pourboire au cocher, et tout! J'ai parlé au portier et à la portière qui est une belle forte femme, ils ne connaissent pas ça!

Thomas respira. Elle, Ursule, ou Cosette, celle qu'il ne savait plus comment nommer, était sauvée.

Pendant que sa femme exaspérée vociférait, Thénardier s'était assis sur la table; il resta quelques instants sans prononcer une parole, balançant sa jambe droite qui pendait et considérant le réchaud d'un air de rêverie sauvage.

Enfin il dit au prisonnier avec une inflexion lente et singulièrement féroce:

– Une fausse adresse? qu'est-ce que tu as donc espéré?

– Gagner du temps! cria le prisonnier d'une voix éclatante.

Et au même instant il secoua ses liens, ils étaient coupés. Le prisonnier n'était plus attaché au lit que par un pied.

Avant que les sept hommes eussent eu le temps de se reconnaître et de s'élancer, lui s'était penché sous la cheminée, avait étendu la main vers le réchaud, puis s'était redressé, et maintenant Thénardier, la Thénardier et les bandits, refoulés par le saisissement au fond du bouge, le regardaient avec stupeur élevant au-dessus de sa tête le ciseau rouge d'où tombait une lueur sinistre, presque libre et dans une attitude formidable.

L'enquête judiciaire, à laquelle le guet-apens de la masure 50-52 donna lieu par la suite, a constaté qu'un gros sou, coupé et travaillé d'une façon particulière, fut trouvé dans le galetas, quand la police y fit une descente. Ce gros sou était un de ces chefs d'œuvre que la triste et patiente industrie du baigne engendre dans les ténèbres et pour les ténèbres, chefs d'œuvre qui ne sont autre chose que des instruments d'évasion. Le malheureux qui aspire

à la délivrance, trouve moyen, quelquefois sans outils, avec une eustache, avec un vieux couteau, de scier un sou en deux lames minces, de creuser ces deux lames sans toucher aux empreintes monétaires, et de pratiquer un pas de vis sur la tranche du sou de manière à faire adhérer les lames de nouveau. Cela se visse et se dévisse à volonté; c'est une boîte. Dans cette boîte on cache un ressort de montre, et ce ressort de montre bien manié coupe des barreaux de fer. On croit que ce malheureux forçat ne possède qu'un sou; point, il possède la liberté. C'est un gros sou de ce genre qui, dans des perquisitions de police ultérieures, fut trouvé ouvert et en deux morceaux dans le bouge sous le grabat près de la fenêtre. On découvre également une petite scie en acier bleu qui pouvait se cacher dans le gros sou. Il est probable qu'au moment où les bandits fouillèrent le prisonnier, il avait sur lui ce gros sou qu'il réussit à cacher dans sa main, et qu'ensuite ayant la main droite libre, il le dévissa et se servit de la scie pour couper les cordes qui l'attachaient, ce qui expliquerait le bruit léger et les mouvements imperceptibles que Thomas avait remarqués.

N'ayant pu se baisser de peur de se trahir, il n'avait point coupé les liens de sa jambe gauche.

Les bandits étaient revenus de leur première surprise.

– Soyez tranquille, dit l'homme au merlin à Thénardier. Il tient encore par une jambe, et il ne s'en ira pas. J'en répons. C'est moi qui lui ai ficelé cette patte-là.

Cependant le prisonnier éleva la voix:

– Vous êtes des misérables, mais ma vie ne vaut pas la peine d'être tant défendue. Quant à vous imaginer que vous me feriez parler, que vous me feriez écrire ce que je

ne veux pas écrire, que vous me feriez dire ce que je ne veux pas dire...

Il releva la manche de son bras gauche et ajouta:

– Tenez.

En même temps il tendit son bras et posa sur la chair nue le ciseau ardent qu'il tenait dans sa main droite.

On entendit le frémissement de la chair brûlée, l'odeur propre aux chambres de torture se répandit dans le bouge, Thomas chancela éperdu d'horreur, les brigands eux-mêmes eurent un frisson, le visage de l'étrange vieillard se contracta à peine, et tandis que le fer rouge s'enfonçait dans la plaie fumante, impassible et presque auguste, il attachait sur Thénardier son beau regard sans haine où la souffrance s'évanouissait dans une majesté sereine.

Chez les grandes et hautes natures les révoltes de la chair et des sens en proie à la douleur physique font sortir l'âme et la font apparaître sur le front de même que les rébellions de la foule forcent le roi à se montrer.

– Misérables, dit-il, n'ayez pas plus peur de moi que je n'ai peur de vous.

Et arrachant le ciseau de la plaie, il le lança par la fenêtre qui était restée ouverte. L'horrible outil embrasé disparut dans la nuit en tournoyant et alla tomber au loin et s'éteindre dans la neige.

Le prisonnier reprit:

– Faites de moi ce que vous voudrez.

Il était désarmé.

– Empoignez-le! dit Thénardier.

Deux des brigands lui posèrent la main sur l'épaule et le grand aux cheveux longs qui avait ressaisi son

merlin se tint en face de lui, prêt à lui faire sauter le crâne au moindre mouvement.

En même temps Thomas entendit au-dessous de lui, au bas de la cloison, mais tellement près qu'il ne pouvait voir ceux qui parlaient, ce colloque échangé à voix basse:

– Il n'y a plus qu'une chose à faire.

– L'escarper!

– C'est cela.

C'étaient le mari et la femme qui tenaient conseil.

Thénardier marcha à pas lents vers la table, ouvrit le tiroir et y prit le couteau.

Thomas tourmentait le pommeau du pistolet. Situation inouïe! Il y avait deux voix dans sa conscience, l'une lui disait de respecter le testament de son père, l'autre lui criait de secourir le prisonnier. Ces deux voix continuaient leur lutte qui le mettait à l'agonie. Il avait vaguement espéré jusqu'à ce moment trouver un moyen de concilier ces deux devoirs, mais rien de possible n'avait surgi. Cependant le péril pressait, la dernière limite de l'attente était dépassée; à quelques pas du prisonnier, Thénardier songeait, le couteau à la main.

Thomas égaré promenait ses yeux autour de lui, dernière ressource machinale du désespoir.

Tout à coup il tressaillit.

A ses pieds, sur sa table, un vif rayon de pleine lune éclairait et semblait lui montrer une feuille de papier. Sur cette feuille il lut cette ligne écrite en grosses lettres le matin même par l'aînée des filles Thénardier.

– LES RAILLES SONT LÀ.

Une idée, une clarté traversa l'esprit de Thomas; c'était le moyen qu'il cherchait, la solution de cet affreux problème qui le torturait, épargner l'assassin et sauver la

victime. Il s'agenouilla sur la commode, étendit le bras, saisit la feuille de papier, détacha doucement un morceau de plâtre de la cloison, l'enveloppa dans le papier et jeta le tout par le trou au milieu du bouge.

Il était temps. Thénardier avait vaincu ses dernières craintes ou ses derniers scrupules et se dirigeait vers le prisonnier.

– Quelque chose qui tombe, cria la Thénardier!

– Qu'est-ce, dit le mari?

La femme s'était élancée et avait ramassé le plâtras enveloppé du papier. Elle le remit à son mari.

– Par où cela est-il venu, demanda Thénardier?

– Pardié! fit la femme, par où veux-tu que cela soit entré? C'est venu par la fenêtre.

– Je l'ai vu passer, dit l'homme au merlin.

Thénardier déplia rapidement le papier et l'approcha de la chandelle.

– C'est de l'écriture de Palmyre. Diable!

Il fit signe à sa femme, qui s'approcha vivement, et il lui montra la ligne écrite sur la feuille de papier, puis il ajouta d'une voix sourde:

– Vite! l'échelle! laissons le lard dans la souricière et fichons le camp!

– Sans couper le cou à l'homme? demanda la Thénardier.

– Nous n'avons pas le temps.

– Par où? reprit l'homme au merlin.

– Par la fenêtre, répondit Thénardier. Puisque Palmyre a jeté la pierre par la fenêtre, c'est que la maison n'est pas cernée de ce côté-là.

Panchaud, dit Printanier, dit Bigrenaille, posa à terre son merlin, éleva ses deux bras en l'air et ouvrit et ferma

trois fois rapidement ses mains sans dire un mot. Ce fut comme le signal du branle-bas dans un équipage. Les brigands qui tenaient le prisonnier le lâchèrent ; en un clin d'œil l'échelle de corde fut déroulée hors de la fenêtre et attachée solidement au rebord par les deux crampons de fer.

Le prisonnier ne faisait pas attention à ce qui se passait autour de lui. Il semblait rêver ou prier.

Sitôt l'échelle fixée, Thénardier cria :

– Viens! La bourgeoise!

Il se précipita vers la croisée.

Mais comme il allait enjamber, la large main de l'homme au merlin le saisit rudement au collet.

– Non pas, s'il vous plaît, vieux farceur! après nous!

– Après nous, hurlèrent les bandits!

– Vous êtes des enfants, dit Thénardier, nous perdons le temps. Les railles sont sur nos talons.

– Eh bien, dit un des bandits, tirons au sort à qui passera le premier.

Thénardier s'exclama:

– Etes-vous fous? reprit Thénardier. Le temps d'écrire nos noms! les mettre dans un bonnet!...

– Voulez-vous mon chapeau? cria une voix du seuil de la porte.

Tous se retournèrent. C'était Javert.

Il tenait son chapeau à la main, et le tendait en souriant.

Javert, à la nuit tombante, avait aposté des hommes et s'était embusqué lui-même derrière les arbres de la rue de la Barrière-des-Gobelins qui fait face à la masure 50-52 de l'autre côté du boulevard. Il avait commencé par mettre la main sur les deux jeunes filles chargées de

surveiller les abords du bouge. Puis il s'était embusqué prêtant l'oreille au signal convenu. Les allées et venues du fiacre l'avaient fort agité. Enfin il s'était impatienté, et sûr qu'il y avait un nid là, ayant reconnu plusieurs des bandits qui étaient entrés, il avait fini par se décider à monter sans attendre le coup de pistolet.

Il était arrivé à temps.

Les bandits effarés se jetèrent sur les armes qu'ils avaient abandonnées dans tous les coins du bouge. En moins d'une seconde, ces six hommes effroyables à voir se groupèrent dans une posture de défense, l'un avec son merlin, les autres avec les cisailles, les pinces et les marteaux, Thénardier son couteau à la main. La Thénardier saisit un énorme pavé qui était dans l'angle de la fenêtre et qui servait à ses filles de tabouret.

Javert remit son chapeau sur sa tête, et fit deux pas dans la chambre, les bras croisés, la canne sous le bras, l'épée dans le fourreau.

– Halte-là, dit-il. Vous ne passerez pas par la fenêtre, vous passerez par la porte. C'est moins malsain. Vous êtes six, nous sommes douze. Ne nous colletons pas comme des auvergnats. Soyons gentils.

L'homme au merlin prit un pistolet qu'il tenait caché sous sa blouse et le mit dans la main de Thénardier en lui disant à l'oreille:

– C'est Javert. Je n'ose pas tirer sur cet homme-là. Oses-tu, toi?

– Parbleu! répondit Thénardier.

– Eh bien, tire.

Thénardier prit le pistolet, et ajusta Javert.

Javert, qui était à trois pas, le regarda fixement et se contenta de dire:

– Ne tire pas, va! ton coup va rater.

Thénardier pressa la détente. Le coup rata.

– Quand je te le disais! fit Javert.

L'homme au merlin jeta son merlin aux pieds de Javert.

– Tu es l'empereur des diables! je me rends.

– Et vous? demanda Javert aux autres bandits.

Ils répondirent:

– Nous aussi.

Javert repartit avec calme:

– C'est ça, c'est bon, je le disais, on est gentil.

– Je ne demande qu'une chose, reprit l'homme au merlin, c'est qu'on ne me refuse pas du tabac pendant que je serai au secret.

– Accordé, dit Javert.

Et se retournant et appelant derrière lui:

– Entrez maintenant!

Une escouade de sergents de ville l'épée au poing et d'agents armés de gourdins se rua à l'appel de Javert. On garrotta les bandits. Cette foule d'hommes à peine éclairés d'une chandelle, emplissait d'ombre le repaire.

– Les poucettes à tous! cria Javert.

– Approchez donc un peu! cria une voix qui n'était pas une voix d'homme, mais dont personne n'eût pu dire: c'est une voix de femme.

La Thénardier s'était embusquée dans l'angles de la fenêtre, et c'était elle qui venait de pousser ce rugissement.

Les sergents de ville et les agents reculèrent.

Elle avait jeté son châle et gardé son chapeau, son mari accroupi derrière elle disparaissait presque sous le châle tombé, et elle le couvrait de son corps, élevant le

pavé des deux mains au-dessus de sa tête avec un balancement formidable.

– Gare! cria-t-elle.

Tous se refoulèrent vers le corridor. Un large vide se fit au milieu du galetas.

La Thénardier jeta un regard aux bandits qui s'étaient laissés garrotter et murmura d'un accent guttural et rauque:

– Les lâches!

Javert s'avança au milieu du vide que la Thénardier couvrait de ses deux prunelles.

– Va-t'en, cria-t-elle, ou je t'écroule!

– Quel grenadier, fit Javert! la mère! tu as de la barbe comme un homme, mais j'ai des griffes comme une femme. Je suis têtue.

Et il continua de s'avancer.

La Thénardier écarta les jambes, se cambra en arrière et lança éperdument le pavé. Javert se courba. Le pavé passa au-dessus de lui, heurta la muraille du fond dont il fit tomber un large plâtras et revint en ricochant dans le bouge, heureusement presque vide, mourir sur les talons de Javert.

Au même moment Javert arrivait au couple Thénardier. Une de ses larges mains s'abattit sur l'épaule de la femme et l'autre sur la tête du mari.

– Les poucettes! cria-t-il.

Les hommes de police rentrèrent en foule et en un clin d'œil l'ordre de Javert fut exécuté.

La Thénardier brisée regarda ses mains garrottées et celles de son mari, se laissa tomber à terre et s'écria en pleurant:

– Mes filles!

– Elles sont à l’ombre, dit Javert.

Il aperçut le prisonnier qui ne prononçait pas une parole et baissait la tête.

– Déliez monsieur, dit-il! et que personne ne sorte.

Puis il s’assit près de la table, où étaient restées la chandelle et l’écritoire, tira un papier timbré de sa poche et commença son procès-verbal.

Quand il eut écrit les premières lignes qui ne sont que des formules toujours les mêmes, il leva les yeux:

– Faites approcher ce monsieur que ces misérables avaient attaché.

Les agents regardèrent autour d’eux.

– Eh bien, demanda Javert, où est-il donc?

Le prisonnier des bandits, M. Leblanc, M. Urbain Fabre, le père d’Ursule ou de Cosette, avait disparu.

La porte était gardée, mais la croisée ne l’était pas. Sitôt qu’il s’était vu délié, et pendant que Javert verbalisait, il avait profité du trouble, du tumulte, de l’encombrement, de l’obscurité et d’un moment où l’attention n’était pas fixée sur lui pour s’élancer par la fenêtre.

Un agent courut à la lucarne, et regarda. On ne voyait personne dehors.

L’échelle de corde tremblait encore.

– Diable! fit Javert entre ses dents, ce devait être le meilleur!

Le lendemain du jour où ces événements s’étaient accomplis dans la maison du boulevard de l’Hôpital, un enfant qui semblait venir du côté du pont d’Austerlitz montait par la contr’allée de droite dans la direction de la barrière de Fontainebleau. Il était nuit close. Cet enfant était pâle, maigre, vêtu de loques, avec un pantalon de toile au cœur de l’hiver, et chantait à tue-tête.

Au coin de la rue du petit-Banquier, une vieille courbée fouillait dans un tas d’ordures à la lueur du réverbère, l’enfant la heurta en passant, puis recula en s’écriant :

– Tiens! moi qui avait pris ça pour un énorme, un énorme chien!

Il prononça le mot énorme pour la seconde fois avec un renflement de voix goguenard que des majuscules exprimeraient assez bien: un énorme, un ENORME chien!

La vieille se redressa furieuse.

– Carcan de moutard! grommela-t-elle. Si je n’avais pas été penchée, je sais bien où je t’aurais flanqué mon pied!

L’enfant était déjà à distance.

– Kiss! kiss! fit-il. Après ça, je ne me suis peut-être pas trompé.

Il poursuivit son chemin et se remit à chanter:

Napoléon Landais
Gentilhomme irlandais,
S'en allait à la chasse...

Au bout de ces trois vers, il s'interrompit. Il était arrivé devant le numéro 50-52, et trouvant la porte fermée, il avait commencé à la battre à coups de pied, coups de pied retentissants et héroïques, lesquels décelaient plutôt les souliers d'homme qu'il portait que les pieds d'enfant qu'il avait.

Cependant cette même vieille qu'il avait rencontrée au coin de la rue du petit-Banquier accourait derrière lui poussant des clameurs et prodiguant des gestes démesurés.

– Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Dieu Seigneur! on enfonce la porte! on défonce la maison!

Tout à coup elle s'arrêta. Elle avait reconnu le gamin.

– Quoi! c'est ce satan!

– Tiens, c'est la vieille, dit l'enfant. Bonjour, la Bougon. Je viens voir mes ancêtres.

La vieille répondit, avec une grimace composite, admirable improvisation de la haine tirant parti de la laideur, qui fut malheureusement perdue dans l'obscurité:

– Il n'y a personne, louveteau.

– Bah! reprit l'enfant, où donc est mon père?

– A la Force.

– Tiens! et ma mère?

– A S^t Lazare.

– Eh bien! et mes sœurs?

– Aux Madelonnettes.

L'enfant se gratta le derrière de l'oreille, regarda mame Bougon, et dit:

– Ah!

Puis il pirouetta sur ses talons, et un moment après la vieille restée sur le pas de la porte l'entendit qui chantait de sa voix claire et jeune en s'enfonçant sous les ormes noirs frissonnant au vent d'hiver:

Napoléon Landais,
Gentilhomme irlandais,
S'en allait à la chasse,
Monté sur des échasses.
Quand on passait dessous,
On lui payait deux sous.